



Juste Olivier

LUZE LÉONARD

OU LES DEUX PROMESSES

Idylle tragique

1856

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des ma- tières

Sommaire

PREMIÈRE PARTIE	6
I VIEILLE CHRONIQUE ET VIEUX PORTRAIT	7
II DE L'EAU POUR ALLUMER LE FEU	15
III TANTE-ROSE ET MÈRE-BARBE	25
IV UN JEUNE SOLITAIRE	33
V ERMITE ET PÈLERINE	43
VI REFERENDUM ET RATIFICANDUM	53
VII LA CORBEILLE AVANT LA NOCE	62
VIII COMMÈRES ÉCOUTÉES DE PROFIL	71
IX LE NOUVEAU-venu	75
X DÉCLARATION DE GUERRE	80
XI COLÈRE ET JEU DE LA VAGUE	

AZURÉE	90
XII LE VOILE DE NOCES	96
XIII UNE QUESTION GRAVE	106
XIV LE JEU DE PIERRETTES	112
XV CONFÉRENCE DIPLOMATIQUE	119
XVI À LA DÉRIVE	129
XVII LE BAL DANS LA FORÊT. – PRÉLUDES.	140
XVIII PREMIER ET SECOND DANSEUR	147
XIX INTERMÈDE	153
XX LE ROI DE LA FÊTE	165

SECONDE PARTIE 169

I CHEMIN DE TRAVERSE	170
II UNE NOUVELLE RENCONTRE	176
III UN GÎTE	185
IV LE SOUPER	188
V DOCTRINE ET APPLICATION	192
VI NOUVELLES DE LA PLAINE	203

VII LES CADEAUX	212
VIII L'ÉTOFFE QUI RECROÎT	218
IX HISTOIRE DE LA ROBE	231
X UNE HAUTE DEMEURE	240
XI LE NID DE FAUCONS	251
XII FRAISES DES BOIS	264
XIII GRANDE COLÈRE DE L'ESCUEIL	269
XIV MAITRE BON RENTRE EN CAMPAGNE	284
XV À BON OUVRIER SALUT	300
XVI UN VAILLANT FAUCHEUR	312
XVII EXPLOITS DE MAITRE BON	326
XVIII APPARITION ET DISPARITION	335
XIX RETOUR, ET FIN DE JOURNÉE	350
XX LA COMTESSE DE GRANDSON	361
XXI LES PAPILLONS DE NOCES	373
XXII LA BAUME	387
XXIII UN BALCON RUSTIQUE	412

XXIV TENTATION	431
XXV CHANT BAS ET TROUBLÉ	440
TROISIÈME PARTIE	449
I BRUITS ET COMMÉRAGES	450
II LA FORCE DES CHOSES	461
III LA CHAUDIÈRE D'ENFER	476
IV HASARDEUSE TENTATIVE	488
V CONSULTATION	495
VI LA COMTESSE GUILLEMETTE	508
VII MAITRE PIERRE VIRET	521
VIII LA SENTENCE	528
IX LES CONSOLATEURS. – LES ADIEUX.	540
X LES NOCES	550
XI ÉPILOGUE	570
Ce livre numérique :	582

PREMIÈRE PARTIE

I

VIEILLE CHRONIQUE ET VIEUX PORTRAIT

Voici une aventure assez romanesque, et d'autant plus étrange peut-être que nous l'avons trouvée dans un court fragment d'une vieille chronique, où elle était enfouie depuis des siècles et réduite à l'état d'argument ou de squelette.

Il nous a donc bien fallu la recomposer de notre mieux ; mais, réellement, cette chronique existe, et même il a été souvent question de la pu-

blier depuis que ceci est écrit¹. On en suivra aisément la trace à certains détails de mœurs et de style, dont l'imagination la mieux fournie, et ce n'est point le cas de la nôtre, n'aurait pu faire à elle seule les frais.

Quant à l'histoire en elle-même, si le commencement paraît tourner un peu trop à la pasto-

¹ Réellement cette chronique existe... C'est la chronique de Pierrefleur, conservée en manuscrit à la bibliothèque de Lausanne, où nous l'avons lue il y a bien des années. Il a été souvent question de la publier dans les Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande. L'auteur, Pierrefleur, était grand-banneret ou premier magistrat de la petite ville d'Orbe au pied du Jura. Elle contient beaucoup de particularités sur la Réforme, et d'anecdotes du temps, celle, entre autres, qui fait le sujet de ce récit, et quelques-unes plus secondaires que nous y avons rattachées. Tout ce qu'elle renferme à cet égard se trouve imprimé en italiques dans le texte, où, au langage, d'ailleurs, on le reconnaîtra facilement.

rale, nous ne dirons pas : C'est la faute de la chronique ; nous, avertirons seulement le lecteur qu'il en est ici comme de ces sentiers des Alpes qui serpentent d'abord dans des prés fleuris, mais pour gravir ensuite parmi les rochers et plonger de là sur de dangereux abîmes.

Dans un petit bourg rustique de la Suisse française, situé sur les premiers renflements du Jura, vivait, il y a longtemps, une belle jeune fille, mais véritablement très belle, tout vulgaire que cela soit... dans les romans. Son nom, le chroniqueur ne nous l'a pas transmis ; il l'appelle *une belle fille* tout court. Nous lui servirons de parrain et nous la nommerons Luze, pour la plus grande commodité du récit : Luze Léonard, de son nom de famille. Ce joli nom de Luze appartient, d'ailleurs, à ces contrées : *Lùsa* ou *Luisa* dans leur vieil idiome roman. Il fut celui, entre autres, de cette Luze d'Albergeux, tant aimée d'un certain

comte montagnard chanté encore de nos jours par les bergers de la vallée gruyérienne de Charmey et par l'un des premiers poètes modernes de l'Allemagne, Ludwig Uhland².

Que Luze Léonard fût très belle, il faut bien le croire, puisque le grave chroniqueur nous l'assure, et en effet c'est de sa beauté que lui vint toute sa destinée. Nous allons donc essayer de faire son portrait.

Il y a un type de beauté suisse vulgairement célèbre, mais qui eût mérité de le devenir autrement. Peut-être plus rare dans l'Helvétie romane que dans certaines vallées des cantons allemands, il s'y montre en revanche plus fin et plus distin-

² Voir la ballade de Uhland, intitulée *le comte de Gruyères* (*der Graf von Greyerz*), et sur la *belle Luze* d'Albergeux, le *Conservateur suisse*.

gué. À Clarens, par exemple, dans cette patrie idéale de la Nouvelle Héloïse, il est en réalité telle figure de femme qui serait digne du pinceau d'un grand peintre. David, poussé un instant sur ces bords par l'exil, fut extrêmement frappé de ce type, il exprima même le regret de ne l'avoir pas connu plus tôt : nous tenons le fait d'un de ses anciens élèves qui, l'ayant accueilli à son passage, se trouvait là avec lui. Le front, l'arcade sourcilière et le nez sont d'un dessin remarquablement noble et pur : le caractère général, surtout chez les femmes, est celui d'un trait ferme et fin tout ensemble, sans rien de petit ni de chiffonné, ni de trop large et de trop rustiquement épanoui. Plus loin, sur les premiers versants de la vallée du Rhône, les figures sont déjà à moitié italiennes ; et sur le plateau intérieur, entre Vevey et Fribourg, on rencontre parfois de jeunes paysannes dont le visage, outre une singulière finesse de teint due à un air plus frais, a l'ovale de celui d'une madone.

Ces prémisses posées, nous ne risquons donc rien d'assurer que notre héroïne avait, dans les traits, un mélange de grâce et de régularité qui ne rendait sa figure que plus frappante et plus belle ; un teint transparent, des joues rosées (alors, ce n'était pas avoir des joues que de les avoir autrement) ; d'épais et fins cheveux d'un blond pur, quoique vif et doré ; des bras d'un tour superbe et d'une beauté vraiment sculpturale et antique, développés qu'ils étaient, mais non déformés, par la vie et la liberté des champs ; des épaules bien arquées, ne tombant ni trop haut ni trop bas, et se cachant tout à point sous la guimpe, qui suffisait juste à les dépasser ; enfin, une taille droite et ronde comme un jeune platane que sa première écorce a quitté, mais plus flexible ; souple, dirons-nous de même, comme le thymier qui se penche sur le torrent, joue avec ses flots de trop près et, subitement enlacé par l'un d'eux au passage, semble un moment vouloir s'en aller avec lui.

Pour compléter ce portrait, scrupuleusement restauré, on le voit, d'après des images locales et des documents authentiques, ajoutez-y une voix douce, un regard parlant, et de grands yeux bleu foncé, mais de ce bleu intense et profond de certaines fleurs et de certains lacs secrets de l'intérieur des montagnes.

Ce qui est plus rare encore que d'être belle, c'est de percer le cœur d'une atteinte si forte, qu'il soit vaincu aussitôt qu'ébloui. Il est ainsi des femmes, et celle-ci en était une, disons-le tout d'abord, dont la beauté ne vous subjugué pas à la longue, mais du premier trait. Dès la première rencontre, elles vous jettent à leurs pieds et vous y enchaînent, sinon sans le bien voir, du moins souvent sans l'avoir voulu. Leur présence n'est jamais sans danger ; l'air qu'on respire auprès d'elles se change en un philtre subtil ; il faut fuir ou se rendre, car avant d'avoir pu se reconnaître on est pris pour jamais. Ce sont des femmes que l'on ne

peut qu'aimer, tant amour et beauté forment leur seule nature ; que l'on aime toujours un peu confusément, mais avec d'autant plus d'ivresse : d'autant plus dangereuses elles-mêmes, qu'elles ne se doutent pas bien du mystère de leur puissance et que, trop belles pour être coquettes, elles ont dans les mouvements, le ton, les manières une certaine franchise qui sied à leur beauté, un certain abandon qui est une grâce, mais aussi un piège de plus. Ces femmes sont des exceptions sans doute, mais elles existent, aux champs comme à la ville, où le beau est toujours un peu arrangé, atourné, et se cache volontiers derrière le joli.

II

DE L'EAU POUR ALLUMER LE FEU

Ce point vidé, et il était essentiel à notre récit, venons-en maintenant à l'histoire même de l'original du portrait.

Quoique vivant à la campagne, notre belle n'était point une paysanne dans la rigueur du mot. Ce n'est pas qu'elle fût riche. Le bien de ses parents était honnête, leur habitation propre et suffisante pour trois ou quatre personnes ; voilà

tout : mais, comme elle était leur unique enfant, que, les aimant et les soignant avec tendresse, ils lui avaient peu à peu remis la direction du ménage, elle avait une sorte d'indépendance et de luxe relativement à la plupart de ses compagnes. Elle ne pouvait pas vivre en belle paresseuse, les habitudes d'ordre et d'économie du toit paternel ne l'eussent d'ailleurs pas permis ; mais, au lieu du travail des champs, le sien était plutôt celui d'une jeune maîtresse de maison dont tout le soin est que le ménage ne périlite pas ; que le dîner soit prêt à l'heure accoutumée, le linge tenu en bon état et entassé, par hautes piles éblouissantes, dans la vieille armoire de noyer ; enfin, que son trousseau s'accumule en secret. Bref, Luze était donc plutôt une bourgeoise campagnarde qu'une véritable villageoise.

Nous sommes, de plus, en Suisse et au seizième siècle, c'est aussi le moment de le dire, quoique nous ne voulions faire ici que de la chro-

nique et nullement de l'histoire : en Suisse, où il n'y a pas de grandes villes et où la liberté a de bonne heure confondu les mœurs ; au seizième siècle, où, relativement au nôtre, elles avaient conservé beaucoup de leur antique simplicité. On en jugera par ce trait. Notre chroniqueur nous parle aussi d'une grande dame de ce temps-là, fille d'un patricien d'une ville souveraine et femme d'un gentilhomme du voisinage, laquelle s'était montrée d'abord très hostile à la réforme religieuse : elle avait même commandé, assure-t-il, ces amazones qui, un jour, dans la petite ville d'Orbe, se jetèrent sur le célèbre réformateur Farel, *le prirent si doucement par sa robe qu'elles le firent chanceler à terre*, le déchirèrent à beaux coups d'ongles, lui arrachèrent la barbe, et se montrèrent si acharnées contre lui qu'on eut grand'peine à le tirer de leurs mains. Eh bien ! cette même grande dame devint par la suite, — hélas ! au bout d'un mois — ardente réformée ; et sa-

vez-vous alors ce qu'elle imagina, toujours d'après notre bon chroniqueur, zélé catholique, mais incapable de l'avoir inventé ? « Comme femme inconstante et légère, faite à tous vents, elle fut alors, dit-il, des pires luthériennes ; car s'il venait quelque bonne fête, elle faisait la lessive, ou autre ouvrage mécanique, ce jour-là. »

Assurément, Luze n'avait aucune intention pareille, quoiqu'elle fût d'une famille protestante et qu'au jour où commence cette histoire, un samedi du mois de juin, elle ne fit qu'aller et venir du petit verger à la grande fontaine du village, occupée des mêmes soins que haute et puissante dame dans son manoir. Elle voulait avoir fini pour le dimanche, au contraire : c'est à cause de cela que, non contente de recevoir le linge dans le pré et de l'étendre d'arbre en arbre au soleil, elle allait souvent faire un tour au lavoir pour y surveiller l'ouvrage, l'activer par sa présence et même y prendre part au besoin.

La journée étant assez avancée et les laveuses n'ayant pas encore fini, elle se mit positivement en devoir de les aider. Peut-être aussi fut-elle retenue par la présence d'un étranger qui, entrant dans le bourg, s'était arrêté près de la fontaine et y demandait divers renseignements sur les habitants de l'endroit. Comme il allait quitter la place, elle y arrivait : il reprit aussitôt ses questions, mais sans oser s'adresser à la nouvelle venue, tant il demeurait frappé d'admiration, et se contentant de la regarder, immobile, comme le plus grand miracle de beauté qu'il eût vu de sa vie.

C'était pourtant un soldat, et un soldat de fortune, qui allait n'avoir plus trente ans. Jeune encore néanmoins, l'air ouvert, l'œil gai, la barbe et les cheveux d'un blond rude, mais non pas hérissé, grand, droit et fort, la taille haute et martiale, il n'avait rien de triste ni de fatigué. Tout en lui, au contraire, son attitude, son allure, ses manières, sa voix franche et décidée, tout respirait la santé,

la joie, et cet honnête contentement de soi-même qui fait tant de plaisir à voir lorsqu'il n'a, comme c'était ici le cas, d'autre cause que le plaisir de vivre, d'être assez en paix avec sa conscience, et de se sentir libre et dispos d'esprit et de corps. D'autre part, l'étranger n'était non plus un étourdi ; il avait cet air attentif, je dirais volontiers : vigilant, des montagnards et des soldats. Seulement la soudaine apparition de Luze, qu'il n'avait vue qu'en se retournant pour se mettre en marche, l'avait complètement jeté *hors de garde*. Il lançait des questions à droite et à gauche, mais elles devenaient toujours plus rares, plus confuses et plus brèves ; en même temps ses regards s'attachaient toujours plus intenses sur notre héroïne, jusqu'à ce qu'enfin, les yeux fixes, la bouche souriante, à moitié entr'ouverte, il en vînt à la contempler sans changer de place ni dire un seul mot, d'un air à la fois respectueux et déterminé.

Luze, dans sa bonté, ne prit pas trop mal ce trait d'admiration violente. Au contraire, peut-être ne fut-il pas pour rien dans le jugement qu'elle porta sur le travail de ses ouvrières et sur la nécessité qu'il y avait de venir à leur aide. Elle était coiffée d'un grand chapeau de paille, qui la garantissait de la chaleur ; pour ses jours de parure, elle en avait un autre plus petit et plus coquet. Une espèce de demi-corsage noir ne faisait que dessiner sa taille, et autour des épaules bouffaient seulement, sans même descendre jusqu'au coude, de simples manches de toile, mais de la plus éblouissante qu'on pût voir. Cependant, contre l'usage des filles de la campagne, qui ont trop affaire de leurs bras pour en prendre soin, ceux de Luze étaient emprisonnés, non sans peine, dans de secondes manches en façon de longues mitaines noires s'arrêtant au poignet, si bien tendues et si justes qu'elles en étaient vaguement nuancées d'une transparente blancheur.

La jeune fille n'avait nulle envie de leur infliger un bain inutile. Elle se mit donc à les tirer doucement, doucement, de peur sans doute d'en érailler le léger tissu, mais aussi, à son tour, d'un petit air de défi et de tranquille assurance. Apparemment, ce n'était pas chose facile que de les tirer et dérouler ainsi, d'abord jusqu'au coude, puis de leur faire franchir ce passage, quoiqu'il n'eût rien d'anguleux et que le bras semblât s'y arrondir encore en se repliant. Pourtant, elle en vint à bout, et les lis enfin tous épanouis au grand jour, elle les recacha aussitôt en plongeant ses bras nus dans un petit bassin d'eau restée pure, destiné au linge le plus fin. Elle l'y trempa jusqu'au fond à plusieurs reprises, puis se mit à le laver en chantant à demi-voix une chanson où une belle se moque d'un galant et qui a pour refrain :

Sommes-nous à la rive du bois,
Sommes-nous à la rive ?

Le hardi soldat n'entendait rien : il se laissait seulement charmer par ce timbre de voix doux et vibrant ; par ces yeux de temps en temps levés sur lui comme pour ne pas même affecter de vouloir ignorer sa présence ; par cette figure brillant ainsi de son propre éclat dans l'ombre de ce grand chapeau, et qui éclairait tout d'un sourire autour d'elle ; par cette taille tantôt penchée, tantôt se redressant soudain, mais toujours libre et gracieuse dans tous ses mouvements ; par ces bras surtout, ces bras plus frais et plus blancs que l'onde argentée et légèrement bouillonnante où il les suivait d'un œil enflammé. Il n'entendait rien, disons-nous, ni la chanson, dans laquelle une jeune châtelaine égarée au milieu de la forêt, y rencontre un galant chevalier, lui répond, pour s'en débarrasser, qu'elle est la fille du bourreau, et ne se fait connaître à lui, en le raillant alors de sa crédulité, qu'à la rive ou à la sortie du bois ; ni les chuchotements, les ricanements de deux vieilles

lavandières, dont les yeux errants couraient sans cesse de l'étranger à leur jeune compagne, ne sachant qui des deux assez bien regarder. Pour lui, il ne voyait qu'elle : parfois, il est vrai, il faisait mine de se retirer ; mais il n'essayait un pas en arrière que pour reprendre sa muette contemplation, sans paraître nullement s'inquiéter qu'elle devînt trop significative. Cette petite scène avait bien duré quelques minutes, et, toujours avec son air de résolution voulue et d'attentive distraction, il se retournait encore pour allonger un dernier regard, le plus audacieux de tous, lorsqu'il se sentit soudain aspergé de larges gouttes de pluie, venues évidemment du côté de la fontaine.

III

TANTE-ROSE ET MÈRE-BARBE

Après le premier moment de risée :

– J’accepte le défi ! s’écria le jeune homme surpris par cette ondée d’un nouveau genre, qu’autorisent encore aujourd’hui les mœurs des lavandières de village, et plutôt charmé que confus de l’aventure.

– Et qui lui dit qu'on le défie ? observa une petite voix embarrassée qui se perdait à moitié dans le murmure de la fontaine.

– C'est, vrai ! je me trompe, répondit-il aussitôt, se hâtant de convertir en dialogue ce qui n'avait été peut-être qu'un *a parte* irréfléchi. Oui, je me trompe, c'est plus qu'un défi, car me voilà déjà battu : aussi, je ne demande pas mieux que de me rendre, et de baiser humblement la main d'où cette belle pluie est tombée sur moi.

– Qu'à cela ne tienne, dit Luze, en relevant la tête et se remettant déjà. Ainsi, Tante-Rose, soyez bonne, et tendez à monsieur cette main qu'il demande... Tante-Rose (nous lui conserverons ce surnom bizarre, qu'on lui donnait dans le bourg moitié par moquerie, moitié par vieille habitude dans laquelle il entraît une sorte d'affection), Tante-Rose, disons-nous, était une rieuse, et qui riait pour ne pas trop laisser croire à ses quarante

ans. Aussi, même à la fontaine, était-elle mise avec tout le soin que pouvait lui permettre sa garde-robe de vieille fille, obligée de gagner son pain : robe trois fois passée, mais trois fois aussi ramenée à la mode ; large tablier de grosse toile pour la protéger, mais si serré à la taille que celle-ci y paraissait fichée comme un manche dans un balai ; mouchoir à peu près neuf pour garantir le cou de l'ardeur du soleil, un observateur aurait dit : pour le cacher, puisqu'il laissait voir en dessous un assez bel espace de peau véritablement fine et blanche, mais comme du satin délustré. Au surplus, quelles que fussent sa toilette et ses prétentions, Tante-Rose ne devait rien à personne, et s'en vantait fort. Tour-à-tour cuisinière, pâtissière pour les jours de fête et de champêtres galas ; garde-malade, veilleuse et habilleuse des morts ; au besoin, comme on voit, lavandière, elle exerçait toutes sortes de métiers et rendait toutes sortes de petits services, mais jamais pour rien. Sa grande

ambition était de trouver un mari, car elle n'y avait point renoncé encore ; elle y tenait même plus que par le passé, alors que, jeune et jolie, elle s'était un peu trop contentée d'avoir des amants, prétendaient les malins. Elle appelait tout cela avoir eu des partis :

— « Et certes, je n'en ai pas manqué, disait-elle : j'en ai eu plutôt trop que pas assez ; les hommes couraient tellement après moi, que je n'en avais plus envie, mais il faut bien faire une fin. »

Et là-dessus, elle émérillonnait son petit œil bleu fané, qui brillait comme la mèche d'une lampe que l'on picote avec une épingle pour l'empêcher de s'éteindre ; sa joue rougissait comme, à l'heure de minuit, un reste de feu couvant sous la cendre, lorsque le chat, endormi sur le foyer, l'attise imprudemment du bout de sa queue pendant son sommeil : bref, la figure de

Tante-Rose ne ressemblait pas mal alors, pour le contour et pour la couleur, à une feuille de vigne après la vendange ou, si l'on aime mieux, à une belle pomme de cale-ville au mois de janvier.

– Que je lui pardonne ! s'écria-t-elle donc gaiement à l'interpellation de notre héroïne : que je lui pardonne ! il ferait beau voir ! Passe encore s'il ne se croyait pas si joli garçon. D'ailleurs, vous savez bien, Luze, que ce n'est pas moi.

– En ce cas, c'est donc vous, Mère-Barbe... Monsieur, approchez !

Mère-Barbe était une bonne vieille créature sans venin ni sans dent, qui, malgré ses trois poils de barbe au menton, sa chevelure grise et ses doigts décharnés, n'avait rien de rébarbatif que son nom. De plus, étant un peu sourde, elle ne répondait guère, et n'attaquait jamais. Elle se contenta donc de faire un roulement d'yeux qui fût le moins possible significatif, et laissa ainsi la ques-

tion indécise, Tante-Rose se plaisant de son côté à l'embrouiller encore par ses quolibets, son ignorance affectée et ses explications.

— Si je croyais, reprit l'étranger, que ce fût réellement une de ces deux vieilles fées, je ne vois pas ce que j'aurais de mieux à faire que de les jeter tout habillées dans leur fontaine. Mais je soutiens que c'est vous, mademoiselle Luze, puisqu'on vous appelle ainsi ; vous, et je le répète, c'est un défi. Je l'accepte. Je suis déjà trop vieux soldat pour filer doux devant l'ennemi.

— Filer doux ! et pourquoi pas ? nous en avons vu bien d'autres, s'écria Tante-Rose en minaudant.

— Soyez tranquille, mon vieux fuseau, lui répondit le soldat : soyez tranquille ; vous ne risquez rien ; je ne prendrai jamais vos cheveux pour quenouille, vous en fût-il resté de quoi faire un écheveau, ce que je ne vois pas.

Tante-Rose ne craignait pas la grosse riposte, ni rien de ce qui la mettait en scène. Elle éclata donc de son rire le plus bruyant et, renouvelant l'attaque, elle criait au jeune homme :

– Oui, le beau soldat qui s'enfuit, comme un poulet devant une goutte de pluie !

Mais, en effet, l'étranger lui avait tourné le dos, et il partit décidément en fredonnant à son tour la chanson :

Cent fois dans la forêt j'ai chassé sans rien prendre,
Mais, pour vous mieux surprendre
Objet de mes amours,
J'y chasserai toujours.

– Voilà votre cousin Gérard qui arrive, dit Tante-Rose, en se tournant vers Luze, quand l'étranger ne pouvait plus les entendre. Il me semble qu'il y a quelque temps que nous ne

l'avons vu. Son absence lui aurait-elle porté malheur ? car enfin cet autre a bien la mine de ne vouloir s'embarrasser de personne s'il se met en tête de vous faire la cour.

IV

UN JEUNE SOLITAIRE

À supposer que la déclaration de l'étranger fût autre chose qu'une plaisanterie pour se tirer d'embarras, il ne devait donc pas avoir auprès de Luze l'avantage de la priorité : avantage, au surplus, qui risque aisément de devenir un tort auprès des femmes. Heureusement pour celui que Tante-Rose venait d'appeler Gérard, il possédait d'autres titres en sa faveur : une figure distinguée, comme on en rencontre parfois dans les cam-

pagnes, où elles semblent être déplacées et souffrir ; des traits pâles, mais doux et fins, avec de grands yeux et de longs cheveux noirs, tombant sans boucles sur un cou d'une blancheur presque féminine ; un air à la fois triste et tendre, expressif et rêveur ; tout cela plaidait beaucoup mieux pour lui que la date de son amour. Il avait surtout cette grâce effarouchée qui donne envie de l'apprivoiser, ce je ne sais quoi dans tout l'être qui semble dire : « Je suis comme la liane, qui plie, mais ne s'attache et ne s'enlace que mieux. »

Gérard, le cousin de Luze, était d'une famille qui, bien que déchue de sa rustique opulence, tenait encore une sorte de rang parmi la population agricole, sans cependant s'être jamais élevée jusqu'au titre seigneurial. L'esprit de liberté, et de liberté locale et individuelle partout répandu sur le sol helvétique, y avait créé, même dans les temps féodaux, plus d'une position semblable : celle d'un riche propriétaire campagnard, qui n'était ni serf,

ni citadin, ni seigneur, comme il est encore aujourd'hui tel agriculteur suisse qui possède de dix à douze mille livres de rente, lit les journaux, vote au tribunal et au grand-conseil, fait les révolutions, mais n'en vit pas moins toute l'année à la campagne, tient lui-même au besoin les cornes de sa charrue et met de temps en temps, pour le bon exemple, la main à tous les travaux.

Déjà orphelin dès son bas âge, car il n'avait presque pas connu sa mère, et son père était mort peu de temps après avoir quitté le service militaire où il s'était flatté vainement de relever leur fortune, Gérard n'avait conservé pour tout bien qu'un petit domaine situé à une assez grande distance du bourg où demeurerait sa cousine ; mais c'était dans la même direction et sur les premières pentes de la même chaîne de montagnes. La maison était vieille et vaste, adossée aux forêts solitaires, et le terrain qui en dépendait, plus abrité qu'excellent ; en outre, obéré. Un maître actif, in-

telligent, qui n'eût pas reculé devant quelques années d'attente et de labeurs, aurait tiré un assez bon parti de ces terres, que le père de Gérard avait déjà longtemps abandonnées. Le fils, jeune, livré à lui-même, timide et fier, avait à la fois peu de goût pour les travaux manuels et quelque instruction, quelques tendances plus élevées qui achevaient de l'en détourner. Sa fortune était d'ailleurs suffisante pour le faire vivre tant qu'il restait seul. Ne tirant de son bien que le strict nécessaire, ou plutôt réduisant, pour lui, ce dernier au moindre revenu de son petit domaine, il s'était peu à peu dispensé de la plupart des occupations agricoles, pour céder à son caractère rêveur, à sa nature à la fois contemplative et passionnée. L'isolement naturel où il vivait augmentait encore ce penchant ; car il ne dépendait de personne et n'avait que des parents éloignés. Ses fermiers, un vieux couple des environs, venaient et s'en allaient avec le jour,

et la femme lui préparait de temps en temps les mets simples et peu variés qui lui suffisaient.

Cette existence, toute dépouillée qu'elle fût, pour lui n'était pas sans charme : Peut-être y mettait-il même une sorte de philosophie et d'orgueil sans s'en douter. Du moins, s'il éprouvait un besoin, ce n'était pas celui de la changer, mais de la remplir d'un autre que lui et toujours et uniquement lui. Aussi l'amour, quand il vint, ne fit-il, avec un tel caractère, que plonger toujours plus Gérard dans un genre de vie qui avait maintenant à ses yeux un mérite réel, celui de le laisser entièrement maître de ne vivre que de son amour. Le vide qui lui pesait, se trouvait maintenant rempli ; sa paresse était devenue active, ardente, tendue vers une seule pensée, sinon vers un but ; sa solitude était peuplée, et le songe n'avait fait que lui rendre le sommeil plus profond et plus délicieux.

La maison était vaste, avons-nous dit, mais délabrée. Un peu de soin, pris à temps, l'aurait pu maintenir sur un pied respectable. Elle avait été faite pour loger commodément un nombreux ménage et toute une armée de valets et de servantes. De grandes salles boisées donnant sur d'immenses corridors occupaient l'étage supérieur ; elle se perdait par derrière en des hangars et toutes sortes de dépendances tombant en ruines, mais qui témoignaient encore de l'opulence agricole de ses premiers maîtres. Au dessus, dans les combles, en suivant le toit dont la large assise et la pointe aiguë le faisaient ressembler à une pyramide, se superposaient des greniers, la plupart entièrement vides, autrefois tous remplis ; c'était comme une seconde maison aérienne dans les détours de laquelle Gérard aurait eu peine à se reconnaître. Dans la cour s'ouvraient des granges et des étables d'une dimension peu ordinaire, mais où maintenant, au lieu des hen-

nissemens de quatre chevaux d'attelage et des fortes bramées de deux ou trois paires de bœufs que possédait encore l'aïeul de Gérard, on n'entendait plus que le bêlement plaintif de quelques chèvres et de quelques brebis. La forêt abritait la maison contre le vent du nord, et celle-ci était tournée au soleil levant ; mais à présent le soleil avait peine à glisser ses rayons par les croisées vermoulues ; les noyers et les châtaigniers de la cour étalaient au contraire leurs branches moussues devant les fenêtres, et les hirondelles y faisaient leurs nids. Tout cela, loin de déplaire à Gérard, et quoiqu'assurément il n'y mît aucune recherche sentimentale ou pittoresque, était plutôt en harmonie avec sa tristesse vague, avec sa vie silencieuse et désœuvrée.

Deux pièces, à peu près intactes, suffisaient à lui composer un logement dont pouvait bien se contenter après tout, un jeune célibataire campagnard ; c'était, d'abord, la cuisine avec son large

foyer, son âtre antique et sa boiserie enfumée ; puis une grande chambre attenante, qui aurait pu servir de salle de réception si Gérard en avait eu que faire, et où il n'entrait guère que pour se coucher. Là, se trouvaient pourtant les portraits de son père et de son aïeul, représentés en grande tenue militaire, et assez bien peints par quelque artiste vagabond comme il y en a eu dans tous les temps. Gérard s'était fait une habitude de les regarder fixement, surtout quand il se sentait en proie à quelque préoccupation pénible, et il lui semblait alors qu'eux aussi secouaient tristement la tête en répondant à ses pensées. Mais selon l'antique usage, il se tenait surtout dans la cuisine, propre, chaude et bien éclairée. Elle donnait sur un jardin qu'il cultivait lui-même, et toujours remarquablement tenu et fleuri. Un rosier, un romarin, plantés par sa mère le jour de son baptême, se dressaient devant la fenêtre, au-dessus de laquelle pendait une vieille treille d'un plant

renommé. C'est là que Gérard s'asseyait le plus volontiers, ou bien entre la fenêtre et le foyer, dans un angle qui eût pu former à lui seul un petit cabinet. Ici se dressait un grand fauteuil de famille en bois sculpté, chef-d'œuvre d'un berger qui autrefois avait fait partie de la riche maison et consacré à ce travail les veillées de tout un hiver.

Si quelque affaire, bien rare dans son mode d'existence, ou, pour mieux dire, si sa défiance et sa timidité naturelle retenaient Gérard deux ou trois jours loin de sa cousine, c'est là, c'est devant ce foyer solitaire, où la cendre s'amoncelait durant des mois entiers, qu'on aurait pu le voir assis de longues heures, ne donnant aucun signe de vie et, en quelque sorte, plongé en lui-même dans une seule pensée de douleur ou de félicité. Puis, comme si l'ombre gracieuse dont sa maison vide était remplie, voulait s'éloigner, lui faisait signe et lui montrait le chemin, il la suivait dans la campagne, par les prés, par les bois, et il ne s'écoulait

jamais beaucoup de temps avant que, de sentiers en sentiers, de ravins en ravins, il ne se retrouvât auprès de celle qu'il aimait.

V

ERMITE ET PÈLERINE

Il est inutile d'ajouter que les assiduités de Gérard avaient été remarquées. Ou plutôt, on était si accoutumé à le voir partout et en toute occasion avec sa cousine ; on était si sûr, lorsqu'elle arrivait quelque part, aux champs, à la danse, à la fontaine ou à la veillée, de voir apparaître Gérard, qu'on n'y donnait presque plus d'attention. Ce qui avait d'abord intéressé au plus haut point les commères du village ; ce qui leur avait fait prononcer

maintes fois cette sentence sacramentelle : *Il est seulement bien singulier !* avait fini (ô faiblesse de l'esprit humain et même de l'esprit féminin !) par leur paraître une chose toute naturelle, et si ordinaire, qu'elle ne valait plus la peine d'exercer leur génie observateur. Cela finirait par un mariage, pensaient-elles, quand elles voulaient bien se donner encore la peine d'y penser. — Et c'est déjà *tout comme !* se permettait d'ajouter Tante-Rose, non par suite d'aucun calcul approfondi ni de déductions impossibles, mais par cette habitude et cet amour du gros rire qu'elle portait en ces sortes de sujets, et où elle trouvait un secret plaisir, alors même qu'il était désintéressé.

Ici, ce n'était pas tout à fait le cas. Non seulement une aussi écrasante beauté que celle de Luze lui pesait, l'insultait jusque dans son passé ; mais parmi ses dents encore toutes conservées et très blanches, elle en avait une qui se tournait peu à peu contre Gérard. Il faut lui rendre justice : elle

le trouvait bien le plus beau garçon qu'il y eût à six lieues à la ronde ; un garçon à vous faire faire des folies ! disait-elle d'un air à ne pas trop cacher qu'elle s'y connaissait : mais ce qu'elle n'ajoutait pas, c'est qu'elle avait voulu réellement en faire une pour lui.

La solitude dans laquelle vivait Gérard avait piqué sa curiosité, puis avait fini par lui suggérer une idée subtile, assez folle. D'abord elle avait affecté de prendre ce pauvre jeune homme sous sa protection. Puis, voyant qu'il n'en tenait compte et n'avait nullement l'air de s'en apercevoir :

— Si vous vouliez, lui dit-elle un jour, je sais quelqu'un qui vous tiendrait bien votre ménage, sans qu'il vous en coûtât rien ; cette personne veut seulement se retirer et ne demanderait pas de gages. Mais Gérard ne comprit pas, et répondit bonnement que sa vieille fermière lui rendait tous les petits services dont il avait besoin. Enfin, un

jour, il entend frapper à sa porte. C'était Tante-Rose, qui lui dit en riant aux éclats, qu'elle revenait de la foire, que, la nuit s'approchant, elle avait voulu prendre par les sentiers, mais qu'elle s'était égarée, et, ajouta-t-elle, les éclairs et le tonnerre qui commençait à gronder lui faisaient peur. Véritablement, le temps menaçait ; et véritablement aussi Tante-Rose était dans tous ses atours, et assez adroitement encapuchonnée pour que sa figure, vue ainsi dans l'ombre et animée par la marche, ne fît pas un trop mauvais effet. Cette toilette savante, l'orage qui arrivait l'eût jetée sans doute en complet désarroi : aussi Gérard ne pouvait-il décemment refuser de la mettre à l'abri. En attendant, la nuit était tout à fait venue, la voyageuse aurait dû chercher son chemin à la lueur des éclairs. Gérard s'exécuta de bonne grâce et laissa donc à sa disposition la seule chambre habitable qu'il possédait. Pour lui, assura-t-il, il dormirait fort bien à la cuisine, dans son grand fau-

teuil, où, sans y penser, il avait quelquefois passé la nuit. La demoiselle errante fit des façons, se récria, s'attendrit sur tant d'obligeance et sur une si belle pratique des devoirs de l'hospitalité ; finalement, elle avoua qu'elle était peureuse et bien lasse, et qu'elle acceptait : à charge de revanche, ajouta-t-elle en ayant soin, par un nouveau rire, de donner à cette pensée un tour de plaisanterie qui en fit passer la comique précision.

Voilà donc notre héros dormant dans son grand fauteuil comme si de rien n'était. Mais l'orage avait éclaté, lançant la foudre et des éclairs à réveiller tout le monde, surtout qui ne dormait pas. Notre voyageuse se releva donc plusieurs fois, effrayée et tremblante, rallumant la lampe et s'aventurant même en demi-costume dans la cuisine pour mieux juger du temps qu'il faisait. Hélas ! personne pour la rassurer ! Gérard dormait si profondément, qu'elle put le regarder tout à son aise, souffler même dans ses longs cheveux noirs

sans le réveiller. Enfin dépitée, et se plaçant devant l'imperturbable dormeur, elle lui fit grotesquement le poing, lui tira la langue, puis se remit en route avec l'aube en laissant pendu au fauteuil de son hôte un bouquet de fleurs des bois qu'à son lever il ne remarqua même pas d'abord : tant l'apparition de la *folâtresse* l'avait peu distrait, dans la nuit, de ses songes habituels ! Il ne lui repara jamais de l'aventure, qui ne fut de longtemps divulguée ; mais tout en profitant de son silence, on ne lui pardonnait pas tout ce qu'il achevait de prouver.

C'était là, du reste, la seule ennemie un peu décidée que Gérard eût dans le bourg. Luze, sans être pauvre, n'étant point une héritière, et sa beauté laissant fort en arrière celle de ses compagnes, toutes, mères et filles, avaient bien vite pris leur parti de s'en voir, croyaient-elles, à jamais débarrassées : loin donc d'en vouloir à Gérard, passé le premier instant de dépit, elles lui

auraient au contraire voté des remerciements. Si une de ses absences s'était prolongée un peu trop par hasard, on en eût fait la remarque plutôt que de ses continuelles apparitions. Luze était, d'ailleurs, sa cousine, à l'un de ces degrés à perte de vue, il est vrai, qui ne semblent plus être que du ressort de la science généalogique, mais que, dans leur instinct de race, les campagnards suisses ne laissent pas aisément s'effacer.

Cette circonstance rendait encore plus facile et plus simple la continuelle présence de Gérard auprès de Luze, et même sa libre entrée dans la maison. Sa conduite et ses manières avec elle, sa préoccupation, son air rêveur ou sombre, tout cela était donc accepté comme un fait à moitié accompli, si l'on n'en pouvait dire autant de sa conduite envers lui-même et envers les autres, de sa distraction de tout ce qui n'était pas son amour, de sa négligence de ses propres affaires, et de ses courses à travers les rochers et les bois. Luze

l'épousera, disait-on : c'est sûr ! mais quel beau ménage ils vont faire à eux deux ! elle qui n'est pas déjà si vaillante, et lui qui n'est ni un monsieur ni un paysan !

Il ne faut pas croire, cependant, que ces relations fréquentes pussent dégénérer aisément en inconséquences. Cette familiarité même de la vie simple et hospitalière des campagnes, est une sauvegarde encore plus qu'un piège pour la vertu. Rien de plus facile, il est vrai, que de se voir, que d'être ensemble à toute heure ; mais rien de plus difficile que d'être seuls, pendant la journée, à moins d'être positivement accepté. Une chambre commune, souvent même la cuisine, voilà tout le salon de réception ; et, dans les champs en apparence silencieux et déserts, partout un œil qui vous guette et qu'on ne voit pas : c'est un homme qui bêche imperturbablement le même petit carré de terrain ; la poitrine et la tête inclinées, il ne semble occupé que du sol où il est enfoui jusqu'à

mi-jambes, et ne perd cependant pas un seul de vos mouvements ; c'est un faucheur qui, se relevant par intervalles, et tout en aiguisant sa faux, découpe du regard l'horizon, avant de se remettre à tondre le pré sans miséricorde ; ou un vieux laboureur, jovial et malin, qui paraît un moment vouloir vous tourner le dos et qui fuit avec sa charrue, mais pour revenir subitement à vous par un autre sillon.

Ainsi Gérard et Luze pouvaient bien se voir librement, mais rarement seuls et sans être vus. Il n'était point d'ailleurs de ces amants importuns, *obsessifs*, qui tiennent leur beauté assiégée. Moins empressé que fidèle, aisément farouche, il était toujours là, mais toujours un peu à l'écart. Doux, triste, énergique seulement par soubresauts, il se montrait naturellement fort docile dans les petits incidents de la vie ; et encore plus amoureux de cœur que des yeux, moins voluptueux que sensible et tendre, il était laissé à lui-même, moins

homme à compromettre gravement une femme qu'à la respecter.

VI

REFERENDUM ET RATIFICANDUM

« Les Suisses sont circonspects, » a dit Voltaire, qui les connaissait assez bien, ayant longtemps vécu parmi eux. Comment ne le seraient-ils pas avec une position à la fois si dépendante et si indépendante ? avec un pays qui est comme un labyrinthe ; où l'on ne fait que louvoyer, tourner, s'égarer à plaisir, revenir sur ses pas ; où l'on monte pour descendre et où pour monter l'on descend ? Les Suisses sont donc plus diplomates

qu'on ne pense ; la lenteur naturelle de leur ancienne constitution compliquée équivalait, Napoléon en a fait la remarque, à toute une diplomatie savante : il est difficile d'avoir leur dernier mot ; ils ont de la peine et ne réussissent pas toujours à le trouver eux-mêmes. Demandez plutôt à messieurs les ambassadeurs ! On sait quel souvenir héroï-comique Bassompierre avait rapporté de la diète des Treize-Cantons : « Il y a là surtout, disait-il, un *Referendum* et un *Ratificandum* qui sont tous les deux de malins personnages ; il n'est pas bien aisé de s'entendre avec eux. »

Pour nous, nous ne voulons pas chercher en si haut lieu ces graves renseignements : nous nous contenterons de les demander à la belle Luze, comme on l'appelait volontiers. Toute femme a au moins, dans sa vie, un grand traité à conclure : celui de son mariage. Le reste n'est que négociations plus ou moins prolongées, dans lesquelles, aussi bien que dans celles de la politique, on n'a souvent

l'air de s'entendre d'abord que pour mieux se trahir après. Or, si les campagnards suisses sont circonspects, c'est surtout dans cette affaire, qu'ils traitent parfois avec une longueur de temps qui fait honneur à leur patience, mais qui vient aussi de ce que, même alors, il ne s'agit cependant pas là pour eux d'un pur marché, comme entre gens vraiment civilisés. L'Hymen leur apparaît bien avec de beaux habits et la poche bien garnie, ou plutôt couronné de blonds épis, de grappes de raisin et de touffes de gazon, juché même, si l'on veut, entre les deux cornes d'une belle vache rousse et se berçant au bruit des campannes et campannettes du troupeau ; mais il ne revêt pas encore tout-à-fait à leurs yeux la figure d'un notaire. Ils continuent d'y mettre un peu plus de façon : quand même on veut surtout *estimer* sa belle à sa plus juste valeur, encore faut-il avoir l'air d'en faire la conquête, et non pas simplement l'échange ou l'achat ; on est obligé de se voir, de se

parler, de se *fréquenter*, pour employer le mot populaire ; bref, il y a encore à faire sa cour. Qui l'aurait cru ? dans un pays républicain ! c'est bien le cas de dire : Où la chevalerie va-t-elle se nicher ?

De là, des longueurs, des préliminaires et, comme nous le disions tout à l'heure, bien des *referendum* et des *ratificandum* avant la conclusion définitive.

C'est précisément ce qui arrivait à notre héroïne. Elle était belle en vérité, plus belle que jamais ; elle n'était point même absolument pauvre : et pourtant elle ne se mariait point. Elle y tenait cependant : pas beaucoup ni à tous égards ; mais enfin, elle y tenait. Et Gérard, dira-t-on, Gérard ? il n'était pas de ces gens qui se marient. Non qu'il n'y fût très disposé, le pauvre garçon ! mais, à force d'aimer sa cousine, il menaçait de n'être plus bon à rien, pas même à faire un mari.

Il abandonnait tout pour Luze, et se mettait ainsi toujours plus hors d'état de rien faire pour elle et de l'épouser. Les parents le sentaient ; ils commençaient à craindre qu'il ne fût incapable d'offrir à leur fille un établissement sérieux. Ils aimaient Gérard et lui donnaient toutes sortes de bons conseils ; mais ils étaient trop fiers pour vouloir l'amener à une conclusion, qu'avec un caractère tel que le sien il était au fond difficile de prévoir. Le père de Luze laissait tout faire à sa femme et à sa fille ; mais, en abdiquant ainsi son autorité pour avoir meilleur temps et par bonhomie (c'était un vieillard gai et content), il s'était cependant réservé pour les grandes occasions son *veto* paternel et marital, il était impossible alors de l'y faire renoncer. C'est ainsi qu'il avait dit :

— Les jeunes gens s'aiment, ils s'épouseront ; mais quand Gérard aura de quoi vivre et ne se conduira plus en enfant. Qu'il prenne un métier, qu'il aille quelque temps au service (le grand mé-

tier des Suisses en ce temps-là), ou qu'il cultive lui-même ses terres ! qu'on le voie enfin ouvrir un peu les yeux et décroiser les bras ! bon bras, bon œil, n'est-ce pas, femme, qu'il faut cela dans un ménage ? Alors, je ne dis pas... Mais ce n'est point à nous à forcer personne, ni à rien demander.

Quand le vieux Léonard se fut ainsi prononcé, dame Françoise, qui aurait sacrifié une grande partie de leur petite fortune pour assurer le bonheur de sa fille, n'en fut ni moins maîtresse ni moins bonne dans la maison, ni moins dévouée à Luze et à Gérard ; mais elle n'osa pas faire un pas de plus pour amener, avant le temps et la condition fixée, la conclusion qu'elle désirait avec les deux amants. À toutes leurs récriminations sur ce point, elle répondait par quelque-une de ces formules : *Le père l'a dit*, ou *Le père ne le veut pas !* c'était pour elle la loi même et la dernière expression de la vie conjugale.

Luze aimait Gérard ; mais, chose singulière ! peut-être plus d'amour, d'amour naïf, de penchant jeune et tendre, que dans la perspective formelle de lui donner jamais sa main, ou avec ce sérieux de la passion qui suppose toujours un fond de lutte et d'orage. Peut-être encore ne l'aimait-elle que mieux de l'aimer ainsi ; cependant elle se sentait plus naturellement entraînée vers lui que de tout point subjuguée : elle le dominait, le maîtrisait jusque dans son enivrement, et il lui semblait toujours que c'était elle plutôt qui l'aimait, non pas mieux, mais comme elle aurait voulu en être aimée. Elle ne faisait pas, on le pense, toutes ces distinctions subtiles, quoique une simple villageoise, en sa qualité de femme, sache très bien faire aussi en amour toutes sortes de réflexions ; mais il n'était pas dans sa nature de tant raffiner. Notre métaphysique de tout à l'heure, pour elle, s'exprimait seulement ainsi : elle doutait de Gérard, non de son amour, mais de

la manière dont il l'aimait ; elle n'était plus si certaine que ce fût la meilleure. Pour elle-même, elle n'en eût pas désiré, pas imaginé d'autre ; mais pour une fille à marier qui n'avait plus quinze ans, qui n'en avait plus dix-huit, qui même, sans qu'il y parût que par un redoublement de flamboyante beauté, n'en avait plus vingt-deux, était-ce là vraiment la bonne manière d'aimer ? Gérard n'avait que des intentions honnêtes, personne n'en doutait, et Luze moins que personne ; mais, sauf d'aimer de tout son cœur, de toute sa vie, il semblait faire comme s'il n'eût aucune intention, ni bonne ni mauvaise.

C'est ainsi que Luze, tout en s'attachant à lui chaque jour davantage, en était venue à se demander s'ils s'appartiendraient jamais véritablement l'un à l'autre. Elle était fort résolue à ne pas prendre aisément son parti du contraire, à voir comment elle pourrait faire pour éveiller Gérard de ce songe où l'amour l'avait plongé, pour ne pas

le perdre enfin malgré lui et malgré elle. Mais une question se posait dans la vie de cette belle fille, qui n'eût pas demandé mieux que de sentir et d'aimer sans y mettre tant de façon. Une question, c'est bien peu de chose : mais en amitié, en amour et en affaires, il suffit souvent d'une simple question, d'une question en l'air, pour tout gâter. Ici, le cas était d'autant plus grave, que la continuelle présence de Gérard avait fini par éloigner tout autre prétendant. Il en vint un cependant, à l'improviste. Et c'est proprement dès lors que commence notre histoire, tout ce qui précède ayant été, entre Luze et Gérard, une idylle sans orage, dont nous n'avons donné que le sommaire pour abrégé.

VII

LA CORBEILLE AVANT LA NOCE

Lorsque l'étranger avait si ingénument, pour ne pas dire si effrontément admiré la triomphante beauté de Luze, Gérard s'avançait dans la rue à grand pas. Selon son habitude, il marchait sans s'arrêter, sans lever les yeux ni détourner la tête, comme s'il poursuivait un but, une idée ; il ne saluait les personnes de sa connaissance qu'en portant machinalement la main à son chaperon, dont le velours un peu usé ne laissait pas d'accuser un

certain goût, mal satisfait, d'élégance : la même remarque pouvait s'appliquer à ses vêtements de drap brun foncé, sans ornement et d'une coupe très simple, mais portés avec une sorte de distinction naturelle qui prêtait encore à gloser sur son compte, en lui donnant, sans qu'il le voulût et que cela fût, l'air d'être habillé au-dessus de ses moyens et de sa condition.

Gérard marchait ainsi avec cette sorte de prestesse un peu roide des jeunes gens timides et fiers, qui ne se soucient ni de voir ni d'être vus, et qui passeraient plutôt entre deux haies de flammes qu'entre deux rangées de maisons où il y a des têtes curieuses aux fenêtres et des visages moqueurs sur le seuil. Il semblait donc ne vouloir rien remarquer, et cependant, soit par une rapidité de coup d'œil dont quelques-uns sont d'autant plus doués qu'il leur manque celle de l'action, soit par une sorte de perceptibilité nerveuse, nul ne savait mieux que lui tout ce qui s'était passé vers

la fontaine, dans cet instant qui devait avoir une si grande influence sur sa destinée. Tante-Rose, pour qui tout silence, même celui de la pauvre Barbe, finissait par devenir suspect et embrouillé, grâce aux commentaires dont elle cherchait à l'approfondir ; Tante-Rose n'aurait pas pu dire avec autant de certitude que lui, quelle avait été la main coupable, la main trop légère. Le sombre regard de son œil courroucé ne put tenir toutefois contre le sourire de Luze, qui, l'appelant au passage, lui dit sans le moindre embarras :

– Aidez-moi donc, Gérard, à porter cette corbeille au verger. Elle est un peu pesante pour moi, et, quoique je ne vous croie pas bien fort vous-même, ce ne sera presque rien à nous deux. Il la suivit avec obéissance. La belle jeune fille semblait se jouer du poids léger de la corbeille, en laissant balancer ses bras nus, et sa taille se courber, avec grâce. Ce petit travail, sans la fatiguer, donnait seulement plus de vivacité à ses joues, et

l'éclatante blancheur de son front n'était que plus mollement baignée par l'or humide de ses cheveux ondes. Gérard, toujours un peu fâché et inquiet, se laissait conduire par elle. C'est ainsi que, folâtrant et boudant, ils arrivèrent à l'entrée du pré vert, déjà fauché et refauché bien des fois cette année, mais, sur ses bords où la faux n'avait pas encore passé, tout plein de parfums, de chants et de nids d'oiseaux dans la haie ou sous les hautes herbes fleuries.

Ils posèrent alors la corbeille, avec une lenteur et des précautions que la crainte de tacher quelque pièce de toile bien blanche, motivait sans doute, mais non pas, à notre avis, suffisamment. Quoique le terrain ne fût guère inégal, il fallut un certain temps pour que la corbeille fût d'aplomb ; l'un des côtés se trouvait encore soulevé pendant que l'autre était à terre, et chacun des deux amants de pencher alors ou de redresser le sien avec un grand air de mieux faire ; mais, en réalité,

ils étaient moins occupés d'assujettir la pauvre corbeille un peu tirillée, que de se sentir rapprochés, même par ce lien bizarre, et de se regarder dans les yeux : Luze, avec une tranquillité, une douceur pénétrante ; Gérard, à la dérobée, mais avec une ardeur profonde et des mouvements passionnés, qui l'intimidaient lui-même, bien loin de le rendre plus familier.

Enfin, par tous les points, la corbeille était à terre, dans l'immobilité la plus complète et l'aplomb le plus parfait. La jeune fille commençait à déplier le linge, blancs tabliers, mouchoirs de toute couleur, draps de neige, et à l'étendre sur le cordeau. Gérard la regardait, oppressé et sans force, ne pouvant ni céder à son entraînement ni le vaincre, et ne sachant que faire de lui-même, dès que Luze, par moment tout à son travail, ne lui parlait ni ne lui souriait plus. N'osant pas la suivre et ne pouvant se résoudre à s'éloigner, il restait debout à la même place et venait de

s'appuyer tout tremblant contre un arbre encore en fleur, lorsque, revenant à la corbeille, elle lui dit :

– Un autre me l'aurait apportée là-bas : mais vous, Gérard, à force de penser à moi (sans reproche !), vous ne pensez pas toujours à me faire plaisir. Nous autres femmes, nous aimons qu'on nous prévienne, qu'on nous rende de petits services, et, ajouta-t-elle avec un sourire vermeil, que savez-vous si je ne les paierais pas bien ? ou ne m'aimez-vous pas assez pour être comme tout le monde si cela me faisait plaisir ? Mais voyons ! êtes-vous fâché, Gérard ? je vous le conseille ! parce que nous avons chassé de la belle manière un curieux qui me regardait comme vous me regardez en ce moment.

– Si j'ai été fâché, répondit-il, je ne le suis plus, et je sais bien que je n'ai pas le droit de l'être, puisque je ne suis pas ce que vous voudriez :

mais enfin, je vous aime, et cela répond à tout, comme aussi cela me fait tout croire et tout accepter ; tout, excepté l'idée d'être abandonné de vous, Luze, parce qu'alors je m'abandonnerais moi-même et que je ne sais plus ce que je ferais... ce qui arriverait, répéta-t-il après un silence, pendant lequel un éclair étrange, sauvage, sillonna son front pâle et découvert.

— À quoi bon ces idées ? fit-elle en l'interrompant : mais, ajouta-t-elle, avec cette familiarité tendre et cette espèce de besoin d'attrait qui était dans sa nature, comment se fait-il, Gérard, que vous qui êtes un homme, qui êtes beau (car enfin je vous trouve beau, moi), qui êtes plus instruit que nous autres, plus un monsieur que je ne suis une demoiselle, comment se fait-il que je sois si peu embarrassée avec vous, et (elle commençait pourtant à l'être sur ce second point, mais elle s'en tira de bonne grâce) et que vous le soyez tant avec moi ? Mais n'est-ce pas vrai ? il

faut toujours que je sois occupée à vous rassurer. Et tenez ! s'écria-t-elle en retenant son sérieux, je gage que si, en ce moment, je vous disais tout bas... de me baiser la main comme on fait aux grandes dames, vous n'oseriez jamais ainsi en plein jour et peut-être à la vue de tout le monde, à moins que je ne fisse la moitié du chemin : mais n'y comptez pas ! c'est déjà bien assez que dans les deux ou trois folies de ce genre que je puis me reprocher avec vous, je ne sois pas seulement bien certaine que vous soyez le coupable, comme en bonne règle il le faudrait, ce me semble.

Gérard, s'élançant, allait lui prouver qu'elle comptait pourtant un peu trop sur sa gaucherie ; mais, se faisant un bouclier de la corbeille vide, elle s'enfuit du côté du chemin, où son amant n'osa pas la poursuivre. Toujours bonne, elle lui cria de la porte du verger :

– Revenez ce soir, Gérard, quand nous aurons fini : si vous êtes sage, nous irons ensemble à la maison par le sentier.

Puis, sa malice s'étant ravisée, elle ajouta :

– Mais, d'ici là, tâchez de me savoir des nouvelles, et quel est ce beau soldat qui se mêle de vouloir aussi me regarder dans les yeux, comme vous, Gérard, à qui je ne l'ai pas défendu, il est vrai, mais à qui je ne l'ai pas permis non plus.

VIII

COMMÈRES ÉCOUTÉES DE PROFIL

Elle disparut en riant, et Gérard, quittant le verger par un autre côté, rentra dans le bourg. Il se dirigea machinalement vers l'auberge, et trouva là, devant la porte, un colloque de trois ou quatre femmes, toutes parfaitement alanguées. Il put même juger, à la vivacité du dialogue, que Tante-Rose devait frémir dans sa peau de se sentir clouée à la fontaine ; elle serait sûrement pour se

pendre en apprenant une si belle bataille de paroles où elle n'assistait pas.

Il se faisait là un tel cliquetis d'explications, de suppositions et d'inventions qu'il n'aurait tenu qu'à Gérard de recueillir au passage, sur le compte de l'étranger, le vrai, le faux, le possible et l'impossible en même temps. C'était un officier, un baron, un chef de bandes : Hohensax, ou Frœlich, ou Salis³ ; un espion, un prince, un brigand, un papiste, un charlatan, un anabaptiste ; – il revenait de la guerre : de Flandre, d'Italie, de Hongrie ; – il passait dans l'endroit pour y vendre des drogues, pour y enrôler des soldats, pour remettre un message à madame la comtesse, pour y voir des parents, des amis, pour s'y établir ; – il avait

³ Chefs de bandes suisses, au temps de la Réforme et des guerres d'Italie.

connu à la guerre le père de Luze, qui avait longtemps servi ; il épouserait la fille ; – chut ! c'était son frère, on n'en avait jamais ouï parler, mais on pouvait bien le dire maintenant ; le vieux Léonard avait été si bel homme, il aimait à en conter ; telles et telles s'en souviennent ; une grande dame d'Allemagne, la duchesse de Milan elle-même avait été folle de lui ; – bah ! le jeune soldat avait embrassé Luze ; il venait pour elle ; il mettrait tout à feu et à sang si on ne la lui donnait pas ; pour un rien il vous tuait son homme ; il se moquait pas mal de... – Gérard, cette fois, était trop près pour entendre son nom.

Il monta, d'un pas lent et troublé, les marches qui conduisaient à la salle d'auberge, et se trouva dans l'intérieur sans trop bien savoir ce qu'il voulait. C'était l'heure du troisième et avant-dernier repas de la journée, ou de ce qu'on appelle le goûté, le *marendon* (*merenda*) dans ce bon petit pays de Cocagne de la Suisse française. Il vit donc

l'étranger entouré déjà d'une demi-douzaine de bourgeois attablés, ceux-ci laissant tranquillement dissenter en bas les commères, tandis qu'ils s'instruisaient en haut, sans peine et presque sans mot dire, de l'exacte et simple vérité.

IX

LE NOUVEAU-venu

L'apparition de Gérard n'eût pas fait de sensation particulière en tout autre moment ; mais elle lui parut alors causer une sorte d'embarras accompagné d'un sourire qui, se répondant de proche en proche, finit par gagner les lèvres de chacun des convives. Tout cela, au surplus, n'eut rien d'offensant ni d'hostile ; il s'y mêlait même un air de bonne humeur qui acheva d'effaroucher Gérard : une méchanceté l'eût remis. Il hésitait

donc s'il ne sortirait pas de la salle comme il y était entré, lorsqu'un jeune homme à l'air jovial, épanoui, mais au front déjà chauve et dont les traits réguliers commençaient à se flétrir avant l'âge, vint à lui, le regarda un instant dans les yeux et, le prenant par la main, l'emmena vers la table commune.

— Approche donc, Gérard, lui dit-il. Tiens ! tu ne reconnais pas là Kilian avec lequel nous avons si souvent gardé les vaches et les moutons, celui qui nous rossait si bien quand nous ne voulions pas faire ce qu'il voulait et lui donner la plus grosse part de la maraude : il est vrai qu'il était toujours le premier à grimper sur l'arbre et le dernier à s'enfuir. Un matin, il partit pour l'armée, rejoignit son père qu'il n'était encore qu'un gardeur de bœufs comme nous, et le voilà revenu beau soldat avec une chaîne d'or au cou et joliment d'argent dans son gousset ; car il nous dit qu'ayant reçu au service plus de horions que

d'écus, s'est mis à trafiquer après ses campagnes, faisant ainsi, Dieu le lui pardonne, une aune de sa hallebarde.

– Oui, c'est comme cela ! fit l'étranger sans s'émouvoir.

– Mais j'oublie, poursuivit le premier interlocuteur, que tu n'étais pas alors de notre bourg... autant que tu l'es aujourd'hui, dit-il en baissant et relevant la voix comme pour mettre une réserve bouffonne dans ses paroles ; puis il ajouta en riant, mais sans méchanceté, et toujours de cet air indifférent, bon enfant, pour lequel on lui passait d'autant mieux ses traits de satire, que la pointe en était d'ordinaire légèrement avinée :

– Allons, Gérard mon ami, ne nous fâchons pas ! tout ce que je t'ai dit là n'en vaut pas la peine : mais tiens, mon garçon, prends ce verre de vin pour t'aider à avaler ce qui me reste à t'apprendre. Voilà donc Kilian, un des nôtres,

bourgeois de l'endroit, la célèbre commune de céans, où son grand-père lui a laissé du bien et où il en rapporte. Or, figure-toi, Gérard mon ami, qu'il est tombé amoureux de ta belle.

Cette brusque déclaration ne parut point, surprendre les assistants. L'étranger lui-même, qui n'était pas accoutumé comme eux à l'intempérance de langue du personnage, n'en fut ni mécontent ni troublé. On pouvait lire sur sa figure imperturbable et honnête que, sans doute, il ne se fût pas permis de faire en de tels termes un aveu si rond sur un sujet si délicat, mais que, la chose étant mise sur le tapis, il verrait avec plaisir continuer la délibération.

Celui qui était entré si rudement en matière n'était point un ennemi de notre héros : au contraire ; mais il avait trouvé plus plaisant et plus loyal de le mettre complètement au fait d'un seul coup, que de laisser les autres procéder par allu-

sions détournées. Au moins ils seront tous dans un égal embarras, s'était-il dit pour s'affermir dans son étourderie : mais il n'avait pas assez tenu compte du caractère ardent, quoique timide et réservé, de Gérard et de l'aplomb naïf du soldat. Au surplus, il aimait assez pour rire à brouiller les cartes, et quant à lui, sa maxime était qu'il ne lui pouvait plus rien arriver. Nous dirons tout d'un temps son nom : la chronique l'appelle Michel L'Escueil ; il s'était fait de sa propre autorité « prince des bois, » comme il aimait à s'intituler, c'est-à-dire bûcheron, en termes vulgaires ; mais il se trompait aisément de sentier, prenant volontiers celui de l'auberge pour celui de la forêt.

X

DÉCLARATION DE GUERRE

– Michel ! s’écria Gérard, si je ne te croyais pas mon ami, et si je ne t’aimais pas malgré tes folies, je te dirais que tu en as menti...

– Dire ! cela m’est bien égal, interrompit le bûcheron : tout le monde sait parler aujourd’hui, et tout le monde ment. Mentir ! il n’y a qu’un moyen de ne plus mentir, c’est de se taire ; mais comme alors on ne peut s’empêcher de parler en

dedans, on ment tout de même. Mieux vaut parler et mentir aux autres, à cœur ouvert. Quant à moi, je le dis : je mentirais pour un verre de vin.

– Ainsi tu l'avoues, reprit Gérard, que cette interruption bienveillante, mais peu morale, avait achevé de remettre en selle. En effet, un soldat, a trop son propre honneur à cœur pour parler légèrement d'une femme.

– Bien répondu ! dit alors avec son air fin et tranquille celui que ses anciens camarades n'appelaient déjà plus que de son prénom de Kilian. Bien dit, sur ma foi, bien répondu ! Attrape, L'Escueil ! et moi aussi ! J'aurais mieux fait, je pense, de ne pas venir tout de suite boire et bavarder à l'auberge avec ces mauvais sujets qui m'y ont amené. Mais que je ne leur aie pas parlé d'une certaine personne dont j'avais hâte au moins de savoir le nom, c'est ce que je ne puis laisser croire, ni que j'aie eu tort d'en parler, puisque je n'avais

que des intentions honnêtes et que je les ai exprimées tout de bon. La figure de Gérard, habituellement pâle et d'un blanc mât, se colora soudain ; on eût dit la neige des hautes cimes sur laquelle un oiseau blessé aurait laissé tomber des gouttes de sang.

— Vos intentions ! s'écria-t-il en se tournant vers Kilian, ce qu'il n'avait pas encore fait jusqu'ici : eh ! qui vous les demande ? ce n'est pas moi du moins, moi qui ne vous connais pas. Sans doute, vous êtes votre maître, mais je pense que je suis le mien aussi et que je n'ai pas à vous répondre, ni vous à m'interroger sur ce qui ne vous regarde pas.

— Mal répondu ! reprit l'imperturbable Kilian avec un sang-froid qui augmenta encore l'embarras et le courroux de son rival. En vérité...

– En vérité ! en vérité !... comme dit maître Zébédée, vénérable prédicant de ce lieu, murmura L'Escueil d'un ton de voix nasillard.

– En vérité, mal répondu ! continua Kilian sans s'émouvoir. Prenez garde, mon garçon ! vous ne me connaissez pas, en effet. Vous m'avez presque dit que j'étais le maître, et c'est justement ce que je voulais savoir. Je reviens au pays, et le fait est que celle qui en est la reine et qui, ma foi, le serait partout ailleurs, m'a plu, m'a charmé si fort, quoi ! m'a tellement donné dans l'œil que c'est comme un sort : si donc elle me veut, je l'épouse. Nous autres soldats suisses, vous savez, nous n'aimons pas les longues campagnes. *Argent, congé ou bataille !* Amour, congé ou la noce ! Une bonne explication, et que tout soit fini. On me dit que vous l'aimez aussi, cette perle du monde, et je n'en suis point étonné ; mais vous aime-t-elle et vous est-elle déjà promise ? Si cela est, je me retire, et ne veux plus d'autre fin que

celle de mon père : la face en terre, la lance au poing, avec une demi-douzaine de lansquenets dans la même position pour faire la garde autour de moi. Je suis comme cela, voyez-vous, et j'en vauds bien un autre. Ainsi, dites-moi s'il est vrai...

– Je vous répète que je n'ai rien à vous dire et que vous n'avez rien à me demander.

– C'est vrai ! je ne fais que des bêtises : faut-il que je sois ensorcelé ! Vous êtes plus sage que moi : serait-ce que vous êtes moins amoureux ? Mais vous avez raison : ici et dans ce moment, nous ne pouvons pas causer.

– Ni dans un autre moment, ni ailleurs.

– Alors, vous n'êtes pas si sage que je le pensais, ni peut-être si avancé ! La belle m'a défié ce matin, je le crois. Vous n'osez pas dire que vous devez l'épouser. À votre place, si l'affaire était arrangée, afin de la rendre plus sûre je ne me ferais

pas beaucoup prier pour l'apprendre à tout le monde.

– Vous peut-être, mais non pas moi, répartit encore Gérard, dont la timidité naturelle, comme une faible digue qui finit par grossir le torrent, augmentait maintenant la colère au lieu de la retenir. Au surplus, conseillez-vous vous-même, vous êtes en âge, et faites ce que bon vous semblera. Je verrai à me conseiller de mon côté.

– Enfin, reprit Kilian avec un calme parfait, je ne m'en dédis pas : si elle est à vous, il faudra bien que je vous la laisse ; sinon, non ! comme disent les miquelets. Mais ne nous fâchons pas, ne nous regardons pas encore de travers ! cela viendra assez tôt. J'ai été blessé trois fois : à Marignan, où j'arrivai tout jeune garçon, juste à point pour faire mon apprentissage ; à la Bicoque et à Pavie ; j'ai souvent perdu de l'argent où je croyais en gagner : avec les Juifs, les Bâlois et les Lombards ; mais je

ne me suis jamais ni dépité ni fâché. Croyez-moi, cela ne sert de rien. Allons ! nous finirons par être bons amis. Dites à notre trop belle Luze que je suis un vieux routier, mais pas encore, j'espère, un vieux grison.

Là-dessus il se leva, redressant sa haute taille et ses larges épaules carrées, que faisaient encore ressortir ses chausses bariolées à la Suisse et son pourpoint tailladé ! Quelques années de moins auraient plutôt nui à l'effet de sa beauté mâle et sereine, en diminuant son air de calme et de vigueur. Il fit deux ou trois tours par la salle, adressa encore quelques questions à ceux qui l'avaient suivi, et partit au bout d'un moment, voulant, dit-il, aller refaire connaissance, avant la nuit, avec sa vieille maison.

Gérard, de son côté, s'était renfermé dans un sombre silence, dont il ne put être tiré par les plaisanteries de son ami sur le métier de la guerre.

– Beau métier ! disait L’Escueil : celui de se faire tuer ! Et penser que tant de braves gens n’en ont pas d’autre ! Mais le monde est fou, ajouta-t-il : tout ce qu’il mérite, c’est qu’on se moque de lui.

L’Escueil prononçait ces sentences et beaucoup d’autres, le coude appuyé et le corps à moitié penché sur la table. Quand ses idées venaient à sommeiller, il faisait un demi-tour sur son banc et regardait fixement Gérard avec une sorte d’ironie affectueuse ; mais à l’une de ces pauses il s’aperçut qu’il était seul. Gérard, qui n’avait pas voulu avoir l’air de céder la place, ne voyant plus que lui dans la salle, était parti.

– Pauvre garçon ! dit-il : son affaire se gâterait-elle ? Au bout du compte, le grand mal ! Il y aura toujours assez de femmes pour nous faire endêver. La beauté trompe, comme dit Zébédée. C’est vrai. J’en ai vu de belles qui sont devenues

laides en six mois, et de laides qui paraissaient belles à vingt pas. De près, si elles sont maigres, moi, d'abord, je ne les regarde plus : on aperçoit trop bien la fabrique et le squelette par-dessous la peau, quand même elles l'auraient aussi blanche qu'une noix fraîche. Les femmes sont pourtant curieuses à voir et à écouter, les laides encore plus que les belles. Ça jase, ça se démène, ça vous a des airs et des façons d'oiseau, avec leur cou en l'air et toujours tourné de cent côtés à la fois, et *celui-ci*, et *celui-là*, et ma chère, quelle belle robe, si tu savais !... Ah, par exemple, les femmes se regardent avant tout à la robe, c'est sûr. Mais l'amour !... bah ! on n'aime jamais que soi. Si je me sens ce qu'on appelle de l'amitié pour Gérard, c'est qu'il a tout ce qu'il faut pour devenir comme moi... un pauvre diable.

Ce disant ou rêvant, L'Escueil laissa peu aller ses deux mains sur la table, sa tête sur ses deux

mains, et témoigna bientôt hautement qu'il dormait tout à fait.

XI

COLÈRE ET JEU DE LA VAGUE AZURÉE

Gérard, en quittant l'auberge, se dirigea vers le pré où Luze lui avait donné rendez-vous pour le soir. Elle n'y était pas encore. Il se coucha dans l'herbe, au pied de la haie, assez loin de l'entrée pour n'être pas vu, et assez près du cordeau qui, d'arbre en arbre, faisait le tour du verger, pour s'apercevoir aussitôt de la présence de celle qu'il attendait.

La commotion violente qu'il avait reçue en rencontrant un rival, durait encore et portait dans tout son être un trouble nouveau. Lui, si inoffensif et si réservé, qui se tirait si volontiers à l'écart et ne voulait de mal à personne, il avait donc un ennemi maintenant ! Un homme, un inconnu, sortant de l'ombre, s'était posté sur son passage ! Que lui avait-il fait pour le voir ainsi se dresser tout à coup sur son chemin ? Fallait-il donc aussi en venir, comme tout le monde, à combattre, à repousser, à haïr ? lui qui, heureux d'aimer Luze, ne voulait qu'aimer et oublier tout, s'oublier lui-même dans son amour. Il sentait des mouvements confus et terribles, des élans, des transports, des fureurs et, poussant des cris étouffés, il frappait... Sa pensée, dans ces moments de paroxysme, ne reculait devant aucun acte, et son imagination l'accomplissait aussitôt. Puis, il retombait incertain, abattu. Que faire, en effet ? de quel droit empêcher Kilian de la trouver belle ? de quel droit

même l'empêcher de l'aimer ? Il n'avait pas, d'ailleurs, la mine d'un homme que l'on pût ni dissuader ni contraindre, ni même irriter et pousser à bout. Le malheur commençait donc pour lui, Gérard : ce malheur qu'il avait toujours repoussé comme un mauvais rêve, comme un démon tentateur, et qui arrivait cependant.

Au milieu de ces noires images se dressait pourtant celle qui n'était jamais longtemps absente de l'esprit du jeune solitaire. Il voyait Luze lui sourire, lui dire qu'elle l'aimait, peut-être venait-elle le lui répéter, peut-être était-elle à deux pas, ne se doutant point ou riant de son ténébreux martyr. À coup sûr, si elle venait à l'apprendre, elle s'en moquerait. Avait-elle accueilli ce nouveau venu ? ne l'avait-elle pas repoussé au contraire, traité comme un fat ? Lui, Gérard, que pouvait-il vouloir davantage ? N'étaient-ils pas, en effet, tous les deux ridicules, son rival d'espérer, lui de

craindre, l'un avec ses grands airs, l'autre avec ses plaintes continuelles ?

C'est ainsi que Gérard, s'effrayant, se rassurant outre mesure, craignant tout et l'instant d'après ne craignant plus rien, n'étant certain que d'aimer, capable que d'aimer, se perdant et se sauvant en quelque sorte dans son amour, mais sans lui trouver un port ; c'est ainsi, disons-nous, qu'il débattait dans sa pensée ce qu'il aurait voulu ne pas tenir pour un avertissement du destin. Puis, la jeunesse et l'espérance reprenant peu à peu le dessus, il finit par se trouver hors de ce monde d'idées désagréables où un incident grotesque après tout, conclut-il, l'avait follement transporté. Peut-être même s'était-on moqué de lui tout-à-fait ; rien de plus clair ! on avait voulu rire à ses dépens : comment ne s'en était-il pas aperçu ? Il devait bien les avoir divertis. Cette pensée le faisant rire à son tour lui fit en même temps oublier toutes les autres, car, tout timide

qu'il fût, il aimait trop véritablement pour s'inquiéter le moins du monde, tant qu'il aurait l'amour de son côté, de n'y avoir pas les rieurs.

Il se laissa donc de nouveau bercer en paix par ses rêves, regardant sans penser ces bleus abîmes qui vont nous attirant et roulant sans fin sur nos têtes.

L'air était pur, la brise suave ; les marguerites rougissaient dans l'herbe ; le rossignol chantait au loin dans les frênes de la rivière. On l'entendait moduler ces inimitables soupirs, et ce chant joyeux qui les suit, par lequel il semble célébrer son triomphe. La fauvette elle-même se taisait. Le grillon seul, se promenant au pied de ses vastes forêts de luzerne, ou blotti, gai et content, dans son trou, raclait imperturbablement son aigre chanson sous la terre. Mais ni l'insecte ni l'oiseau ne troublaient le silence ; ils l'accompagnaient plutôt et le rendaient en quelque sorte distincte-

ment sensible et harmonieux. Le soleil commençait à descendre derrière le rideau légèrement ondulé du Jura ; il semblait regretter son départ et, par des rayons plus caressants, plus allongés, vouloir jeter à toute chose un regard, plus expressif et plus tendre. Enfin il disparut ; mais le vide qu'il laissait après lui ne se fit sentir que par un mouvement parfumé des airs, par un léger tremblement des arbres en fleur.

XII

LE VOILE DE NOCES

Gérard avait une organisation trop nerveuse, trop sensitive, pour ne pas se laisser aller, même malgré lui, à ces tendresses mystérieuses de la nature, quoiqu'il n'en fût pas amateur réfléchi ni désintéressé, et qu'il y rapportât tout à son véritable amour ; mais il était lui-même à cette heure, comme elle se montre souvent : plus tranquille et, en quelque sorte, rasséréné par l'orage ; la foudre

n'était plus qu'un rayon, la vague qu'un jeu, l'éclair qu'un sourire.

Il se baignait ainsi avec délice dans la paix de ce beau soir lorsqu'il entendit le léger frôlement des herbes foulées, et qu'il vit se balancer de loin le cordeau chargé d'un reste de linge fin que deux mains agiles enlevaient, pliaient et déposaient dans la corbeille. Plus mobile que le frêle appui tremblant et oscillant chaque fois qu'on le déchargeait, son cœur, après les émotions de la journée, lui battit soudainement et si fort, qu'au lieu de se lever et d'accourir, il resta un moment cloué en terre ; il trouvait même une sorte de charme à être comme agenouillé de loin devant celle qu'il aimait, pendant que, reine de la prairie, elle s'avavançait vers lui. Cette attitude élancée qui faisait valoir les lignes harmonieuses de la taille et du corps sans pouvoir les briser ni les amaigrir ; le bas de la robe qui tantôt touchait la pointe des herbes et tantôt s'en soulevait un peu pour y re-

tomber avec grâce ; un bras que parfois les vides du cordeau lui laissaient aussi apercevoir se développant dans toute sa longueur pour mieux atteindre un objet plus délicat à manier, tout cela composait un tableau sur lequel sa position ni son trouble ne l'empêcha pas de porter un instant les yeux.

L'avait-elle vu et voulut-elle châtier ce petit manège, ou bien fut-ce une subite inspiration soit de malice, soit de tendre espièglerie ? Toujours est-il que, lorsqu'enfin il s'avança près d'elle, la folâtre beauté, se retournant juste à point, lui jeta sur la tête un long tissu blanc dont il fut soudain enveloppé, et que, tandis qu'il se débattait et riait sous ces voiles, s'assurant d'un rapide coup d'œil qu'on ne la voyait pas, elle lui mit ses deux beaux bras autour du cou, l'y tint un moment prisonnier, et lui donna un long, un riant baiser à travers l'étoffe légère, encore toute tiède et tout embaumée d'air pur et de soleil. Mais, au même instant,

elle le sentit fléchir sous cette étreinte et cette volupté inattendue, glisser de ses bras et rouler par terre évanoui.

Effrayée, interdite, elle se hâta de lui découvrir le visage. Le voyant bien réellement sans connaissance, elle se pencha vers lui, l'appelant des noms les plus tendres, son Gérard, son beau Gérard, son doux ami, lui appuyant sa main fraîche et rosée sur le front, sur les yeux, sur la bouche et lui passant les doigts dans les cheveux ; mais il restait sans mouvement, pâle et blanc comme un lys dans l'herbe où le vent l'aurait couché. N'osant ni s'éloigner, ni appeler personne à son aide, elle s'assit à côté de lui, toute troublée, le souleva un peu d'une main et, de l'autre pressant celles du jeune homme, elle les secouait pour tâcher de le rappeler de son évanouissement. Nous devons tout dire : elle en vint même à lui pincer doucement les tempes, à lui tirer la barbe, action qu'elle ne put s'empêcher d'accompagner d'un petit sou-

rire amoureux. Enfin, lassée et le soutenant avec peine, elle approcha sa tête de celle de Gérard comme pour le réchauffer de son haleine, ses yeux de ses yeux comme pour les forcer à s'ouvrir ; puis voyant que tout cela était inutile, prête à pleurer de dépit, d'inquiétude, elle prit une résolution extrême (aux grands maux les grands remèdes) et le mordit finement à la joue, mais ce fut pour rougir plus que la neige aux premiers feux du matin, quand elle le vit s'éveiller, comme un jeune faon dans son lit de ramée, la tête appuyée sur ses genoux.

Il fut tenté de refermer les yeux pour continuer ce qu'il croyait d'abord un rêve ; mais, se rappelant ce qui s'était passé, il lui rendit aussitôt le baiser dont il n'avait eu la moitié qu'en songe. Elle s'y prêta de bonne grâce, craignant apparemment qu'il ne se rendormît, et se pencha vers son amant avec un doux sourire de condescendance sur les lèvres, puis toujours rougissante,

non moins blanche et vermeille à la fois que l'églantine qui, près d'eux, se courbait aussi avec grâce sur le gazon :

— Eh bien, oui, mon Gérard, lui dit-elle ; êtes-vous content à présent ? mais levons-nous vite que l'on ne nous voie, et ne me faites plus peur ; partons !

Elle était si belle, en vérité, et Gérard si heureux, que, malgré sa docilité ordinaire à s'éloigner quand elle le lui demandait, il avait de la peine à se résoudre si tôt à obéir. Elle-même, le voyant si tendrement rebelle, ne put s'empêcher de lui donner, en guise de réprimande, quelques petits coups sur la joue, et une partie de ses cheveux ayant soudain roulé comme un flot d'or à ses pieds, elle ne s'opposa pas trop à le laisser, un instant les retenir sur sa bouche et sur ses yeux. Heureusement la nuit était là à peu près, quoiqu'il n'y eût pas encore assez d'étoiles pour en bien faire

sentir l'obscurité. La brise du soir, devenue plus forte, secoua la robe encore blanche d'un cerisier des montagnes sous lequel ils étaient assis, et fit pleuvoir soudain une neige de fleurs sur leurs têtes. La belle Luze fut celle qui en reçut les principales ondées. Gérard gagna encore un peu de temps en l'aidant à faire la chasse de tous ces flocons de printemps épars sur ses épaules et dans ses cheveux.

— C'est ma couronne de noces, dit-elle ; car j'espère qu'à présent, Gérard, vous allez faire ce qu'il faudra pour que nous puissions nous marier : vous remettre à vos affaires, à votre domaine, ou bien chercher quelque autre occupation. Avant une année, n'est-ce pas, mon Gérard ?... ajouta-t-elle en baissant les yeux, ce qui, pour le remarquer en passant, n'était pas beaucoup dans ses habitudes ni dans son genre de coquetterie, cette gracieuse belle fille étant entraînée elle-même à un innocent abandon par le charme et la séduction

involontaire qu'il lui était impossible de ne pas exercer.

Comme à l'ordinaire, et plus encore cette fois, Gérard promit tout ce qu'elle voulut. Ils s'étaient levés. Le long tissu blanc qui avait été cause, entre les deux amants, d'une scène un peu autre et plus embarrassante que ne l'imaginait celle qui l'avait amenée, était à leurs pieds. L'aimable beauté, le relevant et le mettant sur sa tête, se prit à dire, toujours occupée de la même pensée :

– Et voici ce qui sera mon voile de noces, ma parure de mariée...

– Ton voile ! s'écria le jeune homme, à qui ce mot et la vue de cet objet rappelèrent alors ses colères et ses tristesses de l'après-midi : ton voile ! hélas ! figure-toi que lorsque tu m'en as enveloppé et que je me suis senti mal, j'ai cru que je mourais et que tu me mettais mon linceul.

Elle secoua la tête en riant, se hâta de ramasser le peu de linge qui restait dans le verger, et gagna vite l'entrée, où Tante-Rose arrivait de son côté, mais trop tard, avec une dernière charge de grosses bardes sortant de la fontaine. Tante-Rose fut ainsi forcée de se rendre tout droit à la maison, en compagnie de Luze, sans pouvoir dire au juste, à cause de l'ombre, qui elle voyait s'éloigner au loin par les prés.

Gérard ne fit que rêver, cette nuit-là, de certaines fées nocturnes qui, au dire d'une superstition populaire, ont l'air de laver à la fontaine, mais dont le but est d'attirer et d'ensorceler les passants, et qu'on appelle les *lavandières de nuit*.

Kilian songea de son côté qu'il épousait la belle Luze, mais qu'il n'y gagnait que de voir aussitôt les femmes du bourg l'accuser de l'avoir battue, bien qu'il n'en fût rien, et, suivant un ancien

usage, s'assembler en grand tumulte pour le *baigner et mouiller* comme méchant mari.

XIII

UNE QUESTION GRAVE

Le lendemain de ce jour mémorable où Kilian avait fait sa rentrée héroï-comique dans son lieu natal, se trouvait être un dimanche. Or, ce n'était pas peu de chose qu'un dimanche en ce temps de prédication : prêche le matin, prêche l'après-midi, instruction entre deux ; tout cela serré et passablement obligatoire ; de plus, messe, prône, cérémonies et processions, en concurrence avec la nouvelle église, là où l'ancienne n'avait pas été dé-

clarée abolie et tenait encore plus ou moins la balance en suspens, parfois même avec un seul temple pour toutes les deux ; puis les rencontres, les conflits, les disputes, les émeutes que cette dualité de culte amenait fréquemment.

Ajoutez-y une difficulté d'un autre genre qui, en été, menaçait de surgir encore, pour peu surtout que le temps fût beau et engageant. Nous pourrions la donner à deviner en mille aux trois plus savantes de nos belles lectrices ; mais comme elle ne laisse pas de nous embarrasser aussi, nous aimons mieux nous exécuter nous-mêmes tout de suite, et ne pas les faire languir. Eh bien, cette difficulté ne consistait en rien moins qu'à savoir si, — où, — quand et comment l'on pourrait danser ce jour-là. Question grave, qui intéressait toutes sortes de personnes, depuis Luze jusqu'à Tante-Rose inclusivement. Cette dernière, il est vrai, aurait eu rarement l'heur d'une invitation, d'une *sautée*, comme disait L'Escueil ; mais elle avait

pris l'habitude de ne désespérer jamais et, pareille en cela aux grands politiques, elle comptait sur l'imprévu.

Plus d'une *vieille gent* dans le bourg pensait avec elle qu'il faut que jeunesse se passe. On aurait pu leur répondre que Tante-Rose avait bien la mine de désirer que jeunesse ne fût jamais passée. Elle en prenait pourtant son parti, et au pis-aller, puisqu'elle avait beaucoup dansé dans son temps, elle se contentait de voir danser, faute de mieux, ceux d'un autre, ceux qui se croyaient plus jeunes pour n'avoir pas quelques années de plus. La belle avance, pensait-elle, s'ils en profitent si mal et ne sont jeunes que du bout des dents ! On le devine à ce trait de satire : Tante-Rose, hélas ! oui, Tante-Rose avait une assez mauvaise opinion de son siècle. Celui dont elle avait vu la fin, s'en était tellement donné, comme on dit, de rondes, de cavalcades, de parades et de mascarades, avait tellement tout mis en danse, même la mort, que l'âge

actuel semblait, par comparaison, tout éteint et tout fade. Comme un fils ingrat, il se moquait des divertissements de ses père et mère ; mais, en attendant, il ne les remplaçait pas. Tante-Rose en gémissait ; à plus forte raison, Luze pouvait donc bien en gémir aussi un peu quelquefois. Du reste, elles n'étaient point les seules de cet avis, et, d'après une statistique anonyme de l'époque, il y a lieu de croire que si l'on eût compté les voix, au lieu de les peser, elles eussent emporté la majorité.

Sans doute la danse n'était pas absolument défendue, et vraiment il ne manquerait plus que cela ! s'écriait Tante-Rose à cette idée : mais elle était si rarement permise, trois ou quatre fois par année seulement, il fallait de si grandes occasions, il y avait tant de formalités à remplir, on pouvait danser pendant si peu d'heures, on était si peu maîtresse de s'habiller, de tourner, de virer, de sauter et de chanter à sa guise, que Tante-Rose

assurait aux jeunes filles étonnées qu'il leur était impossible de se former aucune idée juste de tout le plaisir de la danse, et que pour elle, au lieu d'être au bal, quand par hasard on faisait semblant de vouloir en conserver la coutume, il lui paraissait être encore au sermon. Ainsi pensait et disait la vieille fille : oui, quoique fidèle sujette de la Seigneurie, tel était son grand grief contre le nouvel ordre social. Elle en avait fait ses doléances à Luze, en revenant, la veille, de la fontaine, et avait ajouté qu'autrefois on n'eût pas laissé, comme à présent, se passer ainsi tout le joli mois de mai : *joli !* il paraît du moins qu'il l'était encore en ce temps-là. Aussi, que devint-elle, lorsque le soir une de ses commères, restée tout exprès à l'attendre sur la porte, lui dit à l'oreille que pour fêter le retour du soldat, de Kilian, qui avait dit vouloir payer la musique, il était question de danser le jour suivant ! Ce qu'elle ne pouvait pas lui apprendre, c'est que ce jour ne s'en tiendrait pas

là et amènerait bien d'autres aventures, quoiqu'il ne s'annonçât déjà pas si mal.

XIV

LE JEU DE PIERRETTES

La matinée du dimanche s'était assez bien passée ; les cloches n'avaient pas été sonnées *désormais* par quelque marguillier regrettant l'ancien culte ; tout le monde à peu près s'était rendu à l'église, endimanché suivant ses moyens : les hommes dissertant gravement de la pousse des blés ; les matrones ne se contentant pas de jaser de leurs langues, mais faisant aussi crier à chaque pas leurs robes à l'étoffe roide et pesante ; les

jeunes filles avec le livre de psaumes au fermoir d'argent et quelques fleurs, quelque herbe de senteur dans les mains, souriant à droite et à gauche derrière le petit parapet de dentelle de leurs grands chapeaux bordés.

Chacun s'était assis à son banc en silence ; Tante-Rose ne s'était point trouvée avoir pris par hasard la place d'une autre qui lui plaisait mieux ; L'Escueil, sous prétexte d'explication, n'avait point interjeté de question incongrue ; les vieilles harpies qui, l'an dernier, avaient « si merveilleusement mal accoutré certains prédicateurs tant par le visage qu'autre part, » se tenaient cette fois pour bien averties ; une autre, qui s'était postée un jour sur la galerie avec son tablier l'empli de cendre, pour en jeter dans la bouche du ministre aussitôt qu'il l'ouvrirait, celle-là, disons-nous, avait pris dès lors une toux si bruyante que Messieurs, pleins de compassion pour sa santé, l'engagèrent à la soigner en restant désormais le

dimanche à la maison. D'autre part, comme le prêche venait d'avoir la majorité sur la messe, il n'y avait plus lieu à ce que les réformés inventassent, comme ils le faisaient naguères, d'allonger leurs prônes outre mesure, de prétendre prêcher trois sermons de suite, ou d'apparaître au milieu de l'office, avec des bûches de bois, et de les élever en disant aux catholiques : Voilà votre Dieu ! ou encore de bramer et de braire pour contrefaire le chant des prêtres, puis de rouler de grosses pierres au travers de l'église pour les accompagner mieux.

Non, rien de tout cela n'était arrivé ; le père de Luze, il est vrai, lequel était un vieux soldat, avait eu son moment de sommeil et d'oubli ; mais c'était un si beau vieillard, si riant, si serein, il avait de si belles boucles blanches sur le front et une si belle barbe sur la poitrine, que c'était presque édifiant de le voir si bien et si doucement endormi ; il en avait l'air encore plus calme, plus

content, plus tranquille, et l'on eût dit qu'il ne fermait les yeux que pour passer un instant dans un autre monde et mieux voir, de là, celui-ci. Aussi ne troublait-il personne, et comme tout devait aller au mieux le matin de ce jour, le reste de l'assistance prêta une oreille assez attentive aux tonnerres oratoires de maître Zébédée.

Mais il advint, dit la Chronique, tout autre chose l'après-midi. Maître Zébédée, qu'elle appelle *un homme roux et fort fier, natif de Flandre*, prêchait avec d'autant plus de véhémence, qu'animé, excité par son succès du matin, il se sentait désagréablement agacé par l'idée de ne l'avoir pas conservé bien intact pour le soir. L'assemblée était nombreuse encore, mais il lui semblait apercevoir d'assez notables vides dans ses dernières profondeurs ; et puis on se remuait, lui semblait-il, on se redressait, se mouchait, toussait et bâillait bien souvent. Cela commençait à troubler ses idées, et à faire vaciller devant ses

yeux le fil de son discours ; en sorte que, se sentant déjà emporté à droite et à gauche, il n'était plus très sûr de pouvoir attraper son second point. Enfin il commençait même à faire ce qui, dans la Suisse française, s'appelle encore en ces sortes de cas un *rouet*, c'est-à-dire que sa voix, la mémoire manquant à l'appel, ne rendait plus au milieu d'un silence profond que le bruit rauque et particulier d'un rouet qui s'arrête, lorsque toute l'assemblée entendit soudain une petite voix argentine s'écrier devant la porte de l'église, entr'ouverte à cause de la chaleur :

– « À moi la reine ! à moi le roi ! »

C'étaient deux petites fillettes, lesquelles s'éjouissaient et passaient le temps à jouer aux pierrettes, selon la coutume des enfants, « et, à ce que nous assure le chroniqueur, bon catholique il est vrai, sans penser à aucun mal. »

Assises sur les premiers degrés de l'église, la tête à l'ombre du porche et leurs jambes mi-nues au soleil, elles faisaient sautiller de petites pierres blanches, noires, bleues, argentées, veinées, tigrées et tachetées ; et c'était à qui, les jetant en l'air, en recevrait et en retiendrait le plus sur le dos de la main prestement retournée, à charge, en lançant celles-ci une seconde fois, de les reprendre toutes dans le creux de la main sans en laisser tomber une par terre ; enfin c'était à qui gagnerait le plus dextrement le reste, en exposant pour cela, par un système plus compliqué, partie ou tout de son premier gain, tant de pierrettes pour l'aigle, tant pour la *reine*, tant pour le *roi*.

Nos deux petites filles jouaient ainsi de leur mieux, sans trop songer qu'elles étaient assises sur les marches de l'église et que maître Zébédée sermonnait là-dedans. Peut-être bien leur petit cœur malin s'était-il laissé guider à leur insu par l'attrait du péril ; mais nous croyons cependant

pouvoir assurer qu'avant tout elles avaient été dirigées par le choix du tapis, la dalle fraîche et polie, récemment balayée, leur paraissant réunir toutes les conditions nécessaires pour jouer bien et longtemps.

Maître Zébédée, du haut de sa chaire d'où il plongeait sur toute l'église, vit aussitôt de quoi il s'agissait ; mais, au lieu de bénir cette interruption inattendue qui lui donnait le temps de se remettre, d'interroger sa mémoire ou de jeter un coup d'œil furtif sur son cahier, le prédicant, emporté par la mauvaise humeur, s'élance, et, traversant la nef, fond comme un oiseau sinistre sur nos deux pauvres colombes, les apostrophe, les chasse, donne un coup de pied à leurs pierrettes éparpillées, leur dit vertement leur fait, et les charge d'une semblable pacotille pour leurs parents, appelant ces derniers, dans sa colère, des traîtres et des papistes déguisés.

XV

CONFÉRENCE DIPLOMATIQUE

Voilà terriblement de paroles pour quelques grains de sable jetés en l'air ! dit un passant, arrivé là par hasard : et prenant les deux petites filles par la main, les rassurant et leur faisant une plus douce morale, il les reconduisit chez elles, non sans être parvenu à ramener le sourire sur leurs lèvres à force de belles remontrances. C'était Kilian. Le ministre était si courroucé qu'il l'avait à peine aperçu, encore moins entendu, et d'ailleurs,

son admonestation finie, il s'était hâté de regagner sa chaire et de terminer son discours au milieu de la distraction universelle.

Mais comme il sortait de l'église après la foule, le visage rouge et l'air réprobateur, il vit s'avancer vers lui, sous le porche, Kilian et un homme d'un certain âge, assez grand, plutôt gros que gras, à la charpente solide, à la mine assurée, qu'il connaissait pour un des principaux marchands de l'endroit, et qui lui dit :

– Maître Zébédée, vous m'avez appelé traître et papiste déguisé ?...

– Oui, je l'ai dit et je le redirai : tel père, tels enfants !

– Alors, c'est ce qu'il faudra voir devant Messieurs...

– Devant Messieurs, tant qu’il vous plaira, répondit le prédicant, qui recommençait à s’échauffer. Chacun est bien libre, je pense, de chasser des polissons de devant chez lui : et à l’église, je suis chez moi.

– Monsieur l’orateur, veuillez m’excuser, je ne sais pas grand’chose, interrompit Kilian, et je ne suis qu’un soldat ; mais j’aurais cru qu’à l’église au contraire, et cela m’avait toujours semblé beau, tout le monde, même un enfant, était chez soi.

– Qu’ai-je à faire à vous, vendeur de sang ? répliqua le prêcheur au soldat, sans parvenir à le déconcerter.

– *Ia, ia*, fit celui-ci, d’un ton ironique et entremêlant son discours d’allemand suisse et de

français : vendeur de sang, *es ist gouët*⁴, pourquoi pas buveur ? C'est dommage que le vieux cardinal au long nez, Mathieu Schinner, évêque de Sion en Valais, mauvais prêtre, mais grand guerrier et fin politique, car il jouait également bien de ces trois petits instruments dont on ne saurait dire lequel fait le plus de mal, la langue, la plume et l'épée, c'est dommage que lui et son maître, le pape Jules II le batailleur, soient morts depuis bien des années : vous auriez pu vous écrier comme de leur temps maître Zwingli⁵, un vaillant homme pourtant celui-là, *tapferer, geschwinder Mann*⁶, et qui

⁴ Oui, oui, c'est bon !

⁵ Le mot du réformateur Zwingli, cité dans le texte, est historique. [voir note n° 14 pour le Cardinal de Sion. *ajout des éd. de la BNR*]

⁶ Un homme brave et alerte.

ne se bornait pas à parler : « Tordez ces soutanes rouges, et il en sort du sang de chrétien ! » *gouët g'sagt, ia frylich*⁷. Buveur de sang : c'est ça ! continuez : *wohlan ! wohlan ! andiamo, Signor*⁸ ! Dites m'en tant que vous voudrez ; pour si peu de chose je ne plaiderai pas. Mais voilà mon oncle Jehan, qui ne dit jamais la même chose deux fois, c'est pour cela que je vous répète en son nom qu'il vous faudra prouver devant la Seigneurie comme quoi, *löblicher, merkwürdiger Herr Pfarrer*⁹, il est traître à Messieurs et à la bienheureuse Réformation. Sinon, ainsi que la chose est arrivée à l'un de vos collègues, il requerra que vous ayez ici, devant l'église assemblée, à *crier merci et à vous*

⁷ Bien dit, oui vraiment !

⁸ Sus ! sus ! allons, seigneur !

⁹ Louable, remarquable seigneur pasteur.

démettre de votre parole suivant la loi et les statuts de la Seigneurie. Allons, oncle *Iôhann*, qui ne parlez jamais, mais qui ne demandez pas mieux que de plaider, est-ce cela, est-ce bien dit ?

— C'est dit ! fit l'oncle Jehan, d'une voix laconique, mais stentorale, comme celle d'un rocher qui se fend.

Le fougueux prédicant, que la perspective d'un procès en diffamation ne laissait pas d'inquiéter, commença par répéter et poser en principe qu'il n'avait pas tort, que sa conscience ne lui reprochait rien ; puis, ceci bien établi, il voulut entrer dans des distinctions subtiles, prétendant que tout ce qu'il avait pu dire (car il ne se ressouvenait pas bien de ce qu'il avait dit) ne s'adressait qu'aux petites filles ; que, s'il avait ajouté quelque chose de plus, c'était toujours par forme d'admonestation, mais uniquement envers elles et pour agir d'autant plus fortement sur leur

esprit ; qu'on ne saurait trop reprendre et gronder les enfants ; que c'était de petites pestes publiques, et que certainement le mieux serait qu'il ne s'en fit plus. Cette lumineuse idée ayant tout-à-coup brillé aux yeux de son esprit, maître Zébédée se crut sauvé, et enfilant cette issue avec une prestesse admirable, il se jetait à corps perdu dans une dissertation sur le mariage, l'éducation, les devoirs des pères et des enfants, lorsque le soldat, frémissant à l'idée du péril, barra soudain le passage à son éloquence, en s'écriant :

— Je vous le disais bien, oncle Jôhann, que monsieur le ministre n'était pas si noir que son habit. Qu'il nous accorde seulement notre petite demande, et vous lui donnez l'absolution, nous pouvons bien nous exprimer ainsi, puisque vous êtes un *papiste déguisé*.

— Soit fait comme il est dit, neveu ! prononça l'oncle Jôhann, appellation familière et demi-

germanique dont son neveu se servait volontiers avec lui.

– Eh bien, maître Zébédée, reprit Kilian en se tournant vers le malencontreux prêcheur, de son air délibéré et insinuant, voici de quoi il s’agit. À ma recommandation, mon oncle consent à abandonner sa plainte et à vous pardonner vos injures, dont il se promettait pourtant du plaisir ; mais à une condition : il m’aime comme son fils ; et quoiqu’il ne m’ait pas dit grand’chose hier, en me revoyant, après tant d’années, je vous assure qu’il ne me regardait pas de travers. Or sachez, monsieur le ministre, que nous voulons (et il appuya en riant sur ce mot) que nous voulons, mon oncle et moi, fêter mon retour au village, moi en m’y prenant de mon mieux, mon oncle en me regardant faire, car pour lui, autant vaudrait dire qu’on verra danser un jour le Mont-Blanc ; mais alors la Jungfrau sera la danseuse, et c’est le Moine qui jouera du violon.

– Danse ! Moine ! que signifie ? vous moquez-vous de moi ?

– Nullement. Le Moine est une haute montagne bernoise, que l'on appelle ainsi parce qu'elle semble porter un capuchon. Mais laissons cela, et venons à la danse. Oui, maître, la parole est lâchée : me voilà donc rentré au logis comme l'enfant prodigue ; mon oncle a tué le veau gras, et nous voulons danser ce soir pour avoir plus vite refait connaissance avec les voisins et amis. Tous les autres membres du Consistoire ont dit qu'ils voteraient la permission, si vous ne vous y opposiez pas. Ainsi, maître Zébédée, comme le dit l'oncle Johann, c'est de vous que cela dépend.

Maître Zébédée, il faut le reconnaître à sa louange, eut alors un beau mouvement. Peut-être en toute autre occasion, malgré son horreur pour la folie de la danse, eût-il accordé cette permission, qu'on ne pouvait pourtant pas refuser cons-

tamment, mais il ne voulut pas acheter sa tranquillité particulière au prix de ce qu'il regardait comme pouvant intéresser le salut de tous, et il répondit brusquement par un *Vade retro* bien articulé.

– Vous refusez ?

– Je refuse.

– Eh bien ! topez-là, monsieur le ministre, lui dit Kilian avec sa franchise ordinaire : vous êtes un brave, et vous valez mieux que je ne croyais. Oui, par l'âme du vieux cardinal, à votre place j'aurais refusé de même. Mais tous les malheurs vont fondre sur vous, tenez-vous-le pour dit ; car nous porterons plainte, monsieur le ministre, et puisque nous n'avons pu avoir votre permission, fit-il en se retirant pour livrer enfin passage au prédicateur ébahi, il faudra donc nous en passer comme nous pourrons.

XVI

À LA DÉRIVE

Vers le soir, en effet, qui se fût promené par la campagne eût pu voir se couler le long des haies, ou trotter discrètement par les prés, bon nombre de jeunes filles qui, de points divers, semblaient toutes attirées par un charme magique du côté de la forêt. Que se passait-il donc dans ses profondeurs, vers lesquelles on les voyait, avec leurs robes blanches, incliner ou tournoyer longtemps à travers la prairie par de lents et subtils détours,

puis soudain y disparaître, comme des feuilles d'églantine flottant sur une onde verte et paisible, mais dont un sursaut de la vague achève tout à coup le destin. Écoutons ! quel oiseau chante ainsi sous les hêtres, au fond des ravins ou sur le sommet d'un rocher ?

Venez, venez, jouvencelles !
Cherchez bien d'où part la voix,
Sur la mousse et les fleurs nouvelles,
Venez, venez, jouvencelles,
Danser à l'aise au fond des bois.

Quoi ! serait-ce bien le rossignol ? alors, c'est le pinson ou Michel L'Escueil qui reprend :

Venez toutes,
Blanches et noires,
Jeunes et autres...

Avançons-nous sous les arbres. C'est Michel L'Escueil, en effet, qui entonne à gorge déployée cette parodie empruntée au Ranz de vaches¹⁰. D'autres jeunes gens sont avec lui, et, dirigés par Kilian, ils ont achevé, avec des serpes, de débayer la clairière de tout ce qui pourrait y gêner les danseurs, et, avec leurs faux, d'en égaliser le gazon ras et menu. Les jeunes filles arrivent, guidées par le chant, les unes riant et répondant aux chansons, les autres d'un air mystérieux et furtif, celles-ci craintives et rougissantes, celles-là sautant comme des évaporées, quelques-unes se donnant le plaisir d'avoir peur et faisant de petites façons. Assises sur la mousse ou debout sur les premiers

¹⁰ Vinidé tôte

Bllantz è neiré

Dzouvène è otré...

gradins des rochers, appuyées contre les sapins et les hêtres, elles forment déjà une bordure émaillée autour de la clairière ; mais au loin on en voit encore passer à travers les arbres, comme des ombres blanches à demi dévoilées, apparaissant et disparaissant dans la forêt.

Luze n'a pas été des dernières à pénétrer dans l'enceinte. Sa figure est épanouie et brillante, sa taille légèrement emprisonnée dans un corsage de velours noir aux agrafes d'argent, au-dessus duquel son cou se détache avec la blancheur et le port d'un lis, et qui ne fait pas moins ressortir le blond rare et parfait, le blond d'épi de ses cheveux, sans fleur, sans ornement, sans frisure, beaux de leur seule beauté, sa vraie couronne, pour tout dire : simplement séparés sur le front, ils sont d'un or si ondoyant et si fin, qu'ils semblent courir d'eux-mêmes comme des flots autour de sa tête pour l'encadrer. Sa jupe d'un bleu vif et clair, tombant à gros plis, mais seulement à mi-

jambes, suivant une mode qui régnait encore dans certains cantons de la Suisse il n'y a pas longtemps, laisse voir les plus jolis bas du monde, bien qu'ils ne soient pas de tricot ; le tricot était à peine inventé ; mais ils sont d'un drap si doux et si mince qu'on pouvait en avoir d'aussi justes et souples qu'un gant : ceux de Luze sont d'une nuance fugitive et charmante, entre le gris de perle et l'argent, avec un filet de soie rose vers la cheville et le cou-de-pied ; c'est ici qu'ils se lacent dans leur partie inférieure, mais si étroitement et si bien que, sous leur petit liseré rose, on n'aurait pu découvrir s'ils étaient réellement lacés ou brodés.

Ainsi parée de sa beauté plus encore que de sa rustique élégance, toute la personne de notre héroïne respire un gracieux amour du plaisir, une allégresse décente. Kilian, à sa vue, a interrompu sa chanson, pour aller la recevoir : il l'a fait entrer dans l'enceinte et, lui prenant la main, lui a dit

qu'il n'oubliait pas son défi. Elle lui a répondu en riant qu'il fallait pourtant l'oublier, et que c'était bien plutôt à elle, maintenant qu'elle le connaissait, d'avoir peur d'un si vaillant, elle pensa et fut sur le point d'ajouter : d'un si beau soldat ; mais elle a eu soin, pour rassurer Gérard qui l'accompagne, et peut-être un peu pour se rassurer elle-même, de jeter à celui-ci un coup d'œil caressant.

Puis, voici Tante-Rose elle-même, antiquement parée d'une robe à ramages jaunes et à fond tanné, ou couleur mousse d'antan, c'est-à-dire de l'an passé. Elle arrive à son tour, se glisse dans le cercle, et y tombe juste au moment où L'Escueil, reprenant son refrain, s'arrête en appuyant sur ces mots :

Jeunes et autres,
Dzouvène è otré...

Tante-Rose fait ainsi une triomphale entrée. *Jamais de ma vie !* s'écrie-t-elle au milieu des rires, avec un accent de geline époulaillée. Ensuite elle explique à ses voisines comme quoi elle s'était tout à coup souvenue qu'elle avait à chercher un herbage, un remède souverain pour la toux de Mère-Barbe : elle s'était donc empressée, malgré l'approche de la brune et au risque de n'y plus bien voir, de venir faire un tour à la forêt.

Après la jeunesse, y compris Tante-Rose qui entendait bien toujours faire partie de celle de l'endroit, même de vieilles gens s'étaient dit comme cela l'un à l'autre :

- Femme, où sont donc les enfants ?
- Le sais-je ? ils ont parlé d'aller se promener.
- Ils restent bien tard, me semble.

– Oui, et encore que les forêts ne sont pas sûres.

– Heureusement la lune *claire* ; mais tu as raison, femme, allons voir s’il ne leur est rien arrivé de mauvais.

Les jeunes filles sont vêtues à peu près comme Luze, sauf la diversité des couleurs ; les riches, avec assez de luxe, comme cela se voit en Suisse, même chez des paysannes ; aucune avec autant de goût que la reine de la fête. Les unes sont venues dans leurs simples atours du dimanche ; d’autres y ont ajouté à la hâte quelque antique parure de famille, réservée pour les grandes occasions.

Il en est de même des jeunes gens, car à cette époque où la mode ne changeait pas d’année en année, il y avait ainsi des habits de fête ou de cérémonie qui se transmettaient comme un héritage de père en fils. La plupart sont en drap, de fa-

brique ou de ménage, quelques-uns en velours de soie¹¹, plus ou moins bien conservé ; d'autres, tout

¹¹ On se figure trop aisément ces vieux siècles d'une simplicité primitive. L'âge de la Réforme fut aussi celui de la Renaissance, qui amena déjà bien des raffinements. Chaque âge a les siens d'ailleurs, et hors de l'état sauvage, la simplicité n'est jamais que relative. Le réformateur de la Suisse française, Viret, dans son très curieux et très agréable ouvrage de polémique et de philosophie religieuse, intitulé : *Le Monde à l'Empire*, disait déjà de son temps. « Il n'y a si petit marchant qui ne vueille contrefaire le gentilhomme. Il n'y a presque si meschant coquin (homme de rien), qui ne vueille porterie bonnet de velours, et avoir tapis et vaisselle d'or et d'argent en sa maison ; ou s'il ne le peut avoir, il s'addonnera à toutes cautelles (ruses), tromperies et mauvaises pratiques, pour y parvenir comme les autres... J'ay contemplé l'estat des laboureurs, des païsans, artisans et hommes mécaniques... mais ay esté tout estonné de voir leurs ruses, finesses, déloyautés, tromperies et larrecins. Je ne l'eusse jamais pu croire si je ne l'eusse expérimenté. Quant aux mœurs et à la manière de vivre, j'ay bien peu trouvé de ces bons anciens, qui eussent retenu celle simplicité, innocence et preud'hommie de l'aage d'or et d'argent. Je n'y ay vu que fer et airain. »

simplement, de ce velours à côtes qu'on appelle encore dans le pays de la *futaine*. Les couleurs surtout sont très variées, depuis les plus sombres jusqu'aux plus voyantes, celles-ci cependant en majorité. Les hommes ont une veste courte et ample, à taille haute, tombant carrément ; des hauts-de-chausses bouffants, presque toujours d'une couleur différente de celle de la veste, parfois même bariolés, à côtes et à larges bandes, comme en portaient les soldats suisses de l'époque ; puis des bas de la même nuance, mais longs et serrés, et qui, à partir du milieu de la jambe, ont un rang de petits boutons de couleur tranchée, descendant sur le côté. La veste de Gérard est bleue, ses bas de drap, comme ses hauts de chausses, gris brun, avec des boutons noirs. La veste de Kilian rappelle en lui le soldat, mais elle est cependant plutôt d'un rouge clair que d'une écarlate trop vive et trop prononcée ; ses hauts-de-chausses et ses bas sont bleu de ciel avec des

boutons d'argent. Les vêtements de L'Escueil, en revanche, sont d'une seule couleur, mais avec des boutons et des liserés rouge-cerise sur un fond vert.

Enfin, la nuit est venue ; la lune, rasant la crête des monts, brille à travers les grands arbres, et semble aussi, curieuse et discrète à la fois, se promener en silence sur la lisière des forêts. Peu à peu des groupes se forment, le bal commence, et le petit bourg, presque tout entier, y est acteur ou spectateur.

XVII

LE BAL DANS LA FORÊT.

—

PRÉLUDES.

Telle était souvent, à cette époque, l'extrémité où la jeunesse de certains cantons se voyait réduite par des prescriptions de réforme que la licence de l'âge précédent avait rendues nécessaires, mais non pas à ce point : les preuves de ce fait existent, et dans des ouvrages de poids dont il nous serait bien facile de tirer nos sources et nos

pièces à l'appui, car nous pourrions, comme d'autres, nous contenter de les copier sans les citer ; mais nous l'avons déjà dit, nous ne faisons pas même ici un roman historique, c'est d'une simple histoire romanesque qu'il s'agit. Et puisque l'occasion s'en présente, ajoutons qu'il nous paraîtrait même puéril de vouloir conserver le langage exact de l'époque et des personnages, au risque de n'être pas compris des lecteurs. Nous sommes donc souvent obligés de traduire, et nous avons d'autant moins de scrupule à le faire que plusieurs de nos personnages, non pas tous il est vrai, sans être de purs paysans, mais plutôt des bourgeois de la campagne, s'exprimaient assez volontiers d'habitude en patois.

L'aventure des deux fillettes avait fait grand honneur à Kilian dans le bourg, où le trop grand zèle du farouche Zébédée irritait plus qu'il ne gagnait les esprits, d'ailleurs faciles et bénévoles. S'étant chargé de la plupart des frais et de la prin-

cipale responsabilité du bal de la forêt, ceci acheva de le mettre en renom et de lui faire des partisans. Il avait d'ailleurs pour lui sa bonne mine, son air à la fois malin et ouvert, enfin sa qualité de nouveau venu. Il fut donc bientôt aussi recherché, entouré que Gérard était volontiers laissé à l'isolement où il se plaisait.

Cet empressement, ce soin avec lequel on entourait Kilian, servait en outre d'une façon toute naturelle à un autre but : par là, on avait non seulement l'intention de lui être agréable et l'espoir de lui plaire, mais encore celle de le distraire de Luze Léonard, de les tenir éloignés l'un de l'autre, et de se mettre ainsi en garde à tout hasard contre cette idée subite qui l'avait pris, supposé que ce fût autre chose qu'un goût rapide et fugitif comme en pouvait éprouver un soldat. S'il voulait réellement quitter le service et se marier, il y avait au bourg et dans les environs assez de jeunes filles, non pas plus belles (impossible à la jalousie d'aller

jusque-là), mais plus jeunes, plus riches, et bien mieux faites pour rendre heureux un mari.

Or, au contraire, tout ce qu'on fit, déjà le jour du bal, pour les séparer devait aider indirectement à les pousser l'un vers l'autre, quand même il n'y en aurait pas eu déjà envie au moins de l'un des côtés. Plus il la regardait, plus Kilian sentait croître en lui le désir de gagner cette beauté triomphante et de pouvoir dire un jour. Elle est à moi ! désir si fort, qu'il en était honnête, et que cette honnêteté même allumait comme une flamme inconnue et nouvelle dans le cœur de l'ancien soldat.

Quant à notre héroïne, un peu de curiosité lui était bien permise sans doute, elle n'était pas femme et pas belle pour rien ; d'ailleurs ses compagnes méritaient bien d'être taquinées pour leur conduite jalouse ; aussi se plut-elle à la dérouter.

Sous le prétexte qu'elle était fatiguée, elle resta longtemps à regarder les autres, mais, sans que cela eût l'air le moins du monde cherché ; et Kilian, qui ne la perdait guère de vue, lui rendant la chose facile, elle se trouvait toujours à portée, quand il avait fini de danser, d'en être vue, et de le regarder ou de lui répondre en se moquant. Le malin soldat n'était pas si sot que de ne pas se plaire à ce jeu, où – Qui sait ? – pensait-il, j'ai moi seul la chance de gagner quelque chose, puisque je n'ai rien à risquer.

Les pauvres petites danseuses, parfois jolies vraiment ! qu'il allait çà et là choisissant dans la foule, avaient beau s'abandonner à son bras, lui tendre les premières la main suivant les figures, et tourner de toute leur âme avec lui, il ne faisait point de même, et jamais la danse ne leur avait causé moins de plaisir. Ce n'est pas qu'il fût négligent, mal appris, qu'il oubliât de s'occuper d'elles : au contraire, pour des jeunes filles de la cam-

pagne, elles le trouvaient un cavalier accompli ; il leur parlait, en marchant, en dansant, riait, badinait avec elles, lâchait quelque plaisanterie sur la lune ou sur les absents, les reconduisait à leur place, leur faisait servir à part les petits rafraîchissements qui avaient été préparés, sans attendre toujours que les servantes et les valets vinssent les offrir à la ronde ; il les tenait solidement enlacées en dansant, les maintenait vigoureusement en mesure, leur serrait les doigts à les faire crier ; mais tout cela n'était, s'avouaient-elles en se retirant assez mécontentes au fond, parfois le cœur gros de colère, tout cela n'était que pure galanterie, habitude peut-être, et souvent même distraction. Enfin, quoi ! il ne leur semblait point qu'il dansât avec elles, mais bien avec une autre, dont les yeux rayonnaient dans le demi-jour de la lune et des torches résineuses, allumées de distance en distance aux abords de la clairière et sur les saillies des rochers. Il ne la perdait pas de vue,

comme s'il eût voulu l'attirer, la transporter dans le bal, et l'y faire tourbillonner avec lui. Enfin, dans un moment où elle s'était encore rapprochée, comme il passait très près d'elle, il lui échappa de dire tout haut :

– Oh ! ces yeux ! ces yeux !...

Mais s'arrêtant, il ajouta aussitôt d'une façon rustique et narquoise :

– Ces yeux, ils sont *pis que des étoiles* !

XVIII

PREMIER ET SECOND DANSEUR

Un peu confuse et craignant les reproches de Gérard, Luze, sans répondre cette fois à Kilian, se tourna vers son rival, debout derrière elle, et lui proposa d'entrer dans le bal, puisque aussi bien, si c'était un mal d'y prendre part, il y en avait tout autant à le regarder. Comme bien des jeunes gens fort timides d'ailleurs, Gérard aimait assez la danse, parce qu'elle dispensait de beaucoup de façons et de politesses et même de toute causerie, le

principal devoir, le grand acte de dévouement en pareille occurrence, celui qui tenait lieu de tous les autres, étant de danser de son mieux et à force surtout. Le premier pas lui avait coûté sans doute ; mais comme il l'avait fait avec sa cousine, qui avait voulu se charger en cela de son éducation, il ne s'était pas trop plaint, et s'était même assez vite enhardi. Et quand on avait dansé avec la belle Luze, on pouvait bien n'avoir pas grande jouissance à continuer avec d'autres, mais on n'y éprouvait pas non plus grand embarras.

Il accepta donc, et s'élançant sur le gazon foulé, ils se mêlèrent aux joyeux groupes, mais avec tant de prestesse et de bonne grâce, qu'involontairement les yeux de tous se fixèrent sur eux et les suivirent comme on suit un spectacle dont on jouit sans retour sur soi ni sur les acteurs.

La lune, dépassant enfin la cime des arbres où se brisait doucement la fraîche haleine de la nuit, répandait alors toute sa clarté sur le rond de verdure, inondé de ses rayons. Ce fut un hourra général, et des cris de joie à la façon des montagnards. Les ménétriers, se piquant d'honneur, entamèrent leurs airs les plus courus, et toutes les ombres, tous les échos de la forêt tressaillirent, mais en gardant pour eux le secret de ces rustiques plaisirs.

Cette blonde clarté de la nuit, loin de pâlir la beauté de Luze, semblait l'enrichir en lui ôtant : elle lui donnait plus de délicatesse, une grâce plus errante et plus tendre ; son teint en avait un éclat plus doux, et toute sa personne un attrait non pas plus puissant, mais plus voilé et plus pur. C'était plus que jamais une volupté, un danger de la voir, et plus d'un jeune homme, au lieu de faire comme Kilian, détournait brusquement la tête et tâchait

de fixer ses regards sur quelque objet moins périlleux.

Gérard, ayant secoué sa timidité, et encore tout enivré du précédent soir, se livrait à ses impressions avec un enchantement rêveur qui donnait à tous ses mouvements, fins et dégagés, une légèreté, une souplesse particulière, et en même temps parfois une sorte d'élan passionné, comme s'il eût voulu monter sur les ailes du vent et s'enlever avec sa bien-aimée au-dessus de la terre, jusqu'aux montagnes, jusqu'aux étoiles. Mais bientôt, vaincu et ravi, il semblait retomber dans ses bras, se laisser entraîner, porter, bercer par elle dans leur marche cadencée, ne songer plus qu'à l'enlacer indissolublement, avec des tentations de se pencher vers elle et de tout oublier, la tête appuyée sur son cœur. Mais Luze, presque aussi forte et non moins légère que lui, l'entraînait, l'enlevait de nouveau, et lui disait en riant : Allons, Gérard, soyez sage ! Ce n'est pas

seulement la lune qui nous regarde, et il s'agit de danser comme il faut.

Quand ils eurent fini, Kilian s'avança, et, l'eût-elle voulu, il n'y avait pas moyen de le refuser. Les ménétriers jouèrent un air doux, tranquille, au refrain mélancolique et prolongé. Kilian le trouva le plus beau, le plus dansant qu'il eût entendu de sa vie, tandis qu'il produisit seulement son effet naturel sur Gérard. Luze elle-même en fut émue ; et lorsqu'elle sentit le bras de son nouveau partner appuyer joyeusement sa taille, l'entourer avec force et douceur, elle se prit un peu à trembler, ce qui ne lui était pas ordinaire, rougit, et ce fut à son tour de se laisser conduire et d'obéir. Il y avait un moment où danseurs et danseuses, rangés en deux bandes vis-à-vis l'une l'autre, devaient s'avancer, chaque couple à son tour, les mains et les bras entrelacés et croisés

derrière le dos. C'était à Luze à commencer cette figure, devenue toute simple et sans conséquence par un usage fréquent : aussi, loin d'en éprouver de l'embarras, s'en serait-elle acquittée sans y penser même, en toute autre occasion ; mais, dans celle-ci, elle crut qu'elle ne pourrait jamais s'y résoudre, et en vérité elle fut sur le point de tricher au jeu en ne tendant qu'une main à Kilian ; il fallut donc qu'il lui prît et lui repliât ses beaux bras avec un sourire d'autorité ; non seulement elle aurait eu trop mauvaise grâce à persévérer dans une résistance où elle sentit bien tout de suite qu'elle ne serait pas victorieuse, mais, la chose ainsi décidée, cette petite violence à peu près inaperçue lui plut assez.

XIX

INTERMÈDE

La nuit était déjà avancée, et toute cette jeunesse, émancipée un moment, avait dansé tant et plus, s'en était donné à cœur joie, même Tante-Rose, que Michel L'Escueil avait jugé à propos de prendre sous son ironique protection.

— Bah ! disait-il à Gérard, je lui fais plus de plaisir, à la pauvre folle, que je ne pourrais en faire à quelqu'une de ces péronnelles, en exposant

pour elles mes jambes et mon cou. Et puis, c'est qu'elle est légère (elle a de quoi l'être, il est vrai), et qu'elle danse bien, la vieille fée ! ses jambes de fuseau vous enfilent une multitude de pas et de gambades, où je n'ai garde de m'entortiller, le diable lui-même aurait peine à s'en démêler et n'y entendrait rien ; pendant ce temps je me repose ; mais pour me retrouver juste en cadence et ne pas lui faire faux bond, quand elle a fini, car avec elle il ne faut pas badiner, j'ai soin d'avoir toujours une main tendue de son côté, et de l'autre je bats la mesure sur mon genou, en l'attendant.

Et vraiment il le faisait comme il le disait, Tante-Rose, pour l'encourager, entrant avec complaisance dans ces propos goguenards.

— Je me sacrifie ! je tire le bien du mal ! s'écriait l'incorrigible moqueur : Zébedée sera content.

La nuit était si claire et si belle qu'on ne parlait point encore de se retirer. Seulement il fut décidé qu'on cesserait un moment de danser, pour jouer, chanter et se promener dans la forêt. Mais il y avait trop de monde pour que nos amants pussent se flatter d'être seuls, à moins de s'égarer beaucoup plus loin sous les arbres que la prudence ne l'aurait permis. En vain Gérard disait-il à Luze, ou plutôt semblait-il lui dire des yeux : « Viens ! viens ! là-bas, où la lune seule nous regardera cette fois, viens me redire encore que tu m'aimes... viens... comme hier soir. » Elle faisait bien quelques pas avec lui, mais à peine commençaient-ils à s'éloigner qu'un même sentiment de retenue les ramenait tous les deux vers l'un des groupes dont ils s'étaient un instant détachés. Gérard n'avait pas même eu le temps, comme il en avait eu la pensée, de prendre pour capuchon le coin d'un long voile qu'elle avait jeté sur sa tête et noué autour de son cou pendant la promenade, ni

de la faire amoureusement sourire de le voir ainsi affublé et de ce que cela signifiait. Découragé, mécontent de ces vaines tentatives, dont il ne la trouvait pas assez occupée, il céda peu-à-peu la place à Kilian, toujours empressé et joyeux.

On chanta ; Gérard avait la voix belle et assez exercée ; il fut maussade et soutint qu'il ne saurait absolument quoi chanter. Kilian, au contraire, sans se faire presser, entonna d'une voix plus mâle que bien mélodieuse une chanson sur les exploits encore récents des Suisses en Italie. Puis il conta les nouvelles, car, suivant la Chronique, c'était principalement chez les soldats *allants* et *venants* qu'on s'en fournissait : il parla de ses propres campagnes et des guerres auxquelles il avait pris part, en cita des traits, d'un ton héroïque ou plaisant.

À ces images de guerre, Gérard parfois, malgré lui, tressaillait : il en avait aussi de vagues

souvenirs d'enfance par son père, avec lequel il croyait même se rappeler avoir vu chez eux celui de Kilian, les deux vieux guerriers, au moment de partir ensemble et déjà revêtus de leurs armes, se versant réciproquement le coup de l'étrier. Ce tableau, à moitié indistinct, flottait un instant devant ses yeux ; mais il retombait bientôt dans sa sombre distraction de tout ce qui n'était pas son amour, tandis qu'assis de l'autre côté de Luze, et non moins tout à elle quoiqu'il fût en apparence tout à ses auditeurs, Kilian poursuivait le cours de ses récits belliqueux, entremêlés de toutes sortes d'incidents et d'aventures.

Son père était mort à Marignan, *la bataille des géants* de ce siècle ; et lui, encore jeune garçon, mais qui savait déjà manier la pique et l'épée, y avait achevé son apprentissage du premier coup. Après la paix, il avait passé au service de la France. Il ne croyait nullement par là outrager la mémoire de son père, et, comme un libre soldat

qui s'enrôle de son gré et qu'on ne fait pas marcher malgré lui, il était assez raisonneur et avait aussi là-dessus ses idées. Les Français, disait-il, depuis leur grand roi Louis XI, que nous autres Suisses avons aidé à se tirer d'affaire avec le Téméraire, les Français s'étaient sentis un peu trop en veine de puissance et de domination. En Italie, ils cassaient les vitres, menaçaient tout le monde, et nous-mêmes par dessus le marché : Alors vint le bon cardinal de Sion, Mathieu Schinner, le Valaisan, dont le roi François redoutait encore plus la langue que nos piques de dix pieds, et qui véritablement était un fin et vaillant compère, s'il fut un assez mauvais prêtre. Il sut si bien prendre et retourner les seigneurs de Zurich et de Berne – *Grossmaechtige, edle, strenge, fürsichtige, wyse, gnädige Herren*¹² ! – et nous tenir, à nous autres

¹² Puissants, nobles, sévères, prudents, sages, gracieux sei-

rustauds, de si honnêtes discours : – *Biderbe Männer ! Teutsche Jünglinge*¹³ ! surtout, en chantant ainsi, il s’accompagnait si bien de la hallebarde, que nous suivîmes le bon cardinal comme des coqs qui suivraient à la guerre un renard¹⁴. À Novare, les Français *jouèrent bien des talons, jus-*

gneurs !

¹³ Loyaux hommes ! jeunesse allemande !

¹⁴ Quant au cardinal de Sion, le cardinal au long nez, comme l’appelaient les soldats, qui le connaissaient bien, car ils l’avaient vu souvent combattre avec eux au premier rang, une pertuisane à la main, on sait qu’il fut un des principaux agents de la politique du belliqueux pontife Jules II. François Ier disait réellement de lui : « Sa langue et sa plume nous ont fait encore plus de mal que les lances de ses compatriotes. » C’est une des plus curieuses figures de ce temps si fécond en caractères énergiques et pittoresques. Elle se prêterait bien à la biographie. Tous les historiens de l’époque, Guichardin, Paul Jove, les Mémoires français parlent fréquemment de lui.

qu'à Lyon, dit la chanson, ils ne peuvent pas s'en dédire. Mais au diable les Autrichiens ! eux et nous, ne pouvions boire longtemps à la même écuelle. Finalement, nous nous trouvâmes n'avoir travaillé que pour eux avec cette politique de prêtres, et encore ils firent comme tout le monde, ils nous abandonnèrent. Le roi François I^{er} seul se conduisit en bon soldat. C'est alors que, pour prendre revanche de Novare, il vint nous chercher à Marignan, après avoir passé les Alpes comme une bande de chamois, lui et son armée, le plus hardi en tête. C'était le moment de se réconcilier : on se battit donc deux jours et une nuit ; le canon grondait, le tambour aboyait ; bref, chacun fut vainqueur à son tour, nous les premiers, les Français après, ce qui permit à ceux d'entre eux qui n'avaient pas été à la bataille de faire contre nous la chanson :

Tout est frelore ;

La fanfrelore,
By Gott !¹⁵

Mais ceux qui s'y étaient trouvés, et le roi François I^{er} lui-même, savaient mieux ce qui en était : on s'était rudement tâté, et de près, roulant et dormant ensemble dans la poussière. J'ai vu dernièrement à Paris un célèbre tailleur d'images, appelé maître Jean Goujon¹⁶, qui a commencé de

¹⁵ Refrain d'une chanson française du temps : frelore (verloren), perdu.

¹⁶ Jean Goujon, surnommé le Phidias français, tué à la Saint-Barthélemy, comme protestant, ou par un rival jaloux qui profita de l'occasion. On lui attribue assez ordinairement les bas-reliefs du tombeau de François I^{er} qu'on voit encore à Saint-Denis. La bataille de Marignan en forme le principal sujet. La charge et la retraite des Suisses, entre autres, y sont admirablement représentées. On voit évidemment, aux types des figures et aux costumes, que l'auteur, quel qu'il soit, de ce beau travail, y a

faire de cette bataille une grande peinture en marbre tout blanc, on ne peut mieux travaillée ; pour plus de vérité, il y a même placé quelques-uns de mes camarades, parmi lesquels on prétend aussi me reconnaître. Notre attaque et notre retraite, je vous en réponds ! y sont fièrement représentées : rien qu'en les regardant, il me semblait encore que j'y étais. Oui, nos charges furieuses et serrées comme la grêle, notre retraite surtout, une retraite comme on n'en avait jamais vu, avec nos canons, nos blessés, nos enseignes, en belle ordonnance et au pas, sans que personne osât seulement nous mordre les talons, tout cela avait donné à penser ; ce que l'un valait, l'autre le savait ; et ma foi, après tout, vive la France ! c'est encore elle qui nous va le mieux. Voilà comment

reproduit les soldats suisses d'après nature, sans doute de ceux qui étaient alors à Paris au service du roi.

nous nous sommes réconciliés et sommes redevenus bons amis.

Tels étaient sur la guerre et sur les affaires du temps, avec mille propos que nous passons sous silence, les discours du soldat de fortune à ses auditeurs accoudés dans l'herbe autour de lui. Puis il ajoutait :

— Voilà comment j'ai vécu et comment je comptais finir, sur quelque brave champ de bataille d'Italie ou de Flandre, mais maintenant je n'y suis plus aussi décidé : qui de vous va me donner un bon conseil ?

Ce caractère jovial et fort, qui fit aussitôt à Kilian des amis, intéressait Luze malgré elle. Ce n'est pas qu'elle aimât moins Gérard ; il lui semblait au contraire l'aimer davantage, précisément en ce qu'elle lui eût voulu voir quelque chose de ce qu'elle remarquait chez Kilian : un air maître de lui-même et gaîment résolu. Elle se trouva ainsi

accorder à son rival plus d'attention qu'elle ne s'en doutait : il en conçut naturellement de l'espoir, et se persuada toujours mieux que Gérard n'avait pas tellement d'avance sur lui dans le cœur de la belle, qu'il fût impossible de le rattraper en chemin.

Un incident, en lui-même assez vulgaire, mais qui prit de l'importance par les détails, lui sembla de bon augure et acheva, pour ainsi dire, de le lancer.

XX

LE ROI DE LA FÊTE

On avait terminé par des rondes nationales qui se dansent en chantant, et que l'on appelle *co-raules* en patois du pays. Or, il arriva qu'une fois Luze se trouva, par la suite du jeu, enfermée au milieu du cercle dansant, d'où elle ne pouvait sortir, selon l'usage, qu'en embrassant l'un des cavaliers, à ces mots du refrain :

Embrassez qui vous plaira,

Et moi celle que j'aime.

Ce n'était point une bien grave conjoncture, et quand elle s'était produite précédemment, notre héroïne n'en avait pas été autrement embarrassée. Mais ce soir-là, sans l'avoir prévu, elle ne trouva plus sa simplicité ordinaire, hésita, laissa passer deux refrains, et qui choisirait-elle maintenant ? car elle ne pouvait plus, en se jetant de suite au premier venu, au danseur le plus proche, éviter de choisir. D'aller à Gérard, comme elle l'aurait voulu, n'aurait-elle pas l'air, pensa-t-elle, de vouloir à toute force faire remarquer leur liaison et peser en quelque sorte sur ce maudit baiser ? De choisir un tiers indifférent, c'était une politique qui lui déplaisait, et qui ne tromperait personne. Elle songea bien à L'Escueil, mais elle craignait son effronterie. Et cependant la ronde tournait toujours et recommençait le célèbre couplet :

Nous n'irons plus au bois
Les lauriers sont flétris...

Elle vit qu'on riait, et soit la nécessité, la précipitation, l'embarras, soit une impulsion secrète dont elle ne se rendait pas compte et l'idée surtout que par un trait d'audace elle ferait tomber tous les rires, elle se trouva devant Kilian, au moment où expirait le troisième refrain, il fallut bien lui tendre une joue plus rose encore que de coutume, et il la baisa merveilleusement bien, non plus aux rires mais aux applaudissements des spectateurs, dont pendant cette soirée Kilian était devenu le héros. On sut gré à Luze de s'être ainsi associé au sentiment général, et l'on se sépara d'un commun accord, trouvant que, la fête ne pouvait mieux finir, tant au fond l'on rendait hommage à la beauté de celle, avait-on soin de dire aux oreilles de Gérard, qui l'avait si bien couronnée.

On se mit en route, ménétriers en tête, toujours jouant et chantant à travers la forêt. Luze, un peu triste malgré elle, avait pris le bras de Gérard, qui la suivit quelques temps sans lui rien dire. Enfin, au premier embranchement du chemin, il laissa tomber ce bras, qui s'appuyait doucement sur le sien, appela L'Escueil, salua tout le monde à la fois, et partit. Cela fit une certaine sensation, après ce qui s'était passé dans la soirée.

– Bon ! pensa Kilian, le voilà qui se sauve ! ma foi je sais bien qui ne courra pas après lui pour le ramener.

SECONDE PARTIE

I

CHEMIN DE TRAVERSE

Le sentier que Gérard et son compagnon avaient pris en se séparant de la troupe chantante, après s'être quelque temps rapproché de la route du bourg, recommençait à courir à travers les prairies, parmi des touffes de thym et des buissons de genévrier tout humides de rosée, pour se perdre sur l'autre bord de la forêt.

La nuit, à son milieu passé, continuait d'être belle et claire : seulement elle était devenue d'une

tranquillité et d'une douceur étonnantes, comme si elle-même à la fin s'endormait et rêvait. Le souffle du soir qui l'avait longtemps, en quelque sorte, tenue éveillée, expirait avec le chant du dernier oiseau dans les bois, avec les derniers accents, les lointains et bons rires des danseurs les plus attardés. Le chien de garde, la grenouille elle-même se taisaient, et le lac, couché comme un fantôme au pied des montagnes, semblait encore plus muet qu'elles, plus perdu dans la nuit, plus immobile et plus vague. C'était une splendeur éthérée, mais où rien ne paraissait plus se mouvoir que les astres silencieux, et l'on eût dit la nature ensevelie dans un linceul argenté.

Gérard repassait en lui-même les moindres incidents de la soirée, s'attristant et s'emportant tour-à-tour. Tantôt il voyait déjà sa maîtresse infidèle lui échapper ; tantôt il ferait, il avait déjà fait en pensée, tout pour qu'elle fût véritablement à lui : ils vivaient à eux deux dans son petit do-

maine, qui produisait le nécessaire comme par enchantement ; puis l'instant d'après, s'exagérant la réalité qu'il venait d'oublier, il s'élançait en imagination sur son rival et le voyait écrasé, anéanti, disparu. Par moment aussi, et c'était là le plus pénible (qui connaît ces sortes de caractères en conviendra), le sentiment juste de la réalité lui revenait tout-à-coup, celui d'une lutte engagée, mais indécise, où il y a encore tout à faire que de se retirer. Alors il s'arrêtait, frappait du pied la terre à réveiller les oiseaux endormis dans les hautes herbes, et, se remettant en marche, suivait bientôt quelque nouvelle idée de victoire achevée ou de découragement.

L'Escueil le précédait, à moitié endormi, mais marchant toujours, n'observant jamais bien exactement le sentier et pourtant ne le quittant jamais. De temps en temps, il détournait un peu la tête, en se penchant du milieu du corps d'une manière effrayante, mais faisant toujours quelques pas,

sans tomber, et il adressait à Gérard des consolations ambiguës, comme celles-ci :

— Tu soupîres, mon pauvre Gérard, tu ruines, tu souffles, tu geins. — Pour une péronnelle ! — Amoureux, oui-dà ! Voilà donc comme vous l'êtes, vous autres ! — Si je l'étais, moi, par malheur, je me démènerais comme un beau diable. Je me mettrais en quatre, et je vous conduirais l'affaire tambour battant, dans le grand genre. — Mais Kilian et toi, vous n'êtes que des nigauds. — Son bal pourtant, ce n'est pas l'embarras !... — Oh ! ma foi, il se retire avec les honneurs de la guerre, et j'en suis vexé. — Prendre les femmes par les jambes, ha ! ha ! c'était une idée : la danse, en effet, n'est-ce pas le bon moyen, tu comprends ! de les faire danser ? Elles ont toutes la rage de la danse. — Pauvres petites, qui ne croient que s'amuser ! — Kilian les a prises par leur faible... drôle de Kilian ! par les jambes, ha ! ha ! — Il y en avait là de bien jolies tout de même,

avec leurs bas gris et roses sur le gazon vert. – Aussi aimais-je mieux les voir tourner et voltiger que d’essayer de les suivre avec les miennes... Ah ça mais ! où allons-nous ? – Chez toi ? du diable si je ne préfère dormir ici dans l’herbe, au risque d’avoir demain le nez rouge et picoté comme un œuf de Pâques qui aurait passé la nuit dans un nid de fourmis. Avec cela que les routes ou mes jambes ne sont pas sûres, je ne sais pas bien lesquelles des deux. Chez moi ? ah oui, chez moi ! allons chez moi ! (*Il chante :*)

Les forêts sont ma résidence,
Mon grand palais de marbre vert,
Où j’ai toujours en abondance,
Sinon le vivre, le couvert.

Mais, Dieu me pardonne ! je crois que quelqu’un s’y est introduit sans ma permission ! Et encore à cheval !... sur un âne, il est vrai. Le voilà qui

s'avance tranquillement sous l'un de mes portails de mousse et de feuillage. Qui allons-nous voir ?

II

UNE NOUVELLE RENCONTRE

L'Escueil, tout en prononçant ces derniers mots, se glissait avec Gérard derrière quelques sapins égrenés, sentinelles avancées de la grande armée des bois. Ils se trouvèrent bientôt assez près d'un personnage arrêté sous les premières voûtes de la forêt, et tourné de leur côté sans les voir.

Pauvrement et même bizarrement accoutré d'une vieille robe d'étoffe brune, que serrait une ceinture d'osier encore garni de ses feuilles ; coiffé d'un couvre-chef antique et portant une besace de cuir, il était en effet monté sur un âne, en ce moment aussi immobile, aussi fixe que lui. Le patient animal ne faisait pas même la tentative d'allonger le cou vers l'herbe du chemin, et semblait attendre pour cela que son maître le lui eût permis.

Ce dernier, sortant enfin de sa distraction recueillie, mit pied à terre, fit quelques pas en avant parmi les prés, et, comme s'il voulait saluer l'horizon et le ciel, il se découvrit. Puis, à la serene clarté des étoiles qui semblèrent environner d'une pacifique auréole son crâne jaune et luisant, il s'agenouilla dans l'herbe et y resta penché assez longtemps, murmurant des mots de prière à voix basse, dont, plus rapprochés, les deux amis auraient presque pu saisir complètement la suite et le sens. Après quoi, s'étant relevé, il étendit les

maines et dit tout haut, d'une voix forte, lente et inspirée : *Ô Dieu ! bénis ! bénis ! le temps est passé de maudire*. Il répéta trois fois cette invocation à laquelle il semblait convier avec lui la nature entière, chaque fois se tournant vers un autre point de l'horizon. Enfin, une quatrième et dernière fois, *ô Dieu, bénis !* s'écria-t-il avec plus de force encore au milieu du silence universel, *ô Dieu, bénis ! que nous bénissions !*

– Dieu te bénisse ! dit à demi-voix le profane L'Escueil, car tu pourrais bien t'enrhumer en venant ici faire ta prière du matin. C'est le Reclus, ajouta-t-il, le plus brave homme des bois que je connaisse : il ne fait que du bien et peut compter de finir par être pendu. Allons vers lui : s'il a quelque chose dans sa besace, tu peux être sûr qu'il nous en fera part.

Dans sa jeunesse, s'il eût eu alors le même genre de vie, celui que L'Escueil venait d'appeler

le Reclus se serait vu en effet désigné par ce nom, ou par ceux de vaudois, de lollard, de beghard, comme il risquait maintenant d'être confondu avec les anabaptistes. C'était une espèce d'ermite et de solitaire ambulant, qui s'était fait sur la vie et sur le monde toutes sortes d'idées très particulières, mais dont le fond était la mansuétude et la douceur. Ces idées, peu en harmonie avec les dogmes de l'une ou de l'autre église, auraient pu aisément lui nuire : mais, comme il attendait plutôt un nouvel état de choses où elles seraient réalisées qu'il ne cherchait à les répandre ; comme, en outre il ne faisait ostensiblement partie d'aucune secte, qu'il tenait plutôt de celles du passé que de celles du présent, qu'enfin il vivait tout à la fois seul, et au milieu de tous, d'une manière aventureuse et cachée il est vrai, mais qui déroulait en même temps qu'elle attirait parfois les soupçons, il avait pu échapper jusqu'ici à toute

tentative un peu grave d'inquisition publique ou privée.

Il était d'ailleurs du pays (où son nom de famille, Apothéloz, existe encore aujourd'hui), était fort connu de tous, quoique ne se mêlant à la vie commune et n'y faisant des apparitions que par intervalles. Il rendait néanmoins mille petits services aux campagnards : il se chargeait des messages d'un village à l'autre, s'arrêtait volontiers pour causer, soignait les malades, gardait un moment les petits enfants ou le troupeau, et savait toujours où trouver tel herbage réputé dont on avait besoin pour la mère-vache ou pour la jument poulinière. Il était surtout la providence des voyageurs égarés, ne se bornait pas à leur indiquer véridiquement le chemin, mais il les y mettait lui-même, leur enseignait les sentiers les plus courts, allait toujours un peu plus loin avec eux jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus la moindre hésitation sur la route, et aurait passé la montagne pour peu qu'ils

en témoignassent le désir. Enfin c'était la bonté, la facilité même ; et son mal, si l'on nous passe un jeu de mots qui n'en est pas un de pensée, son mal était de ne pas croire au mal. Il ne voulait, ne rêvait que grâce et bénédiction, et était toujours prêt à consoler tout le monde, à dire à chacun : « Vis, espère, et sois content ! » Le mal n'était qu'un accident passager qu'il fallait subir comme un acheminement à un bien plus sensible et plus désirable. L'homme se travaillait plus qu'il n'était chargé ! Aux imparfaits la tentation, et la perfection après cette dernière, dont il ne fallait donc pas trop se soucier, de peur de la rendre plus longue et plus hasardeuse. En ne voulant jamais que combattre, on finissait par être toujours vaincu. Il valait mieux se confier, espérer et bénir. À chaque minute l'homme avait de quoi être heureux dans la pensée de Dieu et de sa bonté suprême. Un peu plus tôt, un peu plus tard, on ne pouvait manquer Dieu.

Toute cette doctrine, chez le Reclus, tenait sans doute beaucoup à son caractère, à son tempérament, mais était raisonnée cependant avec la force et la subtilité propres à l'esprit campagnard, quand il est bien trempé ; tout cela avait crû, s'était enraciné par la méditation solitaire, et s'était fortifié de l'autorité de certains passages de la Bible mal appliqués ou mal entendus.

— Bonsoir, père Apothéloz, dit tout-à-coup L'Escueil, en sortant de derrière les sapins.

Le Reclus était fort habitué aux rencontres imprévues, à toute heure du jour et de la nuit ; aussi cette brusque interpellation n'eut-elle d'autre effet sur lui que d'entrer dans le courant de sa méditation mentale et de la diriger du côté où l'on s'adressait à lui. Il répondit donc doucement, tout en s'approchant toujours de sa monture, et sans trop regarder son interlocuteur :

– Qui parle du soir et de la nuit ? c’est le matin et il va faire bientôt jour. Oui, le jour ! le jour ! les ténèbres ne seront plus ! l’homme vivra de lumière.

– Et de quelque chose avec : autrement je n’en suis pas, répartit L’Escueil.

– Ah ! c’est toi, Michel, dit le vieillard en riant. Toujours gai. C’est bon, très bon ! la gaieté est une bonne chose, elle peut mener à la perfection.

– Oui, comme tout chemin mène à Rome : et si la gaieté ne mène pas mieux... Mais pour ce soir, père Apothéloz, je ne voudrais qu’aller me coucher au plus vite. Nous avons dansé toute la soirée...

– Bon, bon, je vous ai entendus, dit le solitaire ; et cela m’a fait plaisir.

– Et voilà un garçon, reprit l’Escueil en se tournant vers Gérard, qui souvent m’héberge, mais il demeure un peu loin pour moi aujourd’hui, et d’ailleurs il soupire tellement que je m’attends à tout moment qu’il va s’endormir.

– Bon, bon : soupirer, c’est désirer ; et il faut beaucoup désirer.

– Eh bien ! je désire beaucoup... un bon lit, et je suis sûr que le vôtre n’est pas pire que le mien, un vrai lit de sorcier, je dois le dire sans vouloir vous faire de mauvais compliment, père Apothéloz, car il n’est composé que de branches de sapin.

– Voulez-vous donc venir à ma vieille cabane ? Bon ! suivez-moi. J’ai justement encore quelques provisions, si vous avez faim.

– La faim est une bonne chose... quand on a de quoi manger, fit L’Escueil en suivant leur guide.

III

UN GÎTE

Apothéloz rentra d'abord dans la forêt, et les promena quelque temps sous ses voûtes sombres, encore tout endormies ; puis, tournant en zig-zag autour d'une éminence boisée, ils se virent bientôt au sommet, esplanade ouverte qui se détachait vivement sur la plaine, tout en se reliant par derrière aux étages supérieurs des montagnes.

Le vieillard les conduisit vers un pan de mur que d'immenses touffes de lierre faisaient ressembler dans la nuit à un grand chêne en ruine, et passant derrière, où le terrain s'affaissait inopinément, il poussa une petite porte, qui avait l'air de s'ouvrir dans la terre plutôt que dans une habitation. Ils se trouvèrent alors sous une espèce de voûte assez spacieuse, mais peu élevée, ou, pour mieux dire, dont le vide avait été à moitié rempli par un exhaussement du sol dû à l'amoncellement progressif des ruines et de la végétation. C'était évidemment le reste, et le seul avec le vieux mur, d'une église ou d'un château-fort qui avait anciennement occupé l'esplanade et, de là, jeté sur la plaine un salut hostile ou ami à une longue suite de générations. Non seulement les nervures de la voûte étaient intactes ; la colonne qui les réunissait en gerbe au milieu, subsistait encore, mais enfouie aussi pour sa part dans le sol. Du reste, sans ce dernier détail d'architecture, on eût dit un vaste

four bien dallé, et assez haut pour qu'un homme de taille moyenne pût s'y tenir debout, même au bord. L'herbe recouvrait tout cela, peut-être dès l'origine, et comme une chapelle souterraine, à moins que de débris en débris, grimpant avec les ronces, la clématite et le lierre, elle n'eût remplacé peu à peu le toit écroulé. Quoi qu'il en soit, sauf du côté de l'entrée, on ne se fût pas douté d'autre chose que d'une nouvelle ondulation du terrain.

IV

LE SOUPER

Le Reclus avait pris possession de cette mesure ; personne ne songeait à la lui envier ; il l'avait déblayée, arrangée, elle était devenue une de ses meilleures retraites, et, il en faut convenir, elle valait mieux qu'une cabane de feuillages ou qu'une excavation naturelle dans le rocher.

Quand il y eut introduit ses hôtes et allumé des bûchettes de cette espèce de pin résineux dont

les bergers se font des flambeaux odoriférants, il tira quelques provisions d'une niche pratiquée dans le mur, les mit devant Gérard et L'Escueil, assis sur un grand tas de feuilles, de mousse et d'herbe sèche souvent renouvelées, entremêlées de joncs au fin duvet blanc comme des mouchettes d'hermine, et de bruns panaches de roseaux, puis il leur dit :

— Vous allez voir que je ne suis pas si mal approvisionné. Tenez, voilà une bouteille de vin que Mère-Barbe (elle a un petit bout de vigne à elle, vous savez), m'a donnée un de ces dimanches, et vous le croirez, vous ne le croirez pas, voici un gâteau de fine fleur de froment que Belle-Luze a pétri pour moi.

— Pour l'amour du ciel, ne prononcez pas ce nom-là, s'écria L'Escueil avec un geste de terreur comique.

– Bon ! qu'est-il arrivé ? demanda l'ermite, dont la large bouche et la figure évasée s'épanouirent encore plus dans son ébahissement.

– Il est arrivé qu'elle a dansé ce soir avec un autre qu'avec ce beau garçon. Qui sait maintenant s'il voudra manger de ce gâteau, dont je sens d'ici la bonne odeur réjouissante, et qui doit bien craquer sous la dent, ce me semble ; qui sait même, ajouta-t-il avec un soupir, s'il voudra m'en laisser manger ? puis avec un soupir encore, et s'il ne se le réservera pas tout entier ?

Gérard fit un mouvement d'impatience, et se leva comme pour sortir.

– C'est cela, lui dit alors L'Escueil pendant qu'Apothéloz le retenait, mets-toi en colère, c'est ce qu'il te faut. Tu en as besoin. Battons-nous un peu, cela te fera du bien : je me laisserai taper tant que tu voudras ; tu te figureras que c'est Kilian, ou ta belle, si tu aimes mieux.

Gérard vit bien qu'il n'en aurait pas d'autre consolation : et comme il avait presque peur de lui-même et de se trouver seul ce soir-là ; comme d'ailleurs il connaissait au fond l'attachement de l'Escueil et savait pouvoir compter sur lui dans un cas grave, il se contint, et lui répondit même quelques mots d'amitié, dont celui-ci parut touché à sa manière, c'est-à-dire en plaisantant.

Ils se mirent à manger, et le jeune bûcheron, que la liberté de ses réflexions et sa vie dans les bois avait fait prendre en amitié par le solitaire, entama avec ce dernier une discussion en apparence générale, mais non sans quelque intention secrète qui se rapportait à Gérard ; car il l'aimait à sa manière, et, d'une façon ou d'une autre (ceci lui importait peu), il aurait voulu le tirer de l'état où il le voyait.

V

DOCTRINE ET APPLICATION

— Bon ! voilà donc votre idée, père Apothéloz, ou père Bon, comme j'ai envie de vous appeler, car vous dites bon à tout, et vous ne riez guère, au lieu que moi, poursuit notre humoriste de la forêt, en se versant un plein verre, je dis mal à tout, et je ris de tout. C'est cela, n'est-ce pas ? bon ! nous sommes d'accord. Alors, direz-vous qu'un certain Kilian qui nous est tombé des nues, et qui se mêle d'aimer aussi notre belle, a bien fait de

l'aimer, bien fait de devenir le coq du village pour avoir tenu tête à Zébédée, bien fait de lui donner un bal à cette péronnelle, et elle bien fait de l'embrasser pour l'en remercier. Essayez de dire bon à tout cela, et nous verrons si l'hospitalité vous protégera, car moi-même je serai obligé de me mettre contre vous.

– Comment ? vous dites que ce... vous l'appellez ? – Kilian, – que ce Kilian a battu maître Zébédée ? Bon ! ne put s'empêcher de dire le vieillard ; et ce monosyllabe lui vint si naturellement, tomba si doucement de ses lèvres, que les deux amis, Gérard lui-même, qui comprenait le peu de sympathie du vieux sectaire pour le prédicant plus moderne, partirent d'un éclat de rire dont la voûte étonnée tressaillit longuement.

– Pour ce bon-là, nous vous le pardonnons, s'écria Gérard, en se relevant du lit de feuille où il s'était jeté à la renverse.

Le vieillard, revenu de sa distraction, rit lui-même à petit bruit, mais non moins longuement ni moins franchement que ses hôtes, et continuant de leur verser à boire, sans vouloir toujours faire raison à L'Escueil qui l'en priait comme si c'était lui qui le traitât, il se mit à dire avec bonhomie :

— Ma foi, je puis l'avouer ; maître Zébédée est un pauvre prédicateur : il vous cite toute la Bible dans un sermon, et il n'en comprend pas le premier mot. Tiens, L'Escueil ! crois-le, ne le crois pas ; mais je t'aimerais autant que lui pour ministre.

— Autant ! j'espère : bien mieux ! répondit le jeune homme, qui, à cette nouvelle naïveté du Reclus, ne se déferra nullement. Mais voyons, père Apothéloz, vous ne nous répondez pas. Voilà ce garçon qui vous dira qu'il aime, qu'il est aimé et qu'il a peur.

– Peur de quoi ? répondit le vieillard, dont les petits yeux noirs enfoncés soudain s’animèrent, et dont les sourcils argentés, courts et épais, ramassés en touffe au coin de l’œil, ressemblaient ainsi à un flocon de laine blanche qu’un agneau, en rentrant le soir, aurait laissé tomber sur un ver luisant. – Oui, reprit-il, pourquoi avoir peur ? Dieu n’est-il pas partout ? et n’est-il pas toujours notre première et notre dernière rencontre ? Aimer est le fondement de tout : rien n’est meilleur que d’aimer, et il n’y a rien à craindre d’aimer beaucoup.

– Oui, mais la belle ?...

– Eh bien, Luze encore plus qu’une autre !

– Oui, mais non pas son âme seulement ?

– Il y a le lien du mariage.

– Oui, mais c’est un lien, et ce garçon ne les aime pas plus que vous et moi, père Apothéloz, pas plus que mes damnés fagots qui, lorsque je suis pressé, s’en vont toujours sautant et dansant sous le leur : c’est que je les fais trop bien et avec trop de conscience ; chienne de conscience ! Hélas ! comme vous dites, il faudrait, pour se marier, que mon ami Gérard se liât, ou aux cornes de sa charrue, ou à quelque établi d’ouvrier, ou mieux, comme je l’ai déjà entendu dire, au pupitre de régent de notre petit collège communal, lequel pupitre est actuellement vacant. Luze elle-même se résignerait à voir s’y camper son Gérard, tant les femmes sont folles du mariage. Qu’en dites-vous ! magister ? envoyer au banc-des-ânes et donner des soufflets.

– Vilain métier, murmura le solitaire, qui, outre son dédain, comme tous les adeptes, pour la science vulgaire, avait encore, pour penser ainsi, l’amour instinctif qu’il portait aux enfants, son art

de les amuser et de les consoler, enfin son grand principe que, loin de tant châtier les enfants, il faudrait s'occuper un peu plus de leur ressembler.

– Alors, que faut-il faire ? dit L'Escueil. Les parents sont là. Passe encore quand il n'y avait pas quelqu'un d'autre derrière les parents.

– Eh bien, reprit le solitaire, s'animant toujours plus : qu'il fasse comme nous, qu'il se retire du monde, qu'il vive dans les forêts...

– Seul ?

– Seul, s'il est sage.

– Mais la chair ?

– Eh bien, la chair est faible, et par conséquent il ne faut pas trop s'en tourmenter.

– Bon ! fit L'Escueil à son tour, d'un air de stupéfaction nasillard, quoique cette partie des

doctrines de leur hôte ne lui fût pas inconnue. Comme plusieurs sectes immédiatement antérieures à la Réformation, comme les anabaptistes après elle, le bon Apothéloz professait à la fois une grande hostilité contre les pratiques humaines à l'ombre desquelles le relâchement moral pouvait envahir l'église, et une grande indulgence pour ce qui n'était que manifestation extérieure de la vie ; car suivant ces doctrines, alors fort répandues sous la forme sévère de sectes, le spirituel seul a de l'importance, et notre vrai corps, immatériel et divin, est encore caché en nous. Il ne faut donc pas attacher à l'autre une valeur exagérée, ni en bien ni en mal, mais tâcher de le porter légèrement, et ne s'y pas asservir. Nous nous en remettons à la sagacité du lecteur pour faire de belles réflexions là-dessus.

– Écoute, Michel, reprit donc le vieillard avec sa bonhomie ordinaire et un air de décision prise, de conviction depuis longtemps arrêtée : Dieu me

garde d'induire personne en erreur, encore moins en tentation ; mais Dieu garde aussi ma bouche de retenir la vérité captive et surtout de proférer le mensonge ! vous m'interrogez, je répondrai. L'homme est fragile et, comme le fruit qui passe d'abord par le bourgeon et la fleur, lui, il passe par la fragilité ; mais ce n'est pas lui, c'est la fragilité qui périt. L'homme est fait pour la perfection et, à moins qu'il ne s'obstine à jamais (ce que pour ma part je déclare ne pas comprendre), il est sûr de l'atteindre. La perfection, voilà donc l'important et le but. Pour les parfaits, la fragilité est vaincue, ce misérable corps n'existe presque plus ; ils voient déjà en esprit au-dessus de la terre. Pour les autres, il s'agit de désirer, de patienter et d'attendre. Eh ! que faire d'autre, dit le vieillard en s'exaltant. Moi aussi, j'ai lutté, lutté sans cesse, mais pour être toujours vaincu : et qui sait si c'était par un bon ange ou par un mauvais ? Enfin, un jour, la bénédiction est venue, et je me suis

senti renaître à force de me sentir mourir. L'essentiel est que cette fausse vie de mort diminue et s'en aille, au fond peu importe comment, car nous ne pouvons pas faire que la fragilité ne succombe ; tout ce que nous pouvons demander, c'est que la fragilité ne soit plus.

– Or donc, dit l'impitoyable L'Escueil, s'il s'agissait pour ce garçon, pour tel autre ou pour moi, de choisir absolument entre résister à son amour sans le vaincre (entendez-moi bien !) ou le vaincre sans lui résister, vous lui conseilleriez plutôt de prendre ce dernier parti.

– Je le lui conseillerais, répondit le vieillard d'une voix ferme, et sans sourciller.

– Il me semble, L'Escueil, interrompit Gérard, déjà couché, que si tu veux t'endormir avant le lever du soleil, tu n'as pas une minute à perdre.

— Voilà le premier mot raisonnable que tu m'aies dit depuis hier, et un conseil sur lequel il n'y a pas à hésiter. Quant au vôtre, père Apothéloz, nous en recauserons. Mais savez-vous ? j'y pense ; vous pourriez nous rendre un service plus réel : ce serait d'aller un peu rôder par le bourg cette matinée, pendant que nous dormons, et de nous rapporter les nouvelles, ce qu'on dit du bal, de la belle Luze, du seigneur Kilian, si Tante-Rose pense à moi, etc. : tout cela pour notre réveil, mais non pas pour notre déjeuner, s'il vous plaît.

— Volontiers, dit le vieux lollard, pour l'appeler aussi de ce nom. *Bon* est là qui m'attend. Et au moment même, comme s'il eût entendu son maître, Bon, car c'était l'âne que le Reclus désignait ainsi par son mot de prédilection, Bon, disons-nous, fit retentir l'écho des rochers de sa voix mélodieuse, rafraîchie par l'air matinal. Le vieillard le fit sortir du petit enclos, en guise d'étable, qu'il lui avait pratiqué dans une brèche

de l'antique mur, l'enfourcha paisiblement, et se mit à descendre le sentier, aux premières lueurs de l'aube, qui le trouvait d'ordinaire déjà bien loin de l'endroit où il avait passé la nuit.

— Ce vieux fou a de drôles d'idées, dit L'Escueil en s'étendant sur la mousse à côté de Gérard ; seulement il s'aventure un peu loin. Bon, ne perdons pas de vue le mariage : à toi, ça t'irait. Mais Luze t'aime, dis-tu : eh bien, moque-toi de Kilian !

Puis il ajouta plus bas quelques mots sur ce qu'il était facile, quand on était aimé, de se faire aimer toujours davantage, et il finit par cette conclusion vulgaire, dont l'honnêteté de Gérard tressaillit :

— Alors, il faudra bien que les parents finissent par te la donner tout-à-fait.

VI

NOUVELLES DE LA PLAINE

Les deux amis étaient levés depuis longtemps lorsque, vers midi, ils virent revenir le vieillard. Il n'apportait pas de bien bonnes nouvelles.

Tout le monde, suivant son récit, était encore dans l'enchantement de la fête de la veille, les filles d'avoir dansé, les mères d'avoir vu danser leurs filles : c'était à qui chanterait les louanges de Kilian, auquel on rapportait naturellement tous

les plaisirs de la soirée, tandis que le petit nombre de ceux qui blâmaient cette infraction mystérieuse aux ordonnances, en rejetaient pour le moins autant la faute sur d'autres, principalement sur Gérard, qui appartenait à une contrée où la Réformation n'était pas encore officiellement établie, et sur L'Escueil, qui savait bien sortir du bois pour venir au cabaret, mais non pas pour venir à l'église. Kilian, absent si longtemps, n'avait pu avoir une juste idée de ce qu'il faisait ; on le lui avait sans doute suggéré, au lieu de l'avertir. C'était un soldat, et il faut bien pardonner quelque chose aux gens de guerre. D'ailleurs, tout le monde reconnaissait qu'il s'était parfaitement conduit, et que tout s'était honnêtement passé à ce bal, ce qu'on n'aurait pas pu dire s'il avait été dirigé par d'autres. Maître Zébédée, il fallait l'avouer, en avait mal agi envers lui et avait bien pu contribuer à lui monter la tête ; mais on savait que, malgré ce qui s'était passé entre lui et le sol-

dat, ce dernier n'était point mal disposé pour les ministres en général ; au contraire : qu'il disait la vérité sur le compte des curés et des moines, car il en avait appris de belles en Italie, sur celui du pape et des cardinaux ; au lieu que Gérard était soupçonné de ne pas être bien détaché du papisme, quoiqu'il n'en parlât ou plutôt parce qu'il n'en parlait jamais. Maître Zébédée ayant appris ces choses, se montrait lui-même fort adouci, et paraissait ne pas mieux demander que de laisser tomber la noise.

Kilian, du reste, conservait toujours son air gai et assuré, prêtant l'oreille à tous ces beaux discours et ne disant jamais non à ce qui pouvait le servir. On le voyait aller et venir par le bourg, lancer à droite et à gauche un mot joyeux, donner des ordres pour que sa maison fût propre et rangée, demander des conseils aux vieux laboureurs sur la meilleure direction de ses champs, enfin annoncer hautement l'intention de s'établir tout-à-fait. Mais

il avait surtout gagné le cœur du père de Luze. Soit la veille, pendant le bal, soit de nouveau le matin, en se rencontrant par hasard dans la rue, le vieux et le jeune soldat s'étaient mutuellement raconté leurs belles batailles, avaient bu ensemble et ensemble avaient ri. Quant à la fille, on ne pouvait rien dire encore, sinon qu'elle l'avait choisi dans la ronde pour être embrassée, et qu'après le départ de son malhonnête cousin, elle s'était laissé prendre le bras par Kilian, mais si vite qu'il n'avait presque pas eu la peine de lui offrir le sien. On était revenu en chantant au village, sans se séparer ni sans être toujours en rangs bien serrés ; et parfois le beau Kilian et la belle Luze, qui marchaient au milieu des groupes, s'étaient trouvés presque seuls.

— Tout cela, disait le vieillard, dont nous abrégeons les récits, n'était pas grand'chose, car par intérêt pour Gérard autant que par bonté naturelle, il cherchait à tout expliquer et à tout

adoucir : tout cela devait arriver, puisque vous n'aviez pu vous empêcher de partir un peu brusquement hier au soir. Et il n'y a de certain que cela. Tante-Rose prétend bien en savoir davantage...

– Quoi ? s'écria L'Escueil en même temps que Gérard.

– À propos, Michel, dit le Reclus, elle m'a chargé, si je te voyais (car je n'ai pas dit où vous étiez), de te faire ses compliments.

– Au diable la folle ! je m'en soucie comme d'un morceau de bois mort : elle peut bien épouser Kilian, celle-là, je ne m'en inquiéterai pas. Mais voyons ! que dit-elle, cette vieille neige d'antan ?

– Vous savez, reprit Apothéloz avec douceur, que la pauvre femme n'est pas toujours maîtresse de sa langue...

– Oui, oui, nous savons ça : ni de ses yeux non plus, ajouta L’Escueil. Elle ne voit pas tout ce qu’elle dit, au lieu que moi, sans me vanter, je ne dis pas tout ce que je vois. Mais enfin que prétend-elle avoir vu ?

– Elle prétend avoir vu Kilian prendre la main de Luze et lui dire : « Voilà cette jolie main (Rose m’a fait là-dessus une histoire sur de l’eau retombée en pluie de feu, mais je ne me la rappelle plus), et voilà mon gage de défi, acceptez-le, aurait-il ajouté. » Et quand Luze eut retiré sa main, elle aurait trouvé, toujours suivant Tante-Rose, qui doit avoir de bien bons yeux pour voir tout cela au clair de lune, elle aurait trouvé une grosse bague à son doigt : mais Luze l’aurait refusée, se hâta de dire le bon Apothéloz, en voyant l’émotion de Gérard.

– Refusée, oui, mais l’a-t-elle rendue ? demanda L’Escueil.

– « Gardez-la au moins pour la voir, aurait-il répliqué, c'est une bague qui m'a été donnée par un seigneur italien après un service que je lui avais rendu : j'irai demain vous la redemander. » Tante-Rose a encore voulu me faire croire qu'étant allée chez ce Kilian pour lui mettre en ordre sa maison, il lui avait montré quantité de belles choses qu'il rapportait d'Italie et de Flandre, des dentelles, des bijoux, qu'il ne tenait, disait-il, qu'à Luze Léonard de recevoir dans son tablier.

– S'il n'a pas fait tout cela, il le fera, Gérard, sois-en sûr, s'écria L'Escueil : la vieille Rose n'a rien vu peut-être, mais elle a tout deviné. Allons ! le cas est grave, tenons conseil.

Gérard, pendant toute cette conversation comme la veille, était resté silencieux, absorbé, assis sur le tas de feuilles, la tête dans ses mains, ou se levant avec violence comme s'il partait sou-

dain par un ressort secret, puis se rasseyant immobile. Il était de ces natures qui laissent tout faire aux autres et aux choses, mais sans désespérer, et n'en éclatent pas moins au moment décisif. Directement interpellé par L'Escueil qui lui dit dans son amitié et à sa façon goguenarde :

— Voyons ! du courage au moins pour conserver ta belle, puisque tu n'en as pas assez pour te moquer d'elle et de tout !

Il répondit d'abord, par quelques paroles entrecoupées, embarrassées même et sans suite, qu'il avait peine à articuler. Puis, la colère se faisant jour, il se mit tout d'un coup à hausser la voix, à crier, à proférer mille menaces, jurant qu'on aurait sa vie plutôt que de lui enlever Luze ; que lui seul il saurait bien l'empêcher, qu'il n'avait besoin de personne, qu'il se tuerait, et enfin il éclata en sanglots.

Le bon Apothéloz n'en revenait pas ; il ne put s'empêcher, tout en faisant ses efforts pour le consoler, de dire à voix basse à L'Escueil :

– Il avait un air si doux ! qui se serait imaginé qu'il pût se mettre en colère à ce point ?

– Ce ne sera rien, répondit L'Escueil. À présent il va être comme un agneau, et il voudra tout ce que nous voudrons. C'est un pauvre diable de notre espèce : tâchons de lui venir en aide.

VII

LES CADEAUX

Il fut donc résolu entre les trois amis que Gérard retournerait au bourg dès le lendemain, et qu'à la première occasion il demanderait positivement la main de sa cousine, en offrant ou de se mettre en ménage tout de suite, moyennant un petit emprunt qui permettrait de faire à son domaine et à sa maison les améliorations strictement nécessaires, ou de partir immédiatement après les fiançailles pour tâcher d'aller gagner

quelque argent hors du pays. Ce plan, quoique bien simple, fut pourtant longuement discuté ; Gérard se jetait toujours dans les extrêmes, prêt, tantôt, à tout faire, même plus qu'il ne fallait, tantôt, à tout refuser. Ainsi, non seulement il voulait, durant son absence, laisser la direction de son petit bien aux parents de Luze et l'usufruit à sa fiancée, mais encore lui en abandonner la nue propriété tout entière ; puis, l'instant d'après, il ne se sentait pas le courage de se séparer d'elle et d'aller seulement jusqu'à Berne ou à Genève, qui étaient, il est vrai, à la distance de six ou sept journées de chemin dans ce temps-là. Cependant, la discussion de ce projet finit par le ranimer, par l'exciter même et lui en faire voir l'exécution plus facile qu'elle n'était en réalité ; et ce fut avec un mouvement d'allégresse qu'il se leva en s'écriant :

— Eh bien ! c'est dit, je pars. Adieu, Michel ! adieu, bon père ! j'étais fou hier au soir ; jamais je n'oublierai le service que vous m'avez rendu.

– Halte-là ! et les cadeaux ? tu n’y penses pas ! dit L’Escueil, qui, ayant plus de prévoyance dans le caractère que dans la conduite, ne pensa pas qu’il risquait de tout gâter par un retard.

– Des cadeaux ! c’est vrai, il faut des cadeaux, dirent à la fois le jeune homme et le vieillard.

– D’autant plus que le seigneur Kilian, à ce qu’il paraît, n’y va pas de main morte, c’est-à-dire vide et sans rien dedans. Ah ! que n’avons-nous à lui opposer la *main de gloire* ou la main d’argent ! si vous l’aviez, père Apothéloz, je vous l’emprunterais bien sans crainte du démon ; mais je gagerais que vous n’y avez seulement jamais pensé, au lieu que moi, j’y pense souvent. Le vieillard, sans répondre autrement que par un petit hem ! accompagné d’un sourire assez mystérieux, rentra dans sa demeure, dont Gérard avait déjà franchi le seuil, et, se tournant vers les jeunes gens qui le suivaient :

— Croyez-moi, leur dit-il, l'homme en sait plus qu'il ne pense. S'il se connaissait bien, il verrait quelle puissance il a en lui, car nous portons déjà en nous le monde invisible ; mais notre œil spirituel est fermé, plus nous ouvrons l'autre ; et nous-mêmes ainsi nous ne nous voyons pas bien. Vous êtes trop jeunes pour comprendre ces choses, et moi je suis trop vieux pour vous les apprendre : d'ailleurs, il vaut mieux que cela vienne de soi-même et tout seul. Ensuite, vous voulez des trésors, et je ne me souviens pas d'en avoir jamais désiré ; mais en allant de lieu en lieu, j'ai vu plus d'une merveille de Dieu dans ma vie, et j'en ai parfois ramassé. À ces mots, le vieillard se mit à écarter, en même temps des pieds et des mains, le grand tas de feuilles, d'herbe sèche et de mousse qui, s'abaissant en, une couche épaisse, formait le lit rustique dont nous avons parlé, et avait aussi, tout à côté, de quoi le renouveler au besoin ; car se relevant et s'amoncelant à partir du chevet, soit

derrière la petite porte d'entrée, soit le long et dans le recoin du mur, il remplissait là, presque jusqu'aux bords, toute la concavité de la voûte. Comme le réduit de notre ermite n'avait d'autre jour que l'entrée et une petite lucarne pratiquée dans la porte elle-même pour le mauvais temps, cette partie de l'habitation restait toujours dans une obscurité qui trompait les regards plutôt qu'elle ne les attirait. Les deux murs, le mur circulaire de l'enceinte et celui qui y ajoutait au dehors une sorte de portail rentrant, court et bas, semblaient de l'intérieur tout naturellement se rejoindre en une légère saillie, quoique par le fait ils se repliassent en une petite chapelle que le fenil de notre solitaire masquait et occupait à moitié. Aussi les deux amis le virent-ils, à leur grande surprise, disparaître derrière le rempart moussu qui, en se tassant seulement un peu, venait de lui livrer passage le long du mur.

Il en ressortit bientôt avec un vieux coffre assez grand ; peut-être même aurait-il eu quelque peine à le pousser dehors si L'Escueil, un peu par mouvement naturel, un peu par curiosité (mais il ne vit rien qu'une ruelle dans le foin), n'était pas venu à son aide.

— Bon ! dit le vieillard, j'ai jeté là-dedans, en me retirant ici, toutes sortes de choses que j'avais ramassées quand j'étais curieux : maintenant je ne le suis, plus, car j'attends tout de la bénédiction de Dieu ; mais voyons si peut-être nous ne trouverons rien dans tout cela qui puisse nous tirer d'affaire en ce moment. Il ouvrit la caisse ; grossièrement construite, mais pourtant avec l'habileté naturelle aux montagnards pour les ouvrages en bois, elle paraissait être à double fond et divisée en plusieurs compartiments.

VIII

L'ÉTOFFE QUI RECROÎT

Parmi ces curiosités du vieux temps que notre solitaire avait recueillies durant sa vie errante au sein des bois et des montagnes, les unes au fond de quelque caverne des hautes cimes, les autres sur le bord des glaciers, des torrents et des lacs alpestres, le premier objet qui frappa leurs regards, ce fut un magnifique morceau de cristal violet, dans lequel on aurait pu aisément tailler une coupe d'une honnête dimension.

– Voilà un beau diamant, dit L’Escueil, en le soulevant et le balançant sur ses deux mains réunies : malheureusement il est un peu gros pour se le mettre au cou, à moins que ce ne soit dans le but de descendre plus vite au fond du lac ; oui, si jamais notre belle veut se noyer par amour, c’est bien le collier qu’il lui faut, mais ce n’est pas là un collier de noces.

– Bon ! pourquoi dire ainsi les choses ? fit, le vieillard.

– Eh bien, ne les disons pas ! répondit L’Escueil ; mais voici qui est plus portatif : de jolis petits cristaux roses, bruns, verts, des pierres de toutes les couleurs ; ces rouges surtout...

– Des grenats ? dit Gérard.

– Peut-être, reprit son ami. Sur un cou bien blanc et bien rond, ils ne feraient point si mal ; mais outre que ces pierres ne sont point taillées,

maître Kilian ne manquerait pas de prétendre qu'elles ont peu de valeur. Ah ! des plumes de coq de bruyère ! ma foi, j'aimerais encore mieux ce plumet-là qu'un autre : je voudrais le lui voir à son chapeau de mariée, retombant ainsi de côté sur le front ou sur l'épaule, n'est-ce pas, Gérard ?

Celui-ci regardait tout sans répondre, bien moins, cependant, les divers objets étalés sous ses yeux, que la brûlante image qui se dressait comme en réalité devant lui à chacune de ces évocations.

– Oui, cette longue plume recourbée, couleur feu, venant danser jusque sur le bord de sa gorge-rette... mais les femmes n'ont pas de goût, conclut L'Escueil : ce n'est, lui dirait-on, qu'une plume de coq. Et ce petit collier bleu de plumes de geai que vous vous êtes amusé à enfiler, père Apothéloz, et cet autre d'herbe aux perles... ha ! ha ! comme je vois rire le seigneur Kilian ! Pourtant ces peaux de

grèbe, blanches comme la neige, brillantes comme l'argent... et celles-ci, de *roselet*...

– Notre hermine de montage, dit le vieillard ; mais ne croyez pas que j'aie jamais fait la guerre à ces jolis petits animaux du bon Dieu ; j'en ai seulement recueilli la dépouille, quand je l'ai trouvée en mon chemin, et j'espère bien qu'ils étaient morts de mort naturelle.

– Ou de faim, comme je ne me laisserai pas mourir, moi ! dit L'Escueil : ou blessés et perdus par le chasseur ; mais bah ! nous n'en savons rien ! et sait-on jamais comme l'on meurt ? la seule chose certaine, c'est que l'on meurt, les bêtes comme les hommes, qui sont ainsi encore plus bêtes que les bêtes, puisque nous croyant plus qu'elles, nous ne valons pas mieux et devons tous passer par le même chemin.

– Même pour les bêtes, dit le solitaire, c'est le chemin d'un monde meilleur.

– Cela n’empêche pas qu’il n’ait une vilaine entrée, et que sait-on de la sortie ! mais nous n’y sommes pas encore, Dieu merci, dans ce grand diable de chemin tout noir : tenons-nous bien ! Et revenons à notre affaire. Vous nous avez montré les bijoux, voyons maintenant la parfumerie : qu’est-ce que toutes ces fioles ?

– Ceci, répondit le vieillard, d’un ton si parfaitement désintéressé, qu’on n’aurait pu dire s’il croyait ou ne croyait pas ce qu’il se bornait purement à raconter, ceci n’est que du sang de bouquetin, pour faire suer.

– Je sue déjà, dit L’Escueil.

– Mais voici, reprit l’ermite, du sang et du lait de chauve-souris, le premier pour rendre la peau douce...

– Ah ! ah ! ça nous va, s’écria le joyeux bûcheron.

– Le second, ou *lait virginal*, pour enlever les rousseurs. Puis, de la *moelle de rocher* ou *lait de lune*, véritablement aussi blanc que le lait, continua le vieillard : je l’ai trouvé, au-dessus de Clarens près de Vevey, dans de longues cavernes où j’ai peut-être marché une bonne heure sous la montagne, et encore n’étais-je pas parvenu jusqu’au fond. Voilà de la *Pierre-de-tonnerre* pour faire fuir la vieille femme au cheval aveugle que nous appelons la Chausse-Vieille, qui la nuit vient vers vous, laissant son cheval à la porte, et se tenant debout sur votre poitrine, vous foule aux pieds pendant votre sommeil. Aimez-vous mieux des *pierres d’hirondelle*, qui purifient les yeux, de la pierre de chamois, qui donne envie de se battre ?...

– Hein ! qu’en dis-tu, Gérard ? fit L’Escueil à demi-voix.

– Je n’ai pas besoin de secret pour cela, répliqua Gérard d’un air sombre : au besoin, la vieille épée de mon père suffira.

– Regardez bien, poursuivit le vieillard, cette mousse livide qui ressemble à de l’écume d’un bleu verdâtre : c’est de l’*usnée* ; elle ne vient que sur les crânes desséchés et longtemps exposés au grand air...

– Sur le vôtre, père Apothéloz ?

– Prends garde, Michel, qu’il n’en croisse un jour sur le tien, car je l’ai cueillie sur celui d’un pendu qui était resté sept ans à la pluie et au soleil. Elle entre dans la composition de grands sortilèges ; mais pour moi, ajouta-t-il, j’aime mieux tout bonnement ceci. – Et il leur montra une petite fiole bien bouchée, qui pouvait contenir un demi-verre d’une eau très limpide et sans couleur.

– Est-ce bon à boire ? demanda L’Escueil.

— Pour toi, non, bien que ce soient des pleurs de la vigne, mais seulement des premiers qu'elle verse en avril, et dont elle fait ensuite des bourgeons. Il n'y en a là que quelques gouttes. Le reste est de la rosée de mai, recueillie le premier dimanche de ce mois. J'allai pour cela sur une montagne peu élevée, dont la neige était partie. On y trouve en grande quantité une certaine herbe dont la feuille, pas plus grosse et aussi verte que celle du trèfle, s'arrondit et se creuse comme une petite coupe dentelée, au fond de laquelle la rosée s'amasse : on dirait là, dans chacune d'elles, une gouttelette de vif-argent. Il m'en fallut vider des centaines pour avoir ma provision. C'est une eau merveilleuse et qui entretient la beauté.

— Vous croyez ? mais bah ! il suffit qu'elle le croie ; et les femmes ne sont-elles pas capables de tout croire sur cet article ? Nous tenons peut-être là quelque chose, d'autant plus que j'ai mon idée... enfin nous verrons ; mais, continua L'Escueil,

dont le ton goguenard montrait bien qu'il ne comptait ni sur un pouvoir occulte ni sur lui pour faire fortune, voici encore, après les pierres magiques, toutes les *herbes de la Saint-Jean*, je parie.

– Oui, dit tranquillement le vieillard, en achevant ainsi son curieux inventaire : j'ai appris à connaître ces plantes avec un vieux chapelain du château de Vanel¹⁷, qui m'emmenait quelquefois

¹⁷ Ce château (il en reste à peine des ruines), était situé dans la partie supérieure de la vallée de la Sarine, ou ce qu'on nomme dans la Suisse française, le Pays-d'Enhaut, mot dont la signification littérale est exactement la même que celle du nom d'Oberland, donné, comme on sait, à de hautes vallées de la Suisse allemande. Quant à ce vieux chapelain, qui, par sa connaissance et son amour des montagnes, rappelle notre bon et savant doyen Bridel, nous n'avons d'autre document historique à citer à son sujet qu'un roman du doyen Bridel lui-même, qui l'a introduit dans son *Sauvage du lac d'Arnon* sous le nom du chapelain Rosat.

avec lui, dans ses courses quand j'étais petit garçon. Celle-là est *l'osmonde*, dont le seul attouchement (mais Dieu me garde de jamais m'en servir !) fait sauter serrures et barreaux ; cette autre est *l'herbe sans couture* pour se préserver ou se guérir de la morsure des serpents ; celle-ci, *la racine à neuf chemises*, avec laquelle vous n'êtes jamais blessé à la guerre...

— Pour peu, interrompit L'Escueil, que vous ayez pu voir fleurir la fougère le mercredi des Cendres, entre une et deux heures du matin, nous sommes certains d'avoir un trésor à offrir à la belle avant la fin de l'année ; et si, par dessus le marché, vous avez la *pièce volante* ou *l'étoffe qui recroît*...

— Bon ! la voilà ! dit le Reclus, en découvrant le double fond de la caisse.

Quelle fut la surprise des deux jeunes gens en se voyant réellement en face d'une magnifique

étoffe de soie rouge grenat, brochée d'or, que le vieillard se mit en devoir d'étaler devant eux. Ils purent bientôt distinguer la forme d'une robe de femme avec tous ses ajustements ; la coupe en était ancienne, mais plus élégante que celle des corps justes et serrés qui commençaient d'être à la mode, et qui annonçaient l'âge moderne. La couleur bien conservée, avait cette franchise et cette vivacité de ton que l'on recherchait dans les siècles chevaleresques, autant qu'on les fuit aujourd'hui : à cet égard les vitraux gothiques sont plus exacts qu'on ne pense, comme il est possible encore de s'en convaincre, par exemple dans la cathédrale de Berne, en voyant d'un côté les verres peints des ogives et de l'autre les tuniques de Charles le Téméraire prises à la bataille de Grandson. Enfin, ce devait être une robe pareille qu'avait mise la belle Yseult pour avoir un prétexte de se faire porter par son amant dans un certain passage marécageux où, sans cela, elle aurait

pu difficilement ne pas la tacher et la salir : voyez, entre autres, à quoi une riche et belle robe pouvait être utile dans ces vieux siècles !

– Ma foi, dit L’Escueil, embarrassé de son étonnement, il faudra donc croire que vous l’avez vu ! du diable si j’en aurais cru un mot quand même vous me l’auriez dit !

– Qui, vu ?

– Eh ! l’*Autre*, je pense.

– Quel autre ?

– Eh ! l’*Ancien*, si vous aimez mieux.

– Quel ancien ?

– Bah ! vous savez bien : *Celui que nul n’entend, Celui qui est toujours dehors*, au moins

nous l'appelons ainsi en patois¹⁸, quand nous voulons en parler avec respect, comme je vais commencer à le faire dès aujourd'hui.

– Bon ! le Diable ! dit l'ermite en jouissant de la surprise de ses jeunes hôtes : s'il a eu quelquefois affaire avec moi, je n'ai jamais eu affaire avec lui. Et d'ailleurs il faut croire qu'à lui, comme à nous, le Dieu tout bon finira aussi par lui faire grâce.

Puis, après s'être encore un peu amusé de la stupéfaction des deux amis à l'aspect de cette robe splendide, que Gérard n'aurait jamais pu rêver pour Luze, ni Kilian lui donner, le vieillard leur apprit comment elle se trouvait en sa possession.

¹⁸ Le Nion-ne-l'oû et le To-frou

IX

HISTOIRE DE LA ROBE

J'étais encore jeune garçon, leur dit-il, et je vivais seul avec ma mère : n'ayant que moi d'enfant, elle n'avait pas voulu se remarier. Or, un jour, j'allais voir une vigne que nous avions à l'écart et dans un endroit solitaire, à une certaine distance du village ; de ce côté, là-bas, à quelques bonnes lieues d'ici : en me retirant du monde je l'ai laissée à notre parenté. C'était à la fin de l'hiver, par un beau jour du mois de mars, ou du

commencement d'avril. Le soleil brillait ; la terre, n'étant plus prise sous la neige ni par la gelée, semblait lui ouvrir son sein. Il faisait si beau, que j'entendis la première alouette chanter. Je me souviens même, qu'aimant déjà les fleurs, je cueillis pour ma mère un bouquet d'*olives*, comme nous disons, ou, comme disent les savants, de primevères, qui commençaient à lever la tête parmi les gazons, au bord des chemins creux et sur les pentes abritées. Tous ces détails me sont restés dans la mémoire, non seulement à cause de ce qui m'est arrivé ce jour-là, mais parce qu'aussi les jours précédents, nous avons eu une belle peur. Vous n'êtes pas de ce temps, mais qui n'en a entendu parler ? Le Téméraire avait perdu sa première bataille ; son camp magnifique, dont on voit encore les restes sur une hauteur entre notre village et Grandson, avait été la proie des vaillants Suisses confédérés. Ce n'est pas moi qui trouvai le fameux diamant, quoique j'en eusse été aussi

digne qu'un autre, s'il ne s'agissait pour cela que d'en ignorer la valeur : seulement je ne l'aurais pas vendu. Mais voici ce que je trouvais.

Je m'en allais donc, chantant et sifflant la chanson : *Rossignolet du vert bocage, Prends ta volée !* tant j'étais gai de me sentir à l'air, sans crainte, je ne sais quels étaient les pires, des Suisses ou des Bourguignons ; car je dois vous dire que ma mère et moi qui n'ai jamais beaucoup aimé la guerre, nous nous étions tenus cachés pendant quelques jours.

Au bas de notre vigne il y avait, comme il y a encore, un petit pré, planté d'arbres, et, juste entre les ceps et le gazon, au beau milieu de la propriété, une cabane, maintenant en ruine, un petit abri de pierre et de bois. C'était mon père qui, l'avait construite, pour s'y retirer au plus gros du jour quand il travaillait, et nous l'aimions beaucoup, ma mère et moi. Le dimanche, nous y

faisions quelquefois des promenades, sans autre but que d'aller nous y asseoir un moment. Il nous semblait alors que mon père y était avec nous.

Comme j'en approchais, je vis sortir de la hutte et sautiller parmi les ceps un de ces tout petits oiseaux amis de l'homme qui suivent les vignerons pendant la vendange et, se glissant sous des tas de bois, ne nous quittent pas même en hiver : un roitelet. À ma vue, il ne s'effraya pas plus que de coutume, rentra dans la petite cabane et sembla vouloir m'y précéder. Je l'y suivis, mais quelle fut ma frayeur ! Une jeune femme était assise par terre, dans l'un des coins de la paroi : on eût dit et je pensai d'abord qu'elle dormait. Notre ami Gérard ne le croira pas, mais je suis encore à me demander si elle n'était pas plus belle même que la belle Luze : quoi qu'il en soit, je n'ai jamais trouvé que cette dernière à qui la comparer. Je fus sur le point de m'enfuir ; enfin, voyant qu'elle ne s'éveillait pas, je m'approchai, je la touchai... elle

ne respirait plus, et comme elle n'avait pas de blessure, c'était sans doute l'émotion, la fatigue ou le froid des nuits précédentes qui l'avaient achevée. Ses mains étaient jointes, sa robe – celle-là même, dit le vieillard, – bien étendue sur toute sa personne, ses cheveux seulement un peu dérangés et tombant le long de son visage, ses yeux tranquillement, mais hélas ! profondément fermés, toute son attitude paisible : elle semblait rêver.

Qui était-elle ? il n'y a presque pas de doute que ce ne fût une de ces belles dames en fort nombreuse compagnie qui avaient cru venir à une fête à Grandson. Courtisane ou princesse ? Nous ne l'avons jamais su. Seulement, plus peureuse ou plus honnête que d'autres qui restèrent dans le camp, et dont nos Suisses grossiers n'eurent pas grand'cure, elle avait pris la fuite, à ce qu'il paraît, et après avoir longtemps erré, sans doute déjà à bout de ses forces, elle s'était réfugiée dans notre cabane et y était morte, j'espère croyant

s'endormir. Je trouvai à une assez grande distance un de ses souliers que voilà, et l'un de ses pauvres petits pieds, soigneusement replié sous sa robe, était meurtri et ensanglanté. Que vous dirai-je, après tout cela ? j'eus encore plus peur que si elle eût été vivante, et courus vite au village avertir ma mère, qui revint avec moi, apportant tout ce qu'il fallait, même des drogues et des élixirs. Quand nous entrâmes, le petit oiseau était toujours là, et vous le croirez, vous ne le croirez pas, il voltigeait autour d'elle, sautait sur ses genoux, sur sa poitrine, en poussant un cri plaintif, comme s'il eût voulu lui parler et la baiser. Ma mère s'entendait un peu en médecine, et même les gens des villages voisins venaient la consulter dans leurs maladies ; mais tout ce qu'elle tenta fut bien inutile, et ce n'était pas le premier cadavre qu'on avait ainsi trouvé dans les champs depuis la bataille et qu'on y avait enterré. J'allais seulement alors sur mes quatorze ans, mais j'étais déjà fort ; il y avait une

pioche et une pelle dans la cabane ; et quoique la terre fût encore dure à une certaine profondeur, aidé de ma mère, j'y eus encore assez vite fait un grand trou. Ma mère déshabilla la belle morte : j'eus bien de la peine à y consentir ; il me semblait que c'était une cruauté et un crime de lui ôter ces riches habits qu'elle avait peut-être payés du plus pur de sa vie et de tout son bonheur ; mais cela pouvait servir d'indice un jour. Nous rassemblâmes toutes les marguerites, les violettes et les primevères que nous pûmes trouver le long des haies ou sous les buissons ; ma mère, sur ce que je lui avais dit, avait aussi apporté un drap bien blanc, et de la menthe, de la lavande, de la rue et du romarin dont elle avait toujours une provision. Ayant rassemblé toutes ces fleurs et ces herbes odoriférantes, nous les jetâmes sur elle avec de la mousse pour que la terre ne risquât pas de toucher son beau corps. Le gentil roitelet tournait et retournait autour de nous. J'aurais voulu le

prendre, mais tout à coup nous ne le vîmes plus. Enfin j'avais comblé la fosse, et il ne me resta plus qu'à la niveler, de manière cependant à ce que ma mère et moi pussions la reconnaître au besoin ; mais nous n'apprîmes jamais rien. Je n'ai jamais montré l'endroit à personne ; j'y vais seulement prier de temps en temps.

« Ce sera pour ta fiancée, » me dit longtemps après ma mère, en tirant un jour cette robe du fond de l'armoire où elle l'avait cachée ; mais je ne me suis jamais marié. Vous le croirez, vous ne le croirez pas, toutes les fois que je rencontrais une jeune fille, je la comparais involontairement avec la belle morte, et alors celle qui peut-être m'aurait plu sans cela, je ne la trouvais pas à mon gré. Luze elle seule... c'est un plaisir de la regarder. Elle est si bonne pour moi que je l'aime comme ma fille, et assez belle pour qu'en lui donnant cette robe il me semble la rendre à celle à qui je la pris. Tenez, la voilà : elle lui était destinée, bon ! vous la lui re-

mettrez. Mais souvenez-vous, quoi qu'il arrive, que ces ajustements sont pour elle, pour elle seulement.

Cela dit, non sans une foule de bon ! que le vieillard entremêlait aux remerciements de Gérard et dont nous faisons grâce au lecteur, il déplia lentement la robe, qui était ample, ondoyante et gracieusement entr'ouverte par devant. Soignée comme une relique par Apothéloz et sa mère, elle était parfaitement conservée, d'une entière vivacité de couleur, et portait encore l'agrafe, ou l'épingle en brillants qui servait à la fermer sur la poitrine.

X

UNE HAUTE DEMEURE

Le vieillard avait dit son histoire comme il disait toute chose, d'un ton naïf et débonnaire, mais facilement attendri. L'Escueil lui-même, à l'idée de cette jeune femme inconnue, qui s'était venue rendre et s'était vue mourir dans ce misérable gîte, se sentait touché : mais après tout il ne savait trop pourquoi, disait-il, car ce n'était qu'une femme de moins, et Dieu sait de quelle espèce ! puis tout cela était arrivé il y avait au moins

soixante ans. Gérard, au contraire, était saisi, comme si cette aventure lui arrivait à lui-même en ce moment. Il voyait cette jeune femme, il en mêlait l'image à celle de Luze, il lui faisait dans sa pensée une destinée de bonheur et d'amour, mais hélas ! brusquement interrompue par un événement sinistre comme il avait une fois pensé que se terminerait la sienne. Vivement touché cependant du présent de l'ermite, non pas tant pour lui qu'à l'idée de voir celle qu'il aimait revêtir une fois une parure digne de sa beauté, il remercia le vieillard avec une grande effusion moins de paroles que de larmes.

— Bon ! bon ! lui dit le solitaire, c'est très bon de pleurer.

— Ma foi ! je ne suis pas des vôtres, fit L'Escueil, et si vous continuez je m'en vais. Mais écoutez ! il me vient une idée. Il ne faut pas, comme on dit, mettre tous ses œufs dans un pa-

nier : et soyez sûr que maître Kilian n'est pas homme à n'avoir qu'une pièce dans sa gibecière ; nous devons nous attendre à plus d'un tour avec lui. Allons prudemment et petit à petit. Réservons l'épingle et la robe pour porter les grands coups ; tenons-nous-en, pour commencer, au dessus de la boîte. Voyons ! ces grenats, ou ce morceau de cristal rose, ou même cette aigrette de plumes de faisan (je veux me laisser voler si j'en ai jamais vu de plus belles), voilà qui pourra suffire pour le moment, en y joignant un petit vase de ma façon, que nous remplirons donc de rosée de mai, puisque vous dites, père Apothéloz, que cela maintient la peau blanche, mais où diable l'avez-vous appris ?... Oui, voilà qui vaut bien la bague de Kilian : une bague d'argent, j'en suis sûr ! Mais il est trop tard pour descendre ce soir jusqu'au bourg ; et d'ailleurs le vase n'est pas fait. Viens, Gérard, m'aider à trouver le bois qu'il me faut, je le travail-

lerai se soir, et demain, sans tarder, nous engage-
rons la bataille en allant porter nos présents.

Gérard, dont l'accès de découragement n'était pas encore bien passé, en eut malheureusement plus de facilité pour se rendre à l'idée de son ami, et le suivit en soupirant vers la forêt. Apothéloz, de son côté, appela Bon qui s'endormait en ruminant à l'écart, et il alla faire un tour dans le voisinage, afin de mettre un peu plus au complet ses provisions pour le soir. Après avoir cherché assez longtemps et rejeté vingt fois ce qu'il avait choisi, L'Escueil trouva enfin juste ce qu'il voulait : un morceau de bois blanc et tendre, dont les nœuds étaient disposés d'une certaine façon, et un autre de racine de genévrier. — Je puis faire de celui-là, dit-il, une belle fleur qui se soutiendra comme une coupe mignonne sur sa tige feuillée, et de celui-ci un oiseau qui distillera la rosée de mai par son bec. Il sera penché la tête en bas et les ailes fermées ; mais sans qu'il y paraisse, j'arrangerai les

ailes de telle manière, qu'elles pourront se soulever par dessous en les touchant du doigt, et qu'en se soulevant elles donneront passage à l'eau de beauté. La fleur creusée en dedans, mais à plusieurs feuilles recourbées, boira ainsi lentement, lentement, les fines gouttelettes tombant à mesure parmi les grenats et les petits morceaux de cristal rose et bleu que j'y aurai semés... Et voilà ! dit L'Escueil, qui n'avait encore un grain de sérieux que pour ce genre de travail, son art, si l'on veut, dans lequel le seul instinct l'avait fait exceller, mais dont il ne se serait plus soucié s'il avait dû en tirer du profit.

Tout en marchant et causant, ils s'étaient avancés de gradins en gradins jusqu'à un endroit où la montagne, sans être encore parvenue à ses dernières hauteurs, prenait cependant une attitude plus fière. Un énorme pan de rocher, rompant brusquement avec la pente boisée, se dressait au-dessus de leurs têtes et, se prolongeant à

gauche, se précipitait d'autant à leurs pieds. On eût dit que pour prendre son élan, la dédaigneuse montagne ne craignait pas de laisser voir à travers sa robe de verdure son flanc superbe et tourmenté. Le jour était radieux, splendide, tout frissonnant de lumière ; les rochers même, étincelant d'un bleu sombre, semblaient dévorer l'azur, comme un voyageur qui plonge sa tête dans les flots pour y mieux boire et se désaltérer.

Dans ses bonnes intentions pour le triste Gérard, qu'il trouvait encore plus fou que lui-même, et dont par conséquent il était, pensait-il, le protecteur naturel, L'Escueil achevait à peine de lui expliquer son projet lorsqu'ils entendirent un bruit tout particulier au-dessus d'eux : on eût dit le sifflement prolongé d'un boulet, venu sans bruit et passant sur leur tête. Ils levèrent les yeux et virent un oiseau dont le rapide passage avait ainsi fait comme une traînée d'écho tout le long du rocher.

– C’est un faucon, dit L’Escueil, je l’ai déjà rencontré plusieurs fois. Viens un peu de ce côté, je vais te faire voir son nid.

Écartant les branches, il lui montra la partie du rocher qui non seulement dominait l’espèce de rebord où ils se trouvaient, mais encore toute la profondeur. Ceux qui ont eu occasion d’admirer les formes et le mouvement des roches, leurs jeux bizarres, ou leurs élans terribles et passionnés, se figureront aisément le site que nous avons besoin, pour notre histoire, de préciser un peu.

Qu’on se représente donc une vaste paroi, partout à pic et, dans l’endroit dont il s’agit, non plus sillonnée et tordue comme ailleurs en mille façons prodigieuses, unie au contraire, et par conséquent, si possible, plus droite et plus escarpée, mais en revanche coupée là naturellement par une large entaille, visible même à distance : ce n’était point une grotte, mais seulement un pli roide et

profond de la draperie rocheuse, dans lequel ils virent, en effet, s'engouffrer et se détendre les ailes de l'oiseau.

– Il n'est pas mal logé, dit Gérard.

– Il l'est comme un prince, et c'en est un, répondit son compagnon : montrez-moi plus haute tourelle et plus imprenable manoir ! Que dirais-tu pourtant si je t'apprenais que j'ai eu souvent la tentation non pas d'y monter (c'est impossible), mais bien d'y descendre ?

– Je dirais que tu es fou.

– Peut-être ; mais qu'est-ce que cela prouve ! Et toi ne l'es-tu pas aussi ? Ta belle est plus imprenable que cet oiseau dans son aire. D'ailleurs, c'était pour elle que je voulais ainsi voltiger le long de cette paroi.

– Voltiger, c'est bien le mot : as-tu des ailes ?

– Non ! mais une corde de vingt ou trente pieds m’en servira.

– Enfin, à quoi bon ?

– Il y a là un nid de faucons, j’en suis sûr : j’ai vu plusieurs fois le père et la mère. Les petits valent de l’argent ; et puis je t’en aurais donné un pour ton amoureuse : aussi vrai que je mens quelquefois, je voudrais lui en voir un sur le poing, comme à la vraie reine et dame de beauté de tout le pays. Nous autres hommes des bois, c’est tout ce que nous pouvons offrir. Et puis l’idée du danger que tu aurais couru pour lui faire ce présent...

– Moi !...

– Toi et moi ne sommes-nous pas un ? dit L’Escueil, avec son mélange habituel d’amitié, on eût presque pu dire de tendresse pour Gérard, et d’impudence.

– Comment ? je lui aurais fait croire...

– Oh diable ! non ! mais seulement *laissé croire* : quoique cela revienne au même, c'est bien différent.

– Tu penses donc, reprit Gérard après un moment de silence, qu'il serait possible de descendre dans cette gueule du rocher.

– Possible ? avec un convenable respect pour sa vie ; certainement.

– En effet, voilà un pin qui sort de l'un des bouts de la fente : il est si tortu et si court, que je ne l'avais pas d'abord aperçu.

– Justement : tu as mis le doigt dessus, il ne s'agit plus que d'y mettre le pied.

– Comment se glisser dans cette fente ? on ne lui donnerait pas un pied d'ouverture.

– Combien gages-tu qu’au bord un homme peut s’y tenir debout ? La hauteur trompe.

– Mais nous n’avons point de corde. Où en trouver une ?

– Non loin d’ici, chez un de mes confrères de la forêt.

– J’irais t’attendre là-haut.

– C’est cela : nous avons juste le temps avant le coucher du soleil.

XI

LE NID DE FAUCONS

L'Escueil, qui aimait autant les aventures qu'il détestait le travail et toute espèce de lutte sérieuse, s'élança aussitôt par le milieu de la forêt ; Gérard en suivit le bord ; puis, longeant et contournant le rocher, il n'eut bientôt plus pour en atteindre le sommet qu'à gravir une de ces gorges mélancoliques, toutes remplies de pierres éboulées, qui semblent déchirer le tapis de verdure des

gazons et des bois, comme le fait, pour les illusions de la vie, la dure et sèche réalité.

Le sommet de la roche escarpée formait une petite croupe arrondie, dont la forêt, comme un liseré vert, suivait strictement le bord. L'Escueil ne tarda pas d'y arriver aussi.

— Je n'ai pas trouvé mon homme, dit-il : mais nous allons faire nous-mêmes ce qu'il nous faut.

Il traînait après lui un énorme paquet de lianes flexibles qu'il avait prises en montant. Aidé de Gérard, il en tressa une grosse corde, puis une autre plus petite, mais également forte et serrée. Les deux amis attendirent un moment, couchés dans l'herbe et l'œil sur l'horizon ; enfin ils virent les deux oiseaux se mettre en quête pour leur repas du soir, plonger vers la plaine et disparaître comme deux points noirs dans les airs.

Nos jeunes gens descendirent alors ce qui restait de pente boisée ou couverte de buissons : se glissant, se suspendant presque d'arbre en arbre, enfonçant d'autres fois jusque sous les épaules parmi des taillis de framboisiers, tout rouges de leurs fruits et mêlés çà et là d'ellébore, dont les baies sinistres d'un noir luisant semblaient les avertir de leur folle audace et du péril, ils arrivèrent ainsi au bord supérieur du rocher. Là, L'Escueil se mit en position de se pencher pour reconnaître la place, avec toutes les précautions convenables, car l'espace était étroit, assez incertain et glissant. Entourant d'un de ses bras une jeune tige de cytise, pendant que Gérard l'empoignait fortement par ses habits, il put assez avancer la tête pour voir, immédiatement au-dessous d'eux, le pin grisâtre et, passé ce seul point de repos dans l'abîme, le précipice tout net. Ils étaient tombés juste à l'endroit où il fallait attacher la corde. Elle fut solidement fixée à un

arbre, et la plus petite à côté, mais de manière à pouvoir glisser sur une des branches comme sur une poulie. L'une et l'autre pendaient environ jusqu'au pin sortant du rocher, mais le dépassaient à peine.

— Maintenant, attention et adieu, dit L'Escueil, je vais descendre, parce qu'au fond je vois bien que cela te fera plaisir. Il ne m'arrivera rien, si le père et la mère ne prennent pas la fantaisie de revenir trop tôt. Je suis une mauvaise tête, mais je l'ai bonne : quant au cœur... Mais bah ! n'en parlons plus. Seulement, si je faisais la bêtise de me laisser tomber, souviens-toi, Gérard, que je t'ai aimé, au fait je ne sais pas pourquoi, mais suffit ! peut-être plus que notre belle ne t'aimera jamais.

— Tu n'y es pas, mon bon Michel, lui dit Gérard en le tirant en arrière et se saisissant de la corde : c'est moi qui vais descendre, personne

autre que moi, je ne l'ai jamais entendu qu'ainsi. Suis-je un homme ou un enfant ? c'est ce que je vais savoir par mes yeux. Si je descends là et que j'en revienne (quelque chose me dit que j'en reviendrai), je défie tous les Kilian du monde, et Luze est à moi. Je vais consulter le sort sur ma destinée ; ce rocher sera mon prophète : voyons ce qu'il nous dira.

Il y eut quelque chose de si délibéré dans son air et dans ses paroles, qu'après une ou deux objections L'Escueil se rendit.

— Au fait, lui dit-il, tu as peut-être raison. Tiens-toi seulement bien à la grosse corde ; passe, pour descendre, la petite sous le bras ; bien, c'est cela ; j'y aurai toujours la main, et elle nous servira de signal : deux coups répétés deux fois, quand je devrai la retirer à moi pour hisser la nichée comme une botte de foin. C'est bien convenu, n'est-ce pas ! Ne descends pas trop vite ; aide-toi

du rocher ; ne regarde que la paroi, ou en haut, jamais au-dessous de toi, et tu ne risques rien. S'il y a place pour deux, et que cela te fasse plaisir, avertis-moi : trois coups secs à la petite corde, si je ne t'entendais pas, et je serai bientôt là ; j'en serais quitte pour remonter.

Gérard commença aussitôt de se laisser glisser le long de la roche nue, en ayant soin de se rapprocher le plus possible de la partie raboteuse et d'appuyer ses pieds sur quelques anfractuosités qui d'en bas ne paraissaient rien, mais qui pourtant lui permirent de reprendre haleine et de soulager un peu ses mains et ses bras. Mais cela le fit dévier sur la droite, et quand il eut assez descendu, il lui fallut, toujours naviguant dans les airs, ramer en quelque sorte avec ses genoux contre le rocher pour se rapprocher de l'arbre qui, dans cette espèce de voyage aérien, était son port de salut. Le tronc écailleux sortait horizontalement de la fente, se dirigeant obliquement vers l'aire, et ne

se redressait qu'à une certaine distance. Gérard y pose le pied, l'y appuie... le tronc rabougri fléchit aussitôt sous ce poids inaccoutumé, plie... notre audacieux est perdu ; il entend les pierres qui se détachent de la gaine rocheuse où l'arbre est planté, rouler en rebondissant contre les parois à pic ; son support vermoulu s'affaisse sous lui, et il lui semble déjà le suivre et descendre d'un trait dans le précipice. Il se reprend à la corde avec un violent tremblement, une vigueur désespérée. Les lianes tordues, de nouveau se tendent, gémissant sous l'effort comme le lien de la gerbe sous le genou du moissonneur. Rien, ailleurs, où s'accrocher et se suspendre. Gérard pousse un grand soupir, et ferme les yeux. Doit-il chercher à recueillir son esprit ou ses forces ? Incertain il s'arrête, et se relâche un instant de la lutte... ô surprise ! le vieux tronc ne cède plus : toujours un peu incliné, il reste néanmoins ferme et immobile, solidement rivé dans le roc.

À cette découverte, dont il eut à l'instant la pleine certitude par son impression même de bonheur et de délivrance, Gérard se remit sur le champ ; bien plus, il se sentit une assurance, une tranquillité extraordinaire. Se reposant enfin des deux pieds sur ce mince pont suspendu, il osa regarder perpendiculairement au-dessous de lui, plonger et arrêter ses yeux, autant pour les rassasier que pour les raffermir, dans les fascinantes ondes de cette mer de feuillages qui remplissait le fond de l'abîme. Puis, sans perdre de temps et toujours s'aidant de la corde, il s'élança (il lui fallut littéralement faire un saut pour en venir à bout) sous cette espèce d'auvent d'un accès suffisant pour un homme, mais qui de loin ne paraissait qu'une entaille dans le rocher.

La partie supérieure en était inclinée, de manière que Gérard n'aurait pu toucher le fond sans s'accroupir tout-à-fait ; la partie inférieure était assez plane et même recouverte çà et là d'un peu

de terre végétale, que les révolutions du globe y avaient déposée. Un petit églantier des montagnes avait crû sur le bord à l'une des extrémités, et laissait tomber ses fleurs couleur de sang, moitié dans l'abîme, moitié dans l'aire. Le nid était vers le fond, bien à l'abri, nid farouche et sombre, du milieu duquel les jeunes faucons, au bruit que fit Gérard en entrant, dressèrent aussitôt leurs têtes hardies, ouvrant le bec et criant de fureur et de faim à la vue de l'étranger. Le reste de l'espace autour d'eux était leur royal tapis, tout semé de poils, de plumes, de tronçons de serpents et de lézards : quelques brins d'herbe faisaient comme une frange de soie verte sur le bord de leur loge.

Gérard, prenant celui des jeunes faucons qui lui parut le plus fort et le plus beau, l'enferma, malgré sa résistance, dans la coiffe de sa toque, noua et attacha le tout à la petite corde, fit le signal convenu pour la retirer avec sa cargaison emplumée et, laissant doucement dériver celle-ci

jusqu'à l'arbre, la vit bientôt s'élever triomphalement dans les airs, sans qu'elle pût y essayer ses ailes. Il n'avait plus maintenant qu'à la suivre, par un moyen moins prompt, et surtout moins léger. Il cueillit quelques-unes des fleurs rouges qui pavoyaient l'entrée de l'aire, comme la bannière de ce fier donjon, et s'apprêta donc à remonter.

Mais auparavant, s'étant retourné, ce qu'il avait évité jusque-là de faire directement et en face, il resta un moment débouta l'entrée, voulut regarder pleinement l'horizon et le vide des airs, du bord même de cette haute demeure où il aurait désiré pouvoir transporter un instant avec lui celle pour qui seule il en avait osé la conquête. Il se tint donc debout à l'entrée, fermant d'abord les yeux, puis les ouvrant peu à peu... Quel spectacle ! le vide partout, au loin, au large, en haut, à ses pieds ; seule à l'horizon, la ligne blanche et dentelée des Alpes qui, entassant leurs cimes et leurs escarpements, semblaient mesurer et redoubler la

profondeur ; puis tout au bas, dans l'intervalle, la plaine diaprée de villages et de champs cultivés, et le lac au fond. Gérard ne put supporter longtemps sans frémir cette vue vertigineuse. Il lui semblait déjà que le rocher où il était enfermé, pirouettait sur lui-même et ne le soutenait plus. Serrant donc la corde avec force, il se hâta de sauter sur l'arbre, ne voyant rien, ne pensant à rien, et déployant machinalement une vigueur, une adresse, une rapidité, qui en peu d'instants lui firent regagner le sommet. Pâle et sans rien dire à L'Escueil, presque aussi pâle que lui, il franchit la pente boisée et ne s'arrêta que sur l'autre versant, où il se laissa tomber tout tremblant sur le gazon.

— Bravo ! lui criait son ami en le suivant : bravo, mon Gérard, tu as vaincu ! seulement, pourquoi diantre ne pas prendre toute la couvée ? Nous en aurions fait de l'argent ; mais voilà, ces amoureux ne pensent jamais qu'à eux-mêmes. À présent c'est trop tard ; le père et la mère vont re-

venir ; ce sera un beau vacarme : pourvu qu'ils ne se mettent pas en tête de nous crever les yeux ! Ce que nous avons de mieux à faire maintenant, c'est de partir.

Gérard fut quelque temps incapable de répondre. Il croyait toujours sentir la montagne trembler sous lui. De cet endroit même où il était couché dans l'herbe, il lui paraissait qu'elle tournait, cédait, allait lui échapper encore, et il avait besoin de se réfugier, par le regard, dans l'azur du ciel qui lui semblait plus fixe que le sol : tel était l'état d'ébranlement où l'avaient mis la dernière partie de sa course et la surexcitation même qu'il lui avait fallu pour aborder et pour vaincre le danger. Comme il arrive souvent, il n'en pouvait supporter le souvenir et l'image, après en avoir bravé la réalité. Enfin, revenant peu à peu à lui, il dit d'une voix altérée :

– Je ne sais, mais je suis triste maintenant de ce que j’ai fait. Avoir enlevé ce pauvre petit à sa mère...

– Bah ! comme s’il ne sera pas cent mille fois mieux choyé, caressé, baisé par la belle Luze. Je te conseille de le plaindre ! quand tu voudrais bien qu’il t’en arrivât tout autant !

Ces mots rendirent Gérard à ses contemplations de tendresse et d’amour qui étaient pour lui la vraie réalité. Il se leva joyeux, et ils partirent, emportant le jeune prisonnier qui piaulait misérablement. À peine arrivés au bas de la première pente, ils entendirent le redoutable sifflement des ailes contre le rocher. À tout hasard L’Escueil se munit d’un bâton ; mais ils se mirent bientôt hors de vue, en se précipitant par le plus épais du fourré.

XII

FRAISES DES BOIS

Ils étaient parvenus à un petit ruisseau, dont le murmure leur enseignait leur chemin, parce qu'en suivant ses bords ils étaient sûrs d'arriver à une rigole qui en partait pour courir arroser en gazouillant l'herbeuse esplanade où l'ermitage du vieillard était situé. Tantôt l'onde pure, se jouant parmi les blocs, y sautillait d'un pied léger, déployant au soleil son écharpe argentée, puis l'instant après, elle se coulait et s'enfuyait sous les

pierres ; tantôt elle jasait de toute la force de sa jolie voix, puis elle se taisait endormie sous un voile épais de menthe et de ne-m'ou-bliez-pas, qui la dérobaient complètement au jour. Ailleurs, dans les endroits chauds et découverts, c'était la fraise des bois qui lui tenait déjà compagnie, se penchant sur elle et tapissant parfois les deux bords en telle abondance, que l'air en était embaumé.

Toutes ces petites têtes rougissantes, hardies et timides en même temps, semblaient appeler de loin l'œil du passant, et de près en revanche, malicieusement cachées sous leurs feuilles, tromper la main qui les cherchait : on eût dit surtout que les plus belles avaient le pouvoir de s'éclipser et de disparaître sous terre. Gérard, cependant, finissait par en avoir raison et il en eut bientôt rassemblé un énorme bouquet. En vain L'Escueil lui criait-il de se hâter.

— Laisse-moi donc ces maudites fraises ! lui disait-il. Avance ! avance ! haut le pied ! N'avons-nous pas désormais tout ce qu'il nous faut pour nous moquer de Kilian : une robe plus belle que toutes les étoffes de Flandre, et des raretés qui valent bien ses bijoux ? Si le Reclus était là, il te dirait : Sois content ! il ne faut pas tenter le bonheur.

Gérard n'en sautait pas moins de pierre en pierre pour grossir d'autant sa gerbe vermeille, derrière laquelle il voyait déjà lui apparaître, encore mieux, rougissante à son gré, la figure de Luze lui souriant à travers les fraises, et s'y cachant à moitié.

— Plus que deux ou trois, répondait-il, mais grosses, très grosses, pour la couronne, et pour bien finir : tiens, celle-là ! elle est comme une noisette.

Et il sautait de joie : on eût dit un enfant.

— Celle-ci encore, ce sera la dernière... Mais le pied lui tourna comme il s'élançait d'un bloc à l'autre sur le bord opposé, et il tomba en poussant un cri de douleur. Son bouquet était sauvé, mais il eut peine à se remettre debout et, après quelques pas, il dut renoncer à marcher.

L'Escueil courut à l'ermitage chercher Bon et son maître. Resté seul, Gérard entendit au bout d'un moment un bruit d'ailes passant sur la cime des arbres ; et bientôt il vit, par l'éclaircie que formait le ruisseau, l'un des faucons tournoyer et planer sur sa tête. Heureusement L'Escueil avait emporté le petit oiseau, et le grand, après avoir longtemps regardé Gérard, disparut.

Bientôt L'Escueil revint avec le Reclus. Ils mirent Gérard sur l'âne, et le soutenant chacun d'un côté, ils le conduisirent sans accident jusqu'à l'ermitage. Le vieux faucon était déjà perché sur le pan de mur ; tantôt il volait tout autour, le rasant,

le frappant de l'aile et poussant un cri sauvage et plaintif ; tantôt il retournait s'y poser d'un air farouche. L'Escueil lui jeta des pierres, et comme il tournoyait devant la porte, il le frappa presque de son bâton. Gérard avait de la fièvre ; il ne pouvait dormir, et il entendit ou crut entendre le fier oiseau se lamenter jusque fort avant dans la nuit.

XIII

GRANDE COLÈRE DE L'ESCUEIL

Ainsi s'était terminé ce jour fertile en incidents et où le plus vulgaire de tous, comme il arrive souvent, avait peut-être noué la destinée de notre héros. Le lendemain, celui-ci ne se trouvait pas mieux : loin de là, il fut absolument incapable de quitter la couche à part qu'on lui avait plus moelleusement arrangée sur l'un des bords du grand tas de mousse et de joncs. La jambe était enflée, le moindre mouvement lui causait la plus

vive douleur. Leur hôte y employa tous ses jus et toutes ses herbes, assurant qu'il serait bientôt rétabli. Un orage avait d'ailleurs éclaté pendant la nuit ; on l'avait entendu tonner et mugir avant l'aube, puis il s'était changé en une large ondée qui, pour le moment, faisait des ruisseaux de tous les chemins. Impossible de songer à voir Luze, encore moins de lui insinuer de venir, comme c'avait été aussitôt la pensée de maître L'Escueil. Il fallut donc se résoudre à temporiser.

Quelles tristes heures pour Gérard ! Comment Luze, ignorant ce qui lui était arrivé et le croyant retiré chez lui, prendrait-elle ce qu'elle regardait sans doute comme une trop longue et injuste bouderie, après la preuve qu'elle lui avait donnée de son amour ? De son amour ! hélas ! ne se trompait-elle pas elle-même en croyant l'aimer ? car un vague instinct avertissait Gérard que sa belle cousine pouvait aimer aussi facilement qu'elle était aimée. Et maintenant qu'il avait

un rival, le malheur n'avait-il pas voulu qu'il lui laissât le champ libre et qu'il eût l'air déjà de se retirer.

Leur vieil hôte lui prodiguait ses dissertations et bénissait de son mieux ses remèdes, mais sans le distraire ni hâter beaucoup sa guérison ; elle paraissait vouloir cheminer lentement. Quelques jours ainsi se passèrent. Un soir enfin, L'Escueil, voyant que Gérard n'était plus si souffrant, annonça qu'il se rendrait le lendemain matin au bourg, pour une vente qui le concernait, et qu'il verrait Luze, quoiqu'il crût bien n'être pas trop dans ses bonnes grâces.

L'Escueil partit en effet le lendemain, jour de marché et de justice, et ne revint que le soir auprès de ses deux compagnons. Il faisait déjà sombre ; mais pour épargner la lampe et pour mieux goûter la fraîcheur du soir, la porte était ouverte. Gérard jouait mélancoliquement sur son

lit avec le jeune faucon qui commençait à s'apprivoiser. L'ermite soutenait que les bêtes ont une âme et un langage, inférieurs sans doute mais pourtant analogues aux nôtres ; que leurs cris étaient comme autant de langues composées de plusieurs sons divers, imperceptibles pour notre oreille ; mais toute langue, pour celui qui ne la parle pas, ne fait-elle pas l'effet d'un gazouillement toujours le même et toujours confus ? Les petits enfants, créatures évidemment plus parfaites que nous et ressemblant aux anges, n'avaient que trois ou quatre mots avec lesquels ils disaient tout. Le don de Dieu en chacune de ses créatures, si celle-ci le voulait et peut-être quand même elle ne le voudrait pas, était infini, irrévocable. Certainement donc les bêtes avaient dans leur vie une perfection qui leur était propre et pouvait leur procurer une inépuisable félicité. Enfin, sans aucun doute, elles avaient aussi leur ré-

surrection, si même elles n'étaient pas déjà la résurrection d'autres êtres connus ou inconnus...

– Ma foi, ça m'est bien égal ! dit tout-à-coup une voix dans l'obscurité : c'était celle de L'Escueil, qui arrivait sans être entendu. Jetant brusquement son chapeau par terre, il donna tous les signes d'une mauvaise humeur si évidemment hors de son caractère, qu'elle en avait presque l'air affecté.

– Bon ! qu'y a-t-il, demanda tranquillement le Vieillard.

– Il y a que, si ce diable de Kilian, lui aussi, ressuscite et qu'il nous faille encore le trouver dans l'autre monde sur notre chemin, il ne manquerait plus que cela. Mais voyons, père Apothéloz, allumez la lampe et regardez un peu ce que ces femmes m'ont mis là dans ce sac pour votre souper, et pour le mien j'espère, car il n'y a rien autre qui puisse me ressusciter. Je suis presque

mort de faim, de fatigue et de colère. Nous avons fait une belle journée. Pour moi, ça m'est égal, mais pour toi, mon pauvre Gérard !... Tout en mangeant, je vous conterai bien cette maudite aventure.

– Il vous faut savoir, père Apothéloz, que si je ne vaux pas grand'chose, au moins je ne m'en fais pas accroire, comme Zébédée qui se figure déjà, parce qu'il lit la Bible en hébreu, toucher le septième ciel, tandis que moi je me sens au plus bas de la terre : ça m'est égal !

– Les derniers seront les premiers, dit le vieillard.

– Oh pour cela !... alors je ne suis pas des derniers, dit L'Escueil. Mais ne m'interrompez pas toujours, père chauve, ou je vous envoie au diable comme les autres.

– Bon ! j'en suis déjà revenu, murmura le vieil adepte.

– Je vous disais donc que je ne me flatte pas : je suis un sans-souci, un misérable ; j'aime trop le vin, je bois celui des autres, et je ne suis que bon enfant, voilà tout. Mais que voulez-vous ? nul ne s'est fait tout seul, comme on dit. Mon père a commencé, et moi j'ai fini. Il avait entamé le gâteau, je veux dire notre héritage : impossible de le refaire ! comment raccommoder un gâteau ! un gâteau ne se raccommode pas : une fois écorné, le manger jusqu'au bout est le seul parti à prendre. C'est ce que j'ai fait, et tranche après tranche, ou, si vous aimez mieux, champ après champ, le mien s'en est allé, il a pris le large comme s'il avait des ailes ; bref, il n'est plus : autant vaudrait qu'il n'eût jamais été.

– Il vaudrait mieux ! fit le lollard.

– Comme vous voudrez ; ça m’est égal ; tout m’est égal. Un seul morceau restait, le dernier, mais aussi le plus beau ; un vrai joyau de famille. Il était entendu, déjà du vivant de mon père, qu’on ne le vendrait que dans un cas extrême. Un pré, le meilleur de l’endroit ! pas très large, il est vrai, mais long, long, d’au moins un bon quart de lieue, et se repliant, se recourbant tantôt sur le voisin de gauche, tantôt sur le voisin de droite : la queue du diable, quoi ! c’est tout dire, et véritablement avec ce pré on pouvait encore tirer longtemps le diable par la queue. Maintenant je ne la lui tirerai plus. Le pré est vendu.

– Tu viendras demeurer avec moi, Michel, dit Gérard.

– Oui, pour faire encore mieux fuir ton amoureuse, dont nous sommes séparés maintenant, au moins de toute la longueur de ce pré, je t’en avertis.

– Comment cela ?

– Patience ! tu le sauras toujours assez : laisse-moi raconter mon histoire ; j’ai bien écouté les vôtres.

Et il poursuivit avec une sorte d’exaltation comique.

– Mon pré ! c’était mon pré ! un bon pré, et riche, tout le rebours de vous, Apothéloz, qui êtes bon mais qui n’êtes pas riche, et de Kilian, qui est riche mais qui n’est pas bon. Bon et riche : car il a non seulement fait banqueter la justice pendant six mois ; payé mes petites dettes, mes jolies dettes, qui me chatouillaient sans me chagriner, et que j’aurai maintenant beaucoup plus de peine à remplacer par d’autres ; payé Zébédée lui-même, de qui cinquante livres prêtées en diverses fois me coûtèrent en beaux intérêts, l’usurier ! cinquante de ses sermons entendus bien dévotement ; oui, mon pauvre pré m’a payé à lui seul tout cela, et de

plus il m'a laissé encore en me quittant, comme souvenir d'amitié, ce petit sac d'écus.

– Bon ! la chose n'a pas tourné si mal que je m'y attendais, dit le vieillard.

– Tonnerre ! vous êtes aussi trop facile à contenter, vieux père ! Songez qu'après ce nigaud-là (et il montrait Gérard) je n'aimais rien tant que mon pré ! Il valait beaucoup plus ; et sans ce traître de Kilian il m'aurait rapporté de quoi te mettre en ménage, mon pauvre Gérard : je t'aurais prêté, oui, que je ne boive jamais une goutte de vin si je mens ! j'aurais placé chez toi cet argent à fonds perdu. Je serais venu loger et boire un coup chez toi de temps en temps ; je t'aurais fourni du bois pour ton foyer et pour remonter un peu la vieille maison ; petit à petit Luze se serait habituée à moi, car je suis bon diable ; Apothéloz aurait gardé les vaches et bercé les enfants ; il m'aurait donné une place à côté de lui à l'étable

dans les grands froids, je l'aurais remplacé, quand je serais devenu vieux et que je me serais fait ermite comme lui. Au diable tout cela maintenant, ajouta-t-il avec une tristesse réelle, qui gagnait ses compagnons.

– Mais pourquoi ? demandèrent-ils tous les deux. Il y a un peu moins d'argent, voilà tout.

– Il n'y en a plus assez : à peine de quoi faire la noce. Je vous dis que ce Kilian, avec tous ses grands airs de soldat, est un maître renard. Ce pré, c'est sûr, lui allait comme une bague à un doigt.

– Quoi ! il l'a acheté ! – et il l'a eu trop bon marché ! s'écrièrent coup sur coup le jeune homme et le vieillard.

– Eh non ! vous voyez bien que non : c'est justement ce qu'il n'a pas fait et le tour qu'il nous joue. Nous ne sommes pas au bout, allez ! Écou-

tez, que je vous explique cela comme il faut, puisqu'il faut tout vous dire. Kilian est mon voisin de droite en allant contre le ruisseau, où il n'arrive pas plus que mon voisin de gauche, car je leurs prends l'eau et le taillis ci tous les deux. Lorsqu'on sut que Kilian revenait, bon ! pensai-je ; juste comme vous, père Apothéloz ; c'est la seule fois que je vous aie ressemblé. Bon ! il m'achètera mon pré ; il me le paiera cher, parce que son pré à lui en vaudra beaucoup plus et qu'il a de l'argent à placer. Je ne voulais te parler de rien, Gérard, avant l'affaire. Il arrive, bon ! et la vente est fixée. Je lui en touchai deux mots le premier jour que je le vis, et, comme il ne savait encore rien et que l'occasion était belle, il ne me dit pas non. Aujourd'hui, sa chanson était toute changée. J'entre dans la salle, où je voulais au moins voir vendre mon bien, puisqu'on ne me laissait pas libre de le garder ; je vais droit à Kilian et je lui dis :

« – Il te faut ce pré ! je compte sur toi, tu ne te le laisseras pas prendre.

« – Oui, me répond-il en ricanant, oui il me le faut ! j'y compte et, bon gré mal gré, je finirai bien par l'avoir.

« C'était parler cela, j'espère ! mais je ne savais pas encore ce que parler voulait dire. – L'enchère commence. On met d'abord de petites sommes pour rire. Un pré comme celui-là, criais-je entre mes dents : c'est une infamie. Sans l'auguste présence de Dame Justice, que l'on fait bien de représenter avec un bandeau sur les yeux, car elle n'y voit pas trop clair, j'aurais joué des mains et des pieds, pour apprendre aux gens à se moquer d'une si belle ceinture de gazon qui n'a pas sa pareille dans tout notre territoire. Enfin, attention ! On met au moins une enchère honnête. Je regarde Kilian : motus ! il détourne la face ; je l'appelle, il fait semblant de n'avoir pas entendu.

On ajoute quelque chose : le premier enchérisseur saute vite deux ou trois crans, et le second se retire. Kilian parle à voix basse avec l'autre : je commence à comprendre. Une fois, deux fois, trois fois... mon pré et vendu.

« – Pour Kilian ! s'écrièrent les deux auditeurs.

« Pour mon voisin de gauche, mais, comme je l'appris bientôt, c'est Kilian qui a fourni l'argent.

– Bon ! il aime mieux les lettres-de-rente que les terres, dit le Reclus.

– Il a raison, dit Gérard.

– Il a raison ! s'écria L'Escueil : voilà ce que c'est que de ne regarder jamais que les yeux de sa belle, et de ne pas seulement savoir où est située sa dot. Quoi ! vous ne comprenez donc pas ! mon voisin de gauche ! le père de Luze ! Kilian compte

bien avoir mon pré, cela s'entend de soi-même à présent. Avec le sien et avec l'autre ils formeront à eux trois une jolie campagne. Je gagerai que c'est ce qu'il disait tout bas en riant à l'oreille du vieux Léonard, quand il lui a laissé adjuger mon pré, le double traître ! On dit qu'ils sont devenus pairs et compagnons, à force de parler de leurs batailles. Le père Léonard est un bon vieux sire ; mais, quand il s'est une fois logé quelque chose dans la cervelle, je ne sais pas si même sa fille y pourrait rien : et puis, s'il a chez lui de quoi boire et manger, il n'a guère l'air mieux ferré d'argent que nous trois. Si Kilian le veut, il peut le serrer de près maintenant.

XIV

MAITRE BON RENTRE EN CAMPAGNE

À cette révélation, l'ermite lui-même, qui décidément avait vidé le fond de sa boîte, demeura un moment sans rien dire, et ce fut Gérard qui, le premier recouvrant la parole, demanda d'une voix basse, qu'il ne cherchait pas même à rassurer.

— Et Luze, tu ne l'as donc pas vue ?

– Que si. Elle avait même l’air un peu triste ; mais les femmes, je ne m’y fie pas ! pas plus qu’à ces sentiers de chèvres sur la montagne qui commencent bien et qui finissent mal : on se croit d’abord dans d’honnêtes chemins de chrétien, bien marqué d’un joli petit pas et qui ont l’air d’être tout-à-fait votre affaire ; puis ils disparaissent, et n’aboutissent à rien, vous menant on ne sait où, si plutôt ils ne vous mènent perdre.

– Mais que t’a-t-elle dit ?

– Tu crois donc qu’elle m’a parlé ! est-ce que je ne lui fais pas peur ? Mais je suis allé chez Mère-Barbe, une bonne vieille, celle-là, qui ne remue la langue qu’à bon escient et qu’autant qu’on veut, au lieu que Tante-Rose, je me méfie de la sienne et de tout ce qu’elle fait, car elle ne se croit pas vieille, et avec un rigodon le premier venu peut la mener au bout du monde par le nez. J’ai donc dit à Mère-Barbe que tu étais, ma foi !

bien malade, et peut-être en danger (pour mieux faire valoir la chose), mais je n'ai pas eu l'air de la savoir par moi-même, ni que tu ne fusses pas chez toi ; j'ai ajouté seulement que j'avais rencontré dans la forêt le père Apothéloz qui te soigne ; que, toutefois, il pensait aller demain au bourg, à moins que tu ne fusses plus mal : tout cela pour vous seule, ai-je dit en terminant. Or, si Luze ne se trouve pas demain comme par hasard sur la route, c'est une affaire faite, il n'y faut plus penser. Qu'elle s'y trouve au contraire, il y aura bien du mal si le vieil oiseleur ne parvient pas à apprivoiser la colombe et à nous l'amener jusqu'ici.

Aux dernières paroles de L'Escueil, Gérard avait levé sur leur hôte un regard à la fois si découragé et si suppliant, que le bon vieillard se sentit ému, et résolut de faire son possible pour rapprocher ces deux cœurs mal à propos désunis. Ici comme dans le reste de sa conduite, il obéissait avant tout aux inspirations de son caractère es-

sentieusement bienveillant et optimiste ; mais il y mêlait aussi en un sens spirituel, quoique toujours scabreux, les idées de certaines sectes, dont les théories à ce sujet sont d'ailleurs la pratique ordinaire de la plupart des hommes dans tous les temps. Il pensait, nous l'avons vu par sa réponse à une question bien hardie de L'Escueil, qu'il pouvait être aussi dangereux pour le but général de la vie de trop serrer la bride à ses passions que de la lâcher à l'excès : en les combattant sans cesse et en tout, on était aussi continuellement aux prises avec elles, on les avait toujours face à face, et l'on ne s'en dépêtrait jamais, au lieu de se tirer de là pour viser plus haut, et de passer outre. Dieu, qui est tout bon, n'aurait-il étalé à nos yeux les biens et les beautés sans nombre sortis de sa main créatrice que pour avoir l'air de nous convier à en jouir, mais en réalité dans le but de nous éprouver seulement, de nous tenter, et presque de nous séduire ? Ainsi raisonnait le vieil adepte, pour lequel

tout problème avait sa solution dernière dans l'inépuisable bonté de Dieu que rien ne décourage ni ne lasse. Comme, au surplus, les deux pauvres enfants s'aimaient, et d'un amour légitime, il n'avait pas grand scrupule à les rapprocher, même d'une manière un peu louche : bien au contraire, il se faisait une fête de les voir réunis.

Ce fut donc avec joie qu'il enfourcha Bon et qu'il se mit à trotter au petit pas vers la plaine. Mais, au sortir des bois, il trouva L'Escueil qui ce jour-là travaillait à la forêt et qui lui dit :

— N'allez pas croire qu'il vous suffira de dire à la belle : Venez ! et qu'elle viendra. La péronnelle fait la fâchée, je n'ai pas voulu le dire hier soir devant Gérard, et toutes les femmes sont comme les poulailles qui font toujours cent mille façons, et des criées et des sauts décote, au lieu d'aller simplement tout droit où on les pousse et où elles veulent aller.

– Bon ! bon ! je lui dirai...

– Si vous m'en croyez, ne lui dites rien. Tâchez, en causant, de l'amener tout doucement par ici, et je gage alors que, sans même lui donner la main pour franchir ce mauvais pas, je la ferai bien monter jusque là-haut.

– Sois tranquille, si je la rencontre, je te promets que Bon nous l'amènera tout seul : mais ne va pas l'effrayer, ou je ne suis plus des vôtres.

Et, sans autre explication, le vieillard se remit en marche, en clignant ses petits yeux plissés ; sa figure large et tortue, épanouie par un sourire de malice et de bonté, le faisait ressembler à un vieux Faune innocent, mais qui s'en va cependant furetant par les bois.

Bon trottait de son mieux, et son maître l'excitait, le soutenait, en lui adressant fréquemment, la parole dans une langue mystérieuse que

la solitude lui avait apprise, à lui et au brave animal, mais qui ne se composait que d'interjections, eh ! oh ! euh ! holà ! hu ! hi ! dia ! et autres locutions encore plus variées. Le brave roussin ne se sentait pas d'aise de si bien s'entendre avec son maître, et sans lui répondre, il trottait donc tant et plus, pour lui montrer qu'il l'avait compris de son côté.

La vivacité de cette conversation amicale n'empêchait point le vieillard de tenir toujours ses yeux braqués en avant, aussi loin qu'il pouvait et, à chaque détour du chemin, de s'écrier, aussi bien à haute voix qu'en lui-même, et sans toujours distinguer si c'était à lui ou à son âne qu'il parlait :

— Bon ! je gage qu'elle est derrière la haie ; — bon ! je l'entends qui vient.

Puis, tout ému du plaisir de la voir et de rendre service, il approchait, approchait, se tenant prêt à saluer, à répondre, à descendre, et... per-

sonne ! personne ! mais bon ! il ne pouvait manquer de la rencontrer un peu plus loin au contour suivant.

Hélas ! hélas ! il allait arriver au bourg, dont quelques maisons lui apparaissaient déjà à travers les arcades des vergers ; le chemin ne faisait plus qu'un seul coude, il avait eu beau ralentir le pas de sa monture, il allait dépasser le tournant, et Luze n'avait point paru. Enfin, oh bon ! bon ! une coiffe, un chapeau se montrèrent derrière les hauts coudriers. Il eût le temps de s'arrêter juste un peu en deçà du contour de la route, afin que l'on pût mieux s'aborder ou se séparer sans être vus ; il mit pied à terre, laissa Bon respirer et plonger son museau au plus épais de la tendre feuillée, et se retournant, dans sa joie il fut sur le point d'embrasser... Tante-Rose. Hélas ! oui, Tante-Rose en personne, dans ses plus frais atours, sa coiffe de velours laissant passer quelques mèches de cheveux d'un blond terne in-

capable de blanchir, et les bouffants gigantesques de sa chemise retombant, éblouissants de blancheur, sur ses longs bras nus, et menus.

Pour la première fois de sa vie, le paisible vieillard fut sur le point d'être infidèle à son interjection familière, et de la remplacer, comme L'Escueil le lui fit avouer, par un : Que diable ! c'est vous ! Où diantre allez-vous donc ? Il se retint cependant et ne témoigna pas sa contrariété en termes aussi énergiques ; mais Bon ne sut pas aussi bien se contenir. Soit hasard, soit malice et sympathie avec son maître, mêlée de tendresse pour la verte ramée, il releva soudain la tête à l'arrivée de Tante-Rose, et la salua d'un braire magnifique et prolongé, et festonné : hommage d'autant plus digne d'être noté que, nous devons le dire à la louange de Bon, il en était généralement peu prodigue ; car, s'il lui arrivait quelquefois de penser, et il pensait encore beaucoup pour un âne, il ne faisait pas comme la plupart de ses

confrères en tout genre d'oreilles, il avait assez la prudence de garder ses pensées pour lui.

Il fallut bien prendre le parti de se taire pendant cette harangue aliboronienne, ce qui permit au Reclus de laisser passer sa mauvaise humeur, dont on peut ainsi calculer la durée, et de témoigner tranquillement sa surprise à Tante-Rose de la voir endimanchée, un jour ouvrable, et portant un gros panier à son bras.

— Eh quoi ! lui répondit-elle avec sa volubilité ordinaire : eh quoi ! vous ne savez pas qu'on fane aujourd'hui le grand pré de Kilian, ou du père Léonard, comme vous voudrez : presque tout le village y est allé, pour faire plaisir à Kilian, et aussi parce qu'avant de charger le foin on est averti de se réunir tous, là-bas, voyez, sous ces grands arbres. Si vous n'étiez pas toujours avec ce nigaud de Gérard, qui est malade à ce qu'on dit (et *ma*

fy ! il vaut bien autant qu'il le soit), vous auriez été invité avec nous...

– Comment ! Kilian, dites-vous ?

– Bah ! vous ne savez rien, voilà ce que c'est que de rester toujours dans vos bois, qui ne sont bons que pour y aller danser. Oui, Kilian épouse Luze, c'est plus que certain. Il travaille et il mange chez le vieux Léonard. Il fait ses foins aujourd'hui : c'est lui qui dirige les ouvriers, et il nous régale. Ils sont associés, quoi ! en attendant que... Mais je bavarde, et ils vont peut-être commencer le repas sans moi. Ils avaient oublié quelque chose, j'ai vite couru le chercher, et changer de robe ; ce badin de Kilian, à force de me jeter du foin, m'avait toute décoiffée... Mais dites, j'y pense, venez avec moi, votre âne m'aidera à porter mon panier, et vous êtes sûr d'être le bienvenu.

– Non, dit le messenger tristement : il faut que je retourne vers mon malade, puisqu’il paraît qu’il n’a plus que moi.

– J’en suis au moins bien fâchée, s’écria la vieille fille d’une voix ferme et claire, dites-le-lui de ma part ; mais il faut bien se soumettre quand il n’y a plus rien à espérer. N’oubliez pas non plus de faire mes compliments à M. L’Escueil : il me semble qu’il y a longtemps qu’on ne l’a vu.

Le bon père avait descendu lentement, sans trop savoir que résoudre, la longue rue du bourg, à tout moment interrompue par une cour, un jardin, un verger, lorsque, enfilant une petite ruelle, Bon vint le déposer sans mot dire à la porte de Mère-Barbe. Celle-ci était auprès de son feu, tournant, retournant et secouant la marmite où elle réchauffait son modeste dîner.

– Bon ! au moins vous, Barbe, vous n’êtes pas de la fête, lui dit le Reclus en entrant.

Entendant appeler, elle releva sa tête pâle et flétrie, mais doucement éclairée d'un regard bienveillant.

– Ah ! c'est vous, dit-elle : non, je n'ai pas voulu être de la fête, car je vous attendais.

– Mais elle ! elle n'a pas fait comme vous, elle y est allée ?

– Hélas ! oui, la pauvre enfant, elle a eu bien de la peine à s'y décider ; mais elle a si peu de plaisir, et puis son père la pressait ; elle a craint de le fâcher, et aussi de faire jaser : le monde est si mauvais.

– Bon ! pas autant qu'il en a l'air ; car, par la bonté de Dieu qui ne cesse de nous bénir, nous pouvons faire bien moins de mal que nous ne pouvons en penser. Qu'est-ce qu'un peu de causerie et de bavardage ? des mots, voilà tout.

– Des mots sont quelquefois bien méchants.

– Oui, mais Luze n'en est plus aux paroles, à ce que dit Rose. Enfin, si c'est sa volonté... Mais j'aime ce petit Gérard ; il a du bon, même du tout bon, s'il peut prendre le dessus, car il n'aura plus rien à aimer, après ceci, sur la terre.

– Est-ce qu'on ne l'aime pas bien, lui ? dit Mère-Barbe avec une certaine vivacité. Tenez, père Apothéloz, je vois que vous savez tout : ainsi je puis tout vous dire. Quand Luze a su que son cousin, au lieu de la boudier à tort comme elle le croyait, n'était que malade, elle en a presque été contente dans le premier moment ; je l'ai bien vu, cela lui a soulagé le cœur : et alors elle a été beaucoup plus décidée d'aller à cette fête. D'ailleurs comme le pré touche à la route, elle avait pensé qu'il lui serait encore plus facile, vous voyant venir de loin, de vous aborder : elle comptait déjà le

faire ce matin ; elle ne l'aura pas pu, à ce qu'il paraît.

– C'est ce que je pensais, dit le vieillard, déjà rassuré.

– Et puis, à tout hasard, nous avons arrangé que je resterais et que je vous attendrais.

– Vous l'aimez donc bien, cette pauvre belle enfant du bon Dieu !

– Ah ! si j'étais riche !

– Riche ? n'avez-vous pas un cœur d'or, Mère-Barbe !

– Hélas ! non, il n'est que d'argent ; mais, à son mariage, je compte bien le lui donner.

– Bon ! ce n'est pas de celui-là que je veux parler.

Nous en resterons-là de l'entretien de ces deux vieilles gens : ce petit fragment suffira pour faire comprendre au lecteur que Tante-Rose avait, au moral du moins, considérablement grossi les choses. Voyons maintenant au plus près ce qui s'était passé.

XV

À BON OUVRIER SALUT

La veille au soir, Luze était donc avec sa mère, dans le *poile* ou la chambre du fond, à s'entretenir de l'absence de Gérard, de la vente du pré de L'Escueil, du nouveau voisin qu'elle leur donnerait, enfin de Kilian, que dame Françoise trouvait pourtant un beau et honnête garçon ; il lui rappelait même son Léonard à cet âge. Bientôt elles entendirent, à côté d'elles, un pas d'homme dans la cuisine.

— Est-ce toi, Léonard, dit la mère sans s'émouvoir : eh bien ! qu'avez-vous fait ?

— Non, ce n'est pas lui, mais c'est la même chose, répondit la gaillarde voix de Kilian, lequel ayant trouvé la porte ouverte, était entré sans heurter, et manifestait de plus l'intention de pénétrer aussi dans le sanctuaire ; mais les deux femmes, se hâtant de lui barrer le passage, le ramenèrent dans la première pièce, où ils se regardèrent quelque temps, moitié riant, moitié embarrassés.

Depuis le bal, Kilian avait revu Luze plusieurs fois, même chez elle ou, du moins, le soir à la veillée, sur le banc devant la maison, mais toujours en compagnie, et il ne lui avait point encore fait de visite ; il n'y en avait point d'autorisées. Son entrée sans façon avait donc de quoi les surprendre, mais il avait plutôt l'air de jouir de leur surprise et de s'en amuser. La mère était plus interdite que

fâchée ; sachant que son mari ne voulait pas qu'on lui fit mauvais accueil, elle était bien aise de le voir d'un peu près et flattée de ce qui n'était, après tout, qu'un hommage rendu à sa fille. Celle-ci, en revanche, toujours un peu rougissante avec lui, ne le reçut pas sans un air de réserve, où perçaient même assez peu de bon vouloir et une secrète impatience.

Après quelques secondes passées à s'envisager, Kilian, rompant le premier le silence, se mit à sourire et dit ainsi, tout tranquillement :

– Allons, dame Françoise ! faites-nous vite souper, je dois être levé demain avant l'aube, il faut que je me couche de bonne heure ce soir.

– Que dit-il ? s'écria dame Françoise, en se tournant vers sa fille.

– Mais une chose toute simple, reprit Kilian : de me faire souper, je vous le répète, comme un

bon ouvrier que je suis ; nous verrons si j'ai oublié de me servir de la faux, à force de me servir de la pique : maître Léonard vient de m'engager pour demain, et je n'ai accepté qu'à la condition de commencer dès ce soir.

Persuadées qu'il se moquait, les deux femmes entrèrent dans son jeu, et lui dirent :

– Le bel ouvrier que nous avons-là ! – Il fera plus de mal au pain qu'à l'ouvrage. – Il ne sait pas seulement tenir un râteau.

– Parions qu'il y a encore demain de la rosée quand tout le pré de L'Escueil, le vôtre maintenant, sera fauché. Nous sommes six, et nous commençons avec la fin du clair de lune, à trois heures du matin. S'il fait, chaud, que les faneuses soient seulement diligentes, et le foin sera déjà joliment sec dans l'après-midi. Au moins pourrons-nous charger celui de votre ancien pré et du mien que l'on a coupé aujourd'hui. Qu'en dites-vous,

gracieuse ? fit-il en se tournant vers Luze, et se servant ainsi de cette forme d'amical et riant salut, encore en usage parmi les campagnards de la Suisse française, là où la familiarité du langage et des vieilles coutumes s'est mieux conservée : qu'en dites-vous ? si, pour avancer l'ouvrage, on mettait le foin de mon pré dans la même grange que celui des deux autres ?... Mais donnez-moi vite à manger quelque chose, dame Françoise, quoi que ce soit, que je m'en aille dormir.

– Et sans doute que vous couchez ici, dirent les deux femmes, croyant toujours rire.

– Oh pour cela, il n'a pas voulu en démordre, s'écria le vieux Léonard en entrant d'un air animé, qui lui faisait encore mieux redresser sa haute taille et sa belle tête argentée. J'ai eu beau lui dire que nous n'avions point de place à lui donner, il n'a pas voulu entendre raison, quoique en général ce soit un garçon bien avisé. Il a toujours répondu

qu'étant à notre service il devait donc loger chez nous, et qu'il coucherait sur le foin dans la grange, faute de mieux. Voilà son dernier mot, et comme il m'a rendu service aujourd'hui, que tout le monde se réjouit de le voir demain à l'œuvre, et qu'outre une bande d'ouvriers il a engagé la moitié du bourg à être de la partie, pour assister, comme il dit, à une belle bataille de faux dans le foin, il m'a bien fallu en passer par là. Ainsi, Françoise, tu vas lui donner une paire de draps et une couverture ; quant à son lit, il n'aura pas de peine à le faire lui-même, comme un soldat : d'ailleurs cela le regarde, puisqu'il le veut ainsi. Mais, auparavant, soupçons vite. Il faut encore que je prépare ce soir les barils de vin, car nous aurons demain une chaude journée.

Comme le vieux Léonard avait débité tout cela en riant, mais pourtant de son grand air le plus jovialement décidé, sa femme et sa fille restaient interdites et ne savaient plus que croire : enfin

elles durent bien se rendre à l'évidence, et dame Françoise, encore belle avec son embonpoint, et alerte, malgré ses soixante ans, se mit en devoir de servir le souper. Pendant ce temps, sa fille dressait la table ; Kilian la regardait, non point à la déro-bée, mais d'un regard franc, malin et content. Quant au vieux Léonard, laissant parfois les deux jeunes gens ensemble, il allait continuellement de la cuisine à la cave pour remplir ses barils, ou, par une petite porte latérale, il faisait même un tour à la grange, prenant et reprenant ses mesures pour loger tant de fourrage, comptant et visitant faux, fourches et râteaux.

Kilian et la jeune fille se regardaient sans mot dire, celle-ci courroucée et troublée, mais prenant pourtant à sa colère un certain plaisir. L'audace de son poursuivant, intérieurement la flattait : elle lui aurait volontiers donné un soufflet à titre d'encouragement et de récompense ; mais ce dont elle enrageait, c'est que Kilian avait presque l'air

de l'attendre et de le désirer. Sous prétexte de l'aider à mettre la table à sa place ou à assujettir les deux bancs, il s'approchait d'elle, mais tellement, qu'elle se sentait comme enlacée, et qu'en se tournant ou se relevant, elle ne put éviter de le toucher une ou deux fois. Alors elle tressaillait ; sa main, malgré elle, aurait voulu appuyer, sans doute pour mieux repousser Kilian, qui se rapprochait davantage et semblait lui dire en riant : Ce coup ne compte pas, *gracieuse* ; recommencez.

Enfin, voyant qu'il n'y avait plus à en revenir, comme elle était après tout bonne fille et ne savait pas faire bien longtemps les gros yeux, elle se mit aussi peu à peu à sourire, laissa Kilian manœuvrer à son aise pour s'asseoir auprès d'elle, lui facilita même son installation sur le banc, et se plut à le servir, à lui verser à boire, et à lui amonceler une pyramide de mets qu'en l'honneur d'elle maître Kilian s'apprêtait déjà à démolir de son mieux ; mais regrettant aussitôt de la perdre de vue, il re-

levait promptement la tête, laissait retomber sa fourchette, ou la soulevait machinalement, pendant qu'il se retournait tout occupé de sa belle voisine. Le vieux Léonard faisait de temps à autre un grand clin-d'œil et un léger mouvement de coude du côté de dame Françoise, car celle-ci, dont les yeux, toujours beaux et noirs, n'y voyaient plus cependant que de près, tenait volontiers sa tête et ses longues paupières un peu penchées sur son assiette, et se contentait de deviner le manège de Kilian sans le voir.

— Votre père se moque de nous, dit Kilian à sa voisine.

— Vous voulez dire : de vous, lui répondit-elle ; puis elle ajouta : — et peut-être plus que vous ne pensez !

— Oui ? s'écria-t-il d'un ton de bonhomie : serait-il si méchant ? en ce cas, c'est qu'il vous res-

semble. Il n'y a que dame Françoise et moi qui soyons bons enfants.

— Ma mère trouve que, pour un si vaillant ouvrier, ou qui du moins prétend l'être, vous faites bien peu d'honneur au souper, reprit-elle, en lui versant lentement à boire de la main la plus rapprochée de la sienne et passant ainsi un moment son bras devant lui.

— Voilà un vin comme je n'en ai jamais bu ! dit-il, cette fois presque avec un soupir.

— De si mauvais, n'est-ce pas ?

— Non, de meilleur ; et ce dernier verre surtout...

— Comme si je n'avais pas vu la peine que vous avez eue à le finir ! Vous y alliez si lentement que vous aviez l'air d'avaler du verjus. Je crois bien ! quelqu'un qui revient d'Italie ! Moi-même

qui ne suis pas une de ces belles Italiennes dont vous parlez quelquefois, je ne lui trouve pas ce soir grande douceur non plus : en cela du moins nous sommes du même avis.

– Jamais vin d’Italie ne m’a aussi bien remonté le cœur.

– C’est pour faire plaisir à mon père que vous le dites.

– Je dis toujours la vérité, *gracieuse*.

– Je ne crois pas, *gracieux*.

Voyant qu’il s’agissait de l’honneur de son vin, le père de Luze se crut obligé d’intervenir, car c’était un sujet sur lequel il n’entendait pas raillerie. On ne pouvait boire de meilleur vin ordinaire, ni plus fort, ni plus doux, pour l’année, et il l’emportait certainement sur tous ceux de l’endroit. Kilian s’empressait d’approuver, et non

pas seulement en paroles, les sentences du vieux Léonard, lequel, une fois lancé, ne put tenir plus longtemps à se rendre maître de la conversation. Alors les champs de Morat et de Marignan ne tardèrent pas à se montrer dans le lointain ; on s'en approcha peu à peu ; on y fut : mais, comme Jean de Hallwyl¹⁹ exécutait cette fameuse charge qui décida du sort de Charles-le-Téméraire, Luze, se leva prestement de table, sans que Kilian eût le temps de l'arrêter ni de la suivre, ferma la porte après elle, et sortit.

¹⁹ À Morat, ce fut une charge, en flanc, je crois, du général Jean de Hallwyl qui décida de la victoire des Suisses et de la défaite du Téméraire. Voyez *Barante*, d'après Jean de Muller.

XVI

UN VAILLANT FAUCHEUR

En son âme et conscience, Luze ne pouvait s'empêcher de donner tort à Gérard et de le trouver en faute vis-à-vis d'elle ; mais nous savons déjà l'espèce de contentement qu'elle eut en apprenant de Mère-Barbe qu'il était plutôt malade que fâché, comme elle le croyait. Ainsi soulagée, et n'osant trop se refuser au désir de son père, curieuse d'ailleurs de voir si tout ce qu'avait dit Kilian était vrai et comment il s'acquitterait de sa

part de travail, le lendemain donc elle se rendit au pré avec les autres faneuses. Là, elle se mit de bonne grâce à ce genre d'ouvrage, qui, selon M^{me} de Sévigné en personne, se fait en *batifolant*. On se jeta bien en effet quelque peu d'herbe au visage ; et l'on faillit même ensevelir, par distraction, Tante-Rose sous une meule de foin que toutes les fourches, soudain prises d'on ne sait quel caprice et comme si elles se fussent donné le mot, semblaient avoir conjuré d'élever jusqu'au ciel. À grand'peine et poussant de beaux cris, surtout remuant de son mieux bras et jambes, Tante-Rose s'était enfin retirée de dessous cette Babel odorante ; mais ce fut pour entendre son retour à la lumière salué, sinon de la confusion des langues, au moins d'un rire universel.

Kilian après quelques essais pour reconquérir son ancienne science, s'était bientôt montré à la tête des faucheurs, grâce à sa haute taille, à sa force et à son agilité. Sa faux, traçant de vastes

ondes recourbées, semblait dévorer la prairie comme un vent destructeur, et, à la vigueur, à la sûreté de ses coups, à une certaine ardeur intrépide qui semblait l'animer même dans ce travail pacifique, on voyait que, semblable à ce héros des temps de Charlemagne, au géant Cisher, il eût été capable de faucher les hommes comme le foin²⁰. Ayant de beaucoup dépassé tous ses compagnons, c'est lui qui entama la dernière zone de la prairie, la seule qui restât encore à couper ; et chacun, pour le regarder faire, s'arrêtant d'un accord tacite et se rangeant à distance sur les deux bords, on la lui laissa achever seul. La faux, dans ses mains, redoublait d'ardeur ; on la voyait à peine briller

²⁰ Voir sur ce géant qui fauchait les hommes comme l'herbe, le chroniqueur du dixième siècle appelé le *Moine de Saint-Gall*, et dans les *Chansons lointaines*, les notes d'une ballade intitulée *Adalbert*.

hors de l'herbe ; elle s'y plongeait et replongeait sans cesse avec un cri sourd. Les spectateurs, sachant tous combien cet instrument est plus difficile à manier qu'il ne semble, admiraient, quelques-uns même tout haut malgré leur retenue habituelle, cette vigueur légère, toujours sûre d'elle-même, ce bras qui semblait se jouer du travail, et cette rapidité sans défaillance comme sans trop d'emportement. Notre héroïne, arrêtée ainsi que les autres, ne put s'empêcher de remarquer la belle prestance de Kilian, quand il se redressait pour aiguïser sa faux frissonnante, et la blancheur de ses bras robustes, quand, les balançant de droite à gauche, il jetait et ramenait la faux d'un seul trait, avec autant d'aisance que de promptitude et de large élan. Mais son père surtout était presque ému d'admiration, et ne pouvait s'empêcher de crier merveille.

— Bien, mon garçon ! disait-il à chaque nouveau coup. — Bien ! bien ! — Voilà qui est tondu

aussi ras qu'un moine. — Sauf la peau, rien n'est resté.

Enfin, ne pouvant se contenir, il se tourna du côté de sa fille et lui dit à demi-voix :

— Quel travailleur ! quel homme ! il est ma foi ! autrement plus beau que ton Gérard. Si tu étais sage et bien avisée, tu me le donnerais pour fils.

Comme le vieux Léonard n'avait guère l'habitude de retenir sa voix ni de cacher ses pensées, il en résulta que ce petit *aparté* fût encore prononcé assez haut pour que Kilian, qui arrivait près d'eux et au bout de sa tâche, témoignât qu'il l'avait entendu. Il sourit donc, mais sans avoir l'air de rien et sans s'arrêter. Rassemblant toute son adresse au contraire, embrassant d'un seul coup toute l'herbe qui restait, d'une dernière et vaste fauchée il roula vers la belle Luze une énorme vague fleurie qui vint expirer à ses pieds

et, se dressant devant elle, la couvrit jusqu'aux genoux de son flot parfumé. Le fer, sifflant comme un serpent dans l'herbe, passa même à deux doigts de la jeune fille effrayée ; mais son père lui fit voir, en lui montrant l'arc décrit par la faux, qu'elle n'avait pas été un instant en péril, tant le coup était juste et bien calculé.

On entoura Kilian pour le féliciter.

— Ah ! dit-il, c'est la première fois que je fauche depuis bien des années. Et pourtant j'aimerais assez à voir en une meule à part toute l'herbe que ma faux a touchée ce matin. Ce serait un assez joli bouquet, ce me semble. Tenez, père Léonard, vous voyez mes andains (on les reconnaissait à leur hauteur), laissez-les moi, je vous en donne le double en échange à prendre là-bas dans mon pré. J'ai dans l'idée qu'ils me porteront bonheur.

– Comme il te plaira, mon garçon, dit le père de Luze ; ton herbe est moins haute que la mienne ; mais c’est égal : on ne risque rien à faire marché avec toi.

– C’est dit ! ils sont à moi. Et maintenant votre fille ne me les refusera pas ; car j’ai juré de ne travailler aujourd’hui que pour elle : ils seront mon bouquet d’ouvrier, mon étrenne. Nous les mènerons ensemble à la grange ce soir. Nous aurons un char couvert de feuillage, les autres suivront, et tous les chevaux porteront des rubans. Mais allons nous rafraîchir, la journée est chaude, et nous en avons encore plus de la moitié devant nous.

Prenant alors le bras de Luze qui, tout étourdie de l’offre du bouquet colossal, se laissa machinalement entraîner, il entonna d’une voix forte et joyeuse, mais en patois, ce refrain que nous avons encore entendu chanter dans notre jeunesse, et

qui pourrait se traduire ainsi, d'une façon négligée, à peu près littéralement :

Allons, allons au pré,
Pour y mettre l'onde, l'onde.
Allons, allons au pré :
Qu'il soit tout arrosé²¹ !

Faucheurs et faneuses le suivirent, se rangeant deux à deux, chacun chantant à son tour et, comme il arrive dans ces sortes de compositions rustiques, où les mêmes rimes toujours répétées rappellent la forme de l'ancienne poésie chevale-

²¹ Fau alla au pra,

Por y mèttrè l'aidyë, l'aidyë.

Fau alla au pra,

Por bèn l'arrosa.

resque, chacun aussi variant à son gré le thème suivant, que nous ne faisons donc qu'indiquer :

Allons, allons au pré,
Pour y mettre l'onde, l'onde.

Mais dans le vert fourré,
Dites-nous, belle blonde,
Mais dans le vert fourré,
Quel oiseau s'est montré ?

De vous s'est approché ?
Regardant à la ronde,
De vous s'est approché ?
Près de vous s'est perché ?

Près de vous s'est penché ?
Sur le courant de l'onde.
Près de vous s'est penché,
D'un vieux saule ébranché ?

Qui le tient arrêté
Au bleu miroir de l'onde ?
Qui le tient arrêté
Au miroir argenté ?

Qu'y voit-il reflété ?
Est-ce une perle ronde ?
Qu'y voit-il reflété,
Qu'il en reste enchanté ?

Il a donc avisé,
Oui, la perle du monde,
Il a donc avisé
Perle au teint blanc rosé.

Son œil en a brillé,
Dans l'eau faisant la sonde,
Son œil en a brillé,
Son aile en a tremblé.

Dans l'onde il a nagé,
Il navigue sur l'onde,
Dans l'onde il a nagé,
Dans l'onde il a plongé.

Et la perle a passé,
Cette perle du monde,
Et la perle a passé
En son bec retroussé.

Mais en son bec levé,
Quand il revient sur l'onde,
Mais en son bec levé.
Il n'a plus rien trouvé.

Et n'ayant rien pêché,
Vite en l'herbe profonde,
Et n'ayant rien pêché,
Vite il s'est recaché.

Il est mort ; enterré ;
Vos beaux yeux, belle blonde,
Il est mort, enterré,
N'en ont-ils point pleuré ?

Allons, allons au pré,
Pour y mettre l'onde, l'onde.

Ainsi chantant, sautant et dansant, on était arrivé au bord du ruisseau qui, longeant le pied de la montagne, puis s'en détournant tout à coup, enseignait au loin la prairie. Il y avait là, au milieu d'un rond naturel de verdure, une vaste pierre plate, parfaitement unie, débris des antiques révo-

lutions du globe qui, après l'avoir détachée de quelque lointaine cime des Alpes, l'avaient chargée jusqu'ici. Elle faisait un peu saillie hors de terre, comme on en rencontre un grand nombre au pied des montagnes : on eût dit de loin une butte de neige, et toute la bande ne fut pas peu surprise, en approchant, de la voir cachée sous une belle nappe blanche et le couvert mis. Ce fut un long cri de joie et un sentiment général de gaieté, d'abandon, de plaisir, que Luze elle-même, hélas ! partagea.

L'oncle silencieux de Kilian, sa servante et sa femme, lesquels seuls étaient du complot, se dirigèrent vers les taillis d'aunes et de saules qui bordaient la rivière ; ils en tirèrent et mirent au grand jour de larges corbeilles remplies de toutes sortes de mets : en un clin-d'œil la table de granit se trouva chargée de pâtés, de rôtis, de jambons, de langues fumées, de salades, de gâteaux et de hautes piles de beignets rustiques, de gaufres de

diverses espèces, qui chacune avait son mérite à part et son nom. Au sommet de chacune d'elles, ou sur le dos des pâtés, se balançaient, comme le drapeau d'une place de guerre, une belle rose ou un bel œillet panaché. Puis l'oncle Johann descendit au ruisseau, et d'un magnifique rang de bouteilles qui ressemblait à une armée de pygmées cherchant un gué pour livrer bataille, il tira tout d'abord une escouade suffisante pour faire une heure de faction autour des plats. Quand il les eut toutes posées à intervalles bien égaux, qu'on le voyait mesurer d'un coup d'œil exercé :

— En place ! cria-t-il de sa voix puissante : alors vous eussiez vu tout ce monde obéir et s'asseoir en silence. Un petit banc de gazon, récemment élevé, régnait tout autour de la table ; il avait été contourné et creusé pour l'héroïne de la fête en un siège à part ; elle n'eut pas le temps d'en faire la remarque qu'elle s'y trouva déjà installée, entre Kilian qui ne faisait que la regarder à

son aise, et son oncle, tout occupé de donner un vigoureux exemple aux convives. On mangea donc, on but, on rit, on chanta ; et pour notre belle aussi, fêtée, provoquée, saluée ouvertement comme reine, les heures, d'abord pensives et lentes, devinrent plus gaies, puis tout d'un coup rapidement s'écoulèrent. Enfin, le soleil dépassa l'ombre frissonnante des frênes ; tout le monde se leva peu à peu. Kilian partit pour le bourg, afin de faire préparer les chars, et les faneuses se dispersèrent de nouveau dans la vaste étendue de la prairie, fermée non seulement au bas par le ruisseau, mais bordée en remontant par des haies à double et triple étage, le long desquelles elle se repliait en contours sinueux.

XVII

EXPLOITS DE MAITRE BON

La fin du repas avait été soudain attristée pour Luze par quelques mots de Tante-Rose sur sa rencontre avec le vieil ermite. Notre héroïne ne put se dissimuler que, si elle ne l'avait pas vu descendre vers le bourg, c'est que depuis assez longtemps elle avait oublié de surveiller le chemin, comme elle l'avait fait une bonne partie de la matinée ; mais puisque, après tout, elle ne se sentait guère d'autre tort, et qu'elle se mit à penser à Gé-

rard avec la même tendresse, elle ne jugea pas à propos de s'accabler de reproches ; elle se hâta seulement de quitter le petit fond vert où l'on avait dîné, et de se rapprocher du chemin, sans risque d'être fort remarquée, chacun se dispersant de son côté.

L'ermite était-il déjà repassé ? elle ne pouvait se résoudre à le croire. Mère-Barbe ne le lui aurait-elle pas plutôt envoyé ? ne saurait-il pas lui-même trouver un prétexte pour traverser au besoin la prairie ? D'ailleurs il n'était point si tard ; et sans doute elle allait le voir arriver.

Quand elle fut venue à la haie, nul bruit dans le chemin. Elle écouta un moment, espérant toujours reconnaître le trot pacifique de Bon et se disposant à arrêter son maître au passage ; mais tout était tranquille et désert. Enfin, à moitié entrée dans la haie, car c'était parfois un véritable taillis, elle écarta les branches de noisetier pour

mieux voir et pour dominer la route, qui faisait un coude dans cet endroit. S'ouvrant de la main un petit jour dans les feuilles, elle y passa furtivement la tête, ses blonds cheveux dérangés au passage achevant de l'y encadrer, et se penchant soudain,... elle alla quasi donner de son front blanc et de sa joue vermeille sur un front chauve qui était là posté. Monté sur son âne immobile, et collé contre la haie au bord du chemin creux, le Reclus épiait de son côté la prairie : comme deux mineurs travaillant en silence et qui se découvrent tout à coup l'un l'autre, ils s'étaient ainsi rencontrés face à face, et on eût pu dire bec à bec, dans leur souterrain feuillé !

— Enfin vous voilà ! s'écria le vieillard, pendant que Luze, ayant cependant plutôt ri que crié, achevait de se remettre de sa surprise. Je vous ai vue venir, ajouta-t-il, et j'allais vous appeler, puisque vous étiez seule, quand vous êtes presque arrivée sur moi, et bon ! ne vous déplaie ! vous

m'avez presque embrassé. Mais venez vite, que nous causions ; il y a par là un passage ; et vous m'accompagnerez un bout de chemin. Je suis en retard.

Elle était déjà descendue dans le chemin.

– Tenez, lui dit-il, je ne suis pas fatigué, montez sur mon âne, vous serez plus tôt revenue, et nous aurons causé plus longtemps.

Sans faire d'objections et pensant qu'à tout prendre, si elle était vue, sa promenade en serait moins suspecte, passerait plus aisément pour une fantaisie, elle s'assit sur l'honnête Bon avec le secours du vieillard, et ne montra nul souci, la vérité nous oblige à le dire, de ce quelle n'avait pas une robe d'amazone flottant jusque sur l'étrier. Ils se mirent en marche. Le vieux messenger lui conta par le menu l'accident de Gérard et ce qui l'avait provoqué, la tristesse, les plaintes, les craintes de son amant, le besoin qu'il avait d'elle, sa seule

pensée, on le voyait. Comme le Reclus mêlait à tout cela ses propres idées, et qu'il mettait autant de temps et de soin à rassurer Luze qu'à l'effrayer, ils se trouvèrent avoir fait un certain bout de chemin, avant qu'elle sût tout bien en détail : du moins l'ermite la laissa se figurer, selon la coutume des amants, qu'il avait encore mille choses à lui dire, quoiqu'il ne fit plus guère que se répéter.

Ils avaient même déjà dépassé la prairie et le petit pont du ruisseau, au delà duquel le chemin se mettait à son tour à côtoyer la montagne, mais sans s'y élever encore. Tout à coup le vieillard s'écria :

— Bon ! j'ai oublié de prendre le chemin d'en haut, pour passer chez le forestier et lui demander une herbe qui doit faire beaucoup de bien à Gérard. Tenez, voilà sa maison, là, sur la gauche au-dessus de nous ; il y a bien un sentier dans le bois, mais jamais je ne pourrais y faire grimper ma

bête. Vous me rendriez service de la conduire jusqu'à ce contour là-bas, où je descendrais vous rejoindre. Retourner en arrière me ferait perdre au moins une bonne heure, et le pauvre Gérard m'attend.

– Allons ! dit Luze, ils penseront que je me suis cachée, ou que je suis retournée au bourg ; mais dépêchez-vous.

Le vieillard enfila les taillis, et Bon se remit docilement en marche. Bientôt même il doubla le pas, comme s'il se sentait aiguillonné tout à coup par le plaisir de porter un si beau cavalier, et quoique Luze n'eût ni gaule dans sa jolie main, ni éperon à son petit soulier, qui parfois même faisait mine de vouloir s'échapper de son pied à demi découvert, Bon ne tarda pas à trotter beau et bien, toujours gentiment, sans paraître le moins du monde emporté hors de son caractère naturel et comme s'il ne faisait qu'obéir à son maître. Sans

trop s'effrayer encore, notre belle ne comprenait pourtant rien à toute cette ardeur, parce qu'elle ne pouvait pas distinguer comme lui les hau ! les hi ! que le malin vieillard lançait de temps en temps à travers la forêt. Enfin, à un formidable hu-hé ! parti de la hauteur, Bon, le paisible Bon, prit un trot redoublé qui frisait le galop ; il eut en un moment laissé bien loin en arrière le dernier contour, sans qu'il fût possible à Luze de descendre ni d'arrêter.

Elle n'eut d'ailleurs pas voulu abandonner l'obstiné baudet à lui-même, et à tout moment elle espérait voir son maître arriver. Elle se trouva ainsi, toujours emportée d'un pas rapide, à l'endroit où le chemin, se divisant en deux branches, commençait à s'enfoncer dans la montagne. Bon n'hésita point et ne commença de ralentir un peu son allure que lorsque la montée l'y força. Alors notre héroïne se crut sauvée, d'autant plus qu'elle vit bientôt, un peu en avant d'elle, un

homme sortir du bois. Elle fit une petite moue en reconnaissant ce moqueur de L'Escueil, mais elle fut bien forcée de le laisser s'approcher.

— Eh ! lui cria-t-il avec un sérieux feint qui affectait même la colère, que faites-vous par ici ? Dépêchez-vous de vous sauver. Qui diable aurait cru que la belle des belles se mettrait en pèlerinage, quand nous sommes, quelques bergers et moi, à chasser le loup, qui vient d'enlever un mouton dans la montagne ! Vite, prenez ce sentier, Bon le connaît, il vous mènera, et vous serez en sûreté ; mais de ce côté-ci, là-haut dans le fourré, n'entendez-vous pas remuer les feuilles ? — Et il leva sa hache comme pour se mettre en défense.

Pendant ce temps Bon, à qui L'Escueil avait administré deux ou trois coups de gaule à tout hasard, grimpait lestement la colline. Luze effrayée l'excitait cette fois. Redoublant d'effort, il la transporta tout d'un trait jusque sur la petite es-

planade, et ne s'arrêta que devant la vieille ruine qui la couronnait.

XVIII

APPARITION ET DISPARITION

Au premier moment Luze, assez tremblante, crut que L'Escueil l'avait trompée, en ne voyant ni maison, ni chaumière, et elle allait revenir sur ses pas lorsqu'elle aperçut la petite porte pratiquée dans le vieux mur. S'étant approchée elle vit qu'elle cédait aisément ; elle la poussa tout à fait.

– Gérard ! s’écria-t-elle, en se précipitant vers le lit de feuilles que la lumière venait soudain d’éclairer.

Il se souleva sur son séant avec peine, la regarda d’abord comme s’il se défiait d’un songe ; puis ses yeux se remplirent de larmes, et il ne put que lui dire :

– Oh ! il me semblait bien que tu allais venir, que tu venais !

– Mon Gérard ! répétait-elle, en prenant ses mains dans les siennes et les lui caressant doucement : Mon Gérard ! ici ! tout seul ! et plus malade que je ne pensais.

– N’est-ce pas, dit-il, que je ne pouvais pas mourir sans te revoir ? car, n’est-ce pas ? tu es toujours mienne.

– Mourir ! Le bon père m’a bien dit que ton mal serait long, et je ne voulais pas trop le croire, mais il m’a pourtant assurée que ce ne serait rien.

Gérard secoua la tête d’un air de doute. Se mettant alors à genoux près de lui, elle lui appuya tendrement une de ses mains sur le front, tandis que de l’autre elle amassait autour des épaules et arrangeait bien sous le cou un meilleur oreiller de mousse.

– Le Reclus ! ah, oui, je me rappelle ! dit Gérard : c’est donc lui qui t’a amenée ! mais pourquoi n’est-il pas avec toi ?

Elle lui conta là-dessus, non sans quelques exceptions et quelques sourires embarrassés, les événements de la journée...

– Toujours ce Kilian ! s’écria-t-il, mais surtout frappé d’une chose, de ce que son rival passait son

temps avec Luze, plus encore que de ce qu'il faisait pour la mériter.

– Il est fou ! reprit-elle, puisqu'il sait bien que je ne veux pas l'aimer. Je mourrais plutôt vieille fille, s'il le fallait.

– Me le promets-tu ? dit-il, sans s'apercevoir de la liaison plaisante que cela faisait avec cette assertion hasardeuse dont Luze s'était laissée aller à corroborer sa déclaration générale qu'elle ne serait jamais à Kilian.

Elle se mit à rire, et lui répondit d'un air folâtre de victime mal résignée :

– Oui, mais je ne suis pas bien sûre alors de ne point vous en faire la mine, et, ajouta-t-elle, en lui jetant un regard furtif de dessous ses longues paupières baissées, j'aimerais beaucoup mieux, vous promettre à vous de finir plus convenablement.

Il aurait voulu la serrer dans ses bras ; mais il ne pouvait encore remuer de sa couche, et depuis un moment elle s'était levée.

– Mais quel mari boiteux j'aurais là, reprit-elle de son plus charmant air de raillerie amoureuse. Il faut attendre qu'il soit guéri. Cela lui apprendra à toujours courir les bois, et à ne pas vivre raisonnablement.

– Eh bien ! c'est déjà décidé, chère Luze : si je me rétablis, je passerai par où l'on voudra, pour t'avoir. Je vais me remettre à l'ouvrage, chercher ici ou au dehors de l'occupation, une place, me faire quelque temps soldat, magister s'il le faut ; tâcher au moins de gagner quelque argent pour fonder le ménage, et alors avec ma vieille maison, qui sera un palais si tu l'habites, avec le jardin, le verger et mon petit bout de champ mieux cultivé, nous saurons bien nous arranger à nous deux, n'est-ce pas ? et nous contenter de cela au besoin.

Oh ! pour toi je veux être aussi un bon travailleur, tu verras ! Mais viens donc te rasseoir près de moi et me dire enfin comment tu as pu te rendre jusqu'ici.

En avançant dans sa narration, elle devint du plus beau rouge et fut sur le point de se fâcher quand elle entendit Gérard rire de bon cœur de la ruse du vieil ermite, qu'il n'aurait pas cru, dit-il, si madré, et du savant stratagème de L'Escueil. Lui, ordinairement si sérieux et si triste, cela le mit en gaieté, et comme il faut peu de chose à ces caractères rêveurs, il en reprit soudain du courage, déclara qu'il se trouvait mieux, qu'il était guéri, que maître Kilian, avec tous ses embarras, n'en avait pas moins perdu la partie, et qu'il ne changerait certes pas sa journée contre la sienne. Maintenant tout lui paraissait facile.

Sur ces entrefaites, le Reclus arriva, et fit son apparition d'un air de triomphe, à la fois si confus

et si peu repentant, que Luze n'eut pas le courage de le gronder. Heureuse de voir Gérard tout à fait ranimé, elle en oublia bien vite sa colère d'avoir été ainsi prise au piège, même la nécessité et l'embarras du retour. Pour faire plaisir au vieillard et lui prouver, disait-elle, qu'elle n'était plus fâchée, elle consentit à donner de sa propre main quelques feuilles à Bon, qui, passant sa tête brune et ses longues oreilles velues par la porte de la voûte, semblait solliciter cette récompense de ses travaux. L'ermite, prenant ensuite le jeune faucon, le plaça sur le poing de sa future maîtresse, à qui il enseigna la manière de le tenir. Il lui lâcha aussi quelques mots d'allusion, mais vagues et mystérieux, sur d'autres présents qui l'attendaient. Le malheureux bouquet de fraises était encore là, dans une niche du mur. Elle le prit, le sentit, ses riantes lèvres penchées sur les fruits vermeils, le donna à sentir à Gérard, et quand même il était fort en train de se flétrir, déclara qu'elle

l'emporterait, que les fraises n'en étaient que plus mûres et bien meilleures ainsi.

Gérard voulait aussi tout voir et tout admirer avec elle ; l'aimable fille revenait alors s'asseoir près de lui, ou, s'agenouillant de nouveau dans les feuilles, elle arrangeait d'une façon plus à son gré le lit rustique, s'amusait ensuite à enlever, du revers du petit doigt, les brins de mousse collés aux longs cheveux noirs de son amant, puis, mécontente de son travail, les lissait soigneusement de toute la paume de sa main, pour s'assurer qu'ils étaient bien nettoyés, en voyant leur poli et leur lustre. Toute fière alors d'avoir réussi : « Ces beaux cheveux ! ils sont pourtant à moi ! disait-elle : je pourrais les prendre si je voulais. » Là-dessus, elle faisait mine de les soulever doucement, mais comme Gérard se retournait, essayant de lui saisir et de lui baiser la main, « Voilà que vous criez déjà, ajoutait-elle : je vous les laisse. » Et elle se relevait prestement. Pendant ce temps,

le bon père allait et venait tantôt derrière le tas de feuilles, où il y avait, disait-il, plus de belles Choses qu'elle et Gérard ne croyaient, tantôt dehors, pour voir si Bon n'aurait point par hasard quelque raison passagère de murmurer contre la destinée, ou si L'Escueil n'arrivait pas.

Il était resté dehors quelques minutes, lorsqu'il rentra précipitamment.

— Dieu nous bénisse ! s'écria-t-il avec un air d'inquiétude qui cette fois n'était point joué. Ne voilà-t-il pas ce Kilian qui monte la colline, et L'Escueil, au lieu de faire la garde et de nous avertir, comme nous en étions convenus, qui vient tranquillement avec lui ! Mais nous avons encore le temps, ajouta-t-il, en se tournant vers Luze, pâle et sérieusement effrayée ! Si quelqu'un veut vous jouer un mauvais tour chez moi, je suis là pour vous en tirer. Venez, mon enfant, ne craignez

rien, L'Escueil lui-même ne pourra point dire qu'il vous ait vue ici.

Découvrant alors le petit passage pratiqué entre le tas de feuilles et la muraille, il y fit passer notre héroïne et le boucha soigneusement derrière lui. On entendait déjà un bruit de pas et de voix dans le sentier. Heureusement l'aimable fille n'avait fait ni objection ni petites manières, pas même adressé de questions à Gérard ; et toute trace de sa présence avait disparu lorsque, précédée de son guide, Kilian se montra sur le seuil.

L'Escueil avait un air de triomphe narquois, qui se changea aussitôt en désappointement prolongé, quand il ne vit ni l'ermite ni Luze, mais le seul Gérard lui lançant des regards courroucés. Bientôt, toutefois, il se remit ; son intention, que le lecteur a prévue, était seulement de compromettre une bonne fois Luze pour assurer son mariage avec Gérard : mais puisqu'il avait, pensa-t-il,

manqué la chevrette en son gîte, il devenait inutile de la trahir par un bavardage sans effet décisif. Se tournant donc, avec le plus grand naturel, vers Gérard, il lui dit :

– Voilà Kilian, qui court tout essoufflé après ta cousine ; on ne sait ce qu'elle est devenue, et on l'attend là-bas : tu ne l'aurais point vue passer, d'ici, par hasard ? La vieille Rose prétendait qu'elle était allée du côté de la forêt.

– Je ne puis bouger de mon lit, répondit Gérard, embarrassé de l'impudence de son ami.

– Ce mauvais sujet de L'Escueil, dit Kilian, lorsqu'il vit que l'entretien des deux amis, sans lui rien apprendre de plus, menaçait de tourner au silence, ce mauvais sujet devrait bien ajouter que c'est lui qui a voulu m'amener ici, sans doute pour me faire prendre de l'exercice : je parierais même à présent qu'il l'avait vue se diriger d'un autre côté (L'Escueil fit un bon gros rire, bien niais). Mais on

n'est pas fou pour rien : ainsi excusez ma visite un peu brusque. Je ne vous savais pas au lit, ni si mal logé, et quoique vous me rendiez service d'être malade, j'en suis fâché ; mais puisque le mal est fait, cela m'irait bien qu'il pût encore un peu durer. Vous avez, je dois l'avouer franchement, plus de chances que moi de regagner le temps perdu. Ainsi, je vais me dépêcher, conclut-il avec ce calme riant qui était le trait original de son caractère et de sa figure.

Voyant à Gérard, qui ne lui répondait que quelques mots vagues, une tranquillité, une douceur dont il était loin de soupçonner tous les motifs, il reprit, cette fois, presque ému :

– Je vous l'ai déjà dit : Si elle vous aime, là, bien véritablement, c'est fait de moi, je m'en vais ; si vous aviez pu me prouver qu'on vous l'avait promise, je crois encore que je me serais retiré : surtout, ajouta-t-il après une légère pause, si

j'étais bien certain que c'est vous qu'il lui faut pour la rendre heureuse.

Gérard commençait d'être mal à son aise, en pensant qu'elle entendait tout ; il fit un mouvement d'humeur qui voulait dire : Brisons-là.

– Ne vous fâchez pas, poursuivit son rival, car tenez, je l'aime, je crois, si bien que je ne suis pas sûr, puisqu'elle vous aime, de ne pas un peu vous aimer aussi.

– Et il lui tendit la main d'un air si cordial, que le farouche Gérard se sentit poussé malgré lui à y mettre la sienne.

– Je vous conseille de vous embrasser, dit L'Escueil.

– Non, par l'âme du vieux cardinal de Sion, reprit Kilian avec sa vivacité ordinaire : nous n'en sommes pas encore là. Il me reste une chance ; je

veux en user. On s'embrassera quand tout sera fini ; pas avant. Mais lequel de nous deux donnera-t-il ainsi à l'autre son congé ? Vous, Gérard ? qui sait ?... les femmes ! C'est égal ! quoi qu'il arrive, je ne pourrai m'empêcher de l'aimer.

Ils parlèrent alors d'autre chose. Mais Gérard devenait toujours plus silencieux et gêné. Kilian, l'attribuant à la souffrance, se hâta de lui dire un adieu cordial et de partir. Gérard fit alors à son ami, resté seul avec lui, les plus vifs reproches sur son imprudence.

— Bah ! répondit L'Escueil en haussant les épaules, le grand mal quand il l'aurait vue avec toi ! Il vous aurait laissés en repos. Mais par où diable a-t-elle pu filer sans que nous l'ayons vue ? Le rocher est à pic de l'autre côté.

Gérard se mit à l'appeler, en lui disant qu'elle pouvait venir, que déjà depuis un moment Kilian était parti ; mais sa voix n'éveilla que l'écho de la

voûte. Ni elle ni son guide ne répondirent. L'Escueil, ayant désobstrué le passage le long du mur, parvint aisément au fond, et y trouva un petit espace vide qui terminait la voûte ; il s'assura qu'il n'y avait personne et l'apprit à Gérard non moins stupéfait que lui.

XIX

RETOUR, ET FIN DE JOURNÉE

Les deux amis s'épuisaient en conjectures sur la disparition de Luze, et L'Escueil, pensant qu'on se défiait de lui jusqu'au bout, en était à ne plus croire qu'elle se fût arrêtée auprès, de Gérard, lorsqu'ils entendirent de nouveau grincer derrière eux la mousse et les feuilles froissées, et ils virent la figure du Reclus apparaître aussi tranquille que s'il ne se fût rien passé. À la question : Où est-

elle ? qu'il lui firent tous les deux à la fois, il répondit sans se hâter davantage :

— Mon pauvre Michel qui te crois bien fin, tu ne peux pas même te vanter d'être sûr qu'elle a été ici. Gérard, ne craignez rien : elle redescend dans le pré à cette heure, et elle y sera encore à temps pour partir avec les derniers chars.

Cela dit, le bonhomme, moitié malice innocente, moitié défiance ou longueur naturelle à son âge, se plut à renvoyer une explication, qu'il ne rendit même complète que peu à peu et plus tard. Mais comme, à notre avis, l'intérêt de cette histoire n'est pas dans les surprises que nous pourrions ménager au lecteur, nous allons lui dire tout d'un temps le secret du bon père, d'autant plus que L'Escueil, ne se tenant pas pour battu, se promet bien, sitôt qu'il l'eut découvert, de le mettre à profit. Il n'y avait point ici de souterrain fantastique, aux portes secrètes, aux invisibles

panneaux, aux détours mystérieux longeant les murs : mais tout simplement, le château étant presque adossé au rocher à pic, la retraite que l'ermite s'était arrangée sous ses décombres donnait à l'intérieur dans une de ces grottes appelées *baumes* ou *balmes*, si communes dans le Jura, où l'on en compte qui ont plus de deux mille pas de longueur. Le Reclus avait peu à peu découvert, déblayé ce passage souterrain. Un dernier et subtil recoin de la voûte, fermé d'une porte basse que le monceau de feuilles servait aussi à masquer, conduisait à peu de distance et sans substructions bien considérables dans une cavité naturelle, qui, par un chemin très direct, allait aboutir, sur des pentes boisées, non loin du pré de Kilian et du bonhomme Léonard. Mais là son ouverture n'était guère qu'un grand trou bizarrement contourné, où Luze elle-même fut obligée de se tenir un moment courbée au passage. Une grande pierre plate le fermait, tournant lourdement sur une espèce de

gond, mais avec une pente qui la rendait plus difficile à écarter qu'à rapprocher. Assez mince toutefois pour ne pas être au-dessus des forces d'un homme, surtout si l'on s'aidait d'un levier, elle pouvait au besoin se renforcer encore en dedans par une barre de fer transversalement fixée dans le roc. L'ermite, en découvrant ce passage, qui sans doute servait autrefois de souterrain au château sous les débris duquel se cachait sa retraite, avait déjà trouvé là cette barre ainsi posée ; il ne manquait jamais de la replacer, et n'enlevait, momentanément, ce second moyen de défense que dans les rares occasions où il voulait pouvoir rentrer chez lui par le même chemin. Comme, en outre, on avait eu soin de conserver à la dalle sa surface raboteuse, et que par suite de son inclinaison à l'intérieur elle joignait hermétiquement, il semblait, à voir ce trou, du dehors, que ce n'était qu'une entaille naturelle dans le rocher : on s'y

laisse prendre encore aujourd'hui quand on n'est pas dans le secret.

Le Reclus, ayant allumé une lanterne qu'il tenait toujours prête à l'entrée de la grotte, reconduisit ainsi, mais en ligne beaucoup plus directe, notre aventureuse héroïne, jusque non loin de l'endroit où avait commencé son enlèvement. Après quelques mauvais pas pour sortir des halliers rapides, mais dont elle se tira lestement, grâce à son agilité naturelle et aux indications du vieillard, elle se trouva bientôt au bord du ruisseau ; elle le franchit de pierre en pierre, et rentra dans la prairie, un bouquet de fraises à la main, comme si elle venait de les cueillir à la forêt.

On la railla bien un peu sur son absence ; mais comme Kilian sur lequel se portaient les soupçons, puisqu'à son retour du bourg il avait disparu après elle, revenait en même temps d'un tout autre côté, cela mit fin naturellement à tout

commentaire : et la plupart crurent réellement à un caprice de jeune fille qui, étant reine de la fête, avait voulu se faire un moment désirer. Mais Tante-Rose ne fut pas si aisément dupe ou, pour mieux dire, elle se complut à ne l'être pas du tout. Ce n'est pas pour rien que l'on va seulette au bois, disait-elle : elle pouvait en parler savamment ; outre que ce bouquet de fraises, mangé à moitié, avait bien l'air d'avoir été cueilli à deux en riant. Les remarques de Tante-Rose, on le voit, ne manquaient pas d'une certaine portée ; mais par malheur, comme celles de beaucoup de gens éminemment perspicaces, plus elles portaient loin, moins elles tombaient juste.

Le soir venu, on se mit sur les chars, dont Kilian avait voulu, car il ne manquait pas d'une certaine poésie à sa manière, faire une espèce de procession ou de corso rustique. La plupart étaient traînés par des bœufs au large front ridé, aux longues cornes recourbées en volute, au mufle

tendu et reniflant. Le vieux Léonard marchait devant les siens, qui étaient d'un beau blanc légèrement tacheté, *jailleté*, comme on dit dans le pays. Une partie des garçons, suivant aussi à pied ces énormes masses de foin que les haies achevaient de peigner au passage, s'assuraient que rien ne se dérangeait dans leurs flancs et les appuyaient de leurs fourches dans les pas scabreux. D'autres s'étaient guindés au sommet avec les femmes et les filles, parmi lesquelles Tante-Rose poussait des cri perçants à chaque nouveau heurt, on lorsque une branche effrontée menaçait de lui enlever sa coiffe et de la garder indiscretement dans les airs sous prétexte alors de retenir la vieille fille et de l'empêcher de tomber, ils la penchaient brusquement dans leurs bras tout au bord en faisant chorus avec elle pour mieux partager ses frayeurs. Ou bien se dressant tout à coup sur leurs pieds tandis qu'elle au contraire aurait voulu s'enfoncer d'autant dans le foin, ils s'entr'appelaient joyeu-

sement avec les autres groupes juchés de distance en distance sur les chars, hélant de même ceux des prairies voisines qui, au débouché des chemins, prenaient la file et venaient aussi grossir, le cortège.

Kilian était à la tête, avec un superbe attelage de quatre forts chevaux bruns, parés de rubans aux œillères à la crinière et à la queue, qu'on leur avait laissée longue et touffue. Le dos de l'énorme montagne odorante qu'ils traînaient d'un pas leste, était recouvert de verdure et de fleurs. Placé sur le devant, Kilian tenait les rênes, on voyait celles-ci, ni trop tendues, ni trop flottantes, raser toujours de sommet de l'*échelette* ou petite échelle ; dont les échelons en effet permettent de hausser ou de baisser à volonté la longue pièce de bois qui tirée à l'arrière par une grosse corde et un treuil, sert encore dans la Suisse française à presser les nombreuses couches de foin sur les chars et à en assurer les dimensions souvent colossales.

Assise à côté de lui, tout au haut de leur trône ambulant, Luze s'était armée du fouet, dont elle le menaçait avec un sourire, aussitôt qu'il faisait mine de vouloir le reprendre. Ce qu'elle lui avait entendu dire chez le Reclus (car on suppose bien qu'une fois certaine de ne pas être vue, elle ne s'était pas trop pressée de s'éloigner) lui revenait à l'esprit et, malgré elle, la touchait. Oui, il l'aimait ; et comme elle en était aimée ! Un tel amour, pensait-elle, ne méritait-il pas un peu d'amitié ? Lui, contre son ordinaire, était grave et ému : il ne disait rien ; elle sentait bien toujours qu'il ne voyait qu'elle, mais il ne la regardait pas. Enfin elle aurait si peu su dire comment sa main s'était trouvée un instant dans la sienne, qu'elle était presque à se demander si ce n'était pas elle qui l'y avait laissée glisser la première dans un cahot du chemin ou pour lui rendre sa belle humeur : au moins fut-elle sûre que, celle de Kilian s'étant refermée aussitôt pour un temps assez long, il reprit soudain

son air gai, et se mit, en entrant dans le bourg, à faire claquer le fouet en signe de victoire, le fouet, ce sceptre rustique dont elle s'était emparée, et qu'elle avait laissé reprendre à Kilian sans s'en apercevoir après l'avoir longtemps défendu.

Mais le soir, au moment de monter dans sa chambre, elle dit à sa mère :

– J'espère que, ce char de foin, ce n'était que pour rire, et qu'en tout cas mon père aura refusé.

– Pour rire ! murmura le vieux Léonard déjà couché et à moitié endormi : pour rire ! répéta-t-il en élevant peu à peu la voix. Il s'est presque fâché au contraire, et n'a pas voulu en avoir le démenti ni céder d'un fétu sur ce char de foin... « Ce qui est donné est donné, disait-il : il est tout entier pour elle seule, à moins, a-t-il ajouté, qu'elle ne veuille le partager avec moi. » Pour rire ! comme si on pouvait jamais le faire revenir de ce qu'il a une fois dit. Il a donc bien fallu entrer aussi ce char

dans la grange, où tu pourras l’aller voir demain matin. Mais voyons ! femmes, n’aurez-vous pas bientôt *tout* babillé aujourd’hui, et à la fin me laisserez-vous dormir ?

Luze ne répondit rien : mais elle se promit de saisir la première occasion d’ôter tout espoir à Kilian, et de forcer son père lui-même à le congédier, s’il le fallait.

XX

LA COMTESSE DE GRANDSON

Quelques jours encore se passèrent sans incidents graves. Kilian, bien qu'assurément libre de ses faits et gestes, était en réalité au service du bonhomme Léonard, dont les petites affaires allaient ainsi prospérant à vue d'œil. Le père de Luze n'en convenait pas, mais il ne pouvait se passer de lui ; et quand sa femme ou sa fille voulaient lui faire quelque représentation.

– Eh bien ! leur répondait-il avec son flegme jovial, si vous êtes assez folles pour ne pas vouloir d'un pareil garçon, vous en serez quittes pour lui rendre ses cadeaux, moi, pour lui payer ses journées, et tout sera dit.

En attendant, Kilian pouvait donc voir Luze à toute heure, et pour un indifférent cela même eût été un plaisir, s'il avait pu se faire que ce ne fût pas un danger. Il s'imposait de si bonne grâce et par tant de petits services ; il savait si bien éviter ce qui lui était désagréable, la distraire et l'amuser au besoin, qu'il se passait peu de jours où elle n'eut accepté son aide, si même elle ne la lui avait demandée, quand le malin ne la lui offrait pas. On en avait pris son parti dans le bourg ; la plupart des gens en riaient ; mais un certain nombre avait cru devoir se conserver le plaisir d'en gloser, d'en médire, quelques-uns même celui de porter une violente envie à notre héroïne : ils lui rendaient

ainsi plus cher ce que pourtant elle ne voulait pas garder.

Mais surtout Kilian, par cette habile manœuvre, s'était mis en état de la surveiller, de lui rendre les communications au dehors moins faciles, et d'être toujours là, même quand Gérard reviendrait. Aussi n'était-elle pas retournée à l'ermitage, quoique de sa petite fenêtre elle pût suivre des yeux le bon père et qu'elle l'eût vu plusieurs fois, laissant à Bon le chemin vulgaire, prendre celui de la grotte, mais auparavant, comme s'il attendait quelqu'un, faire d'interminables zig-zags dans les prés.

Plus gaie en amour que Gérard, elle ne pouvait cependant pas durer ainsi longtemps sans le revoir. Dame Françoise et son mari ne faisaient pas, il est vrai toujours bonne garde ; mais Kilian la faisait pour trois, et il avait même chargé Tante-Rose de tenir Mère-Barbe en échec.

Tel était donc l'embarras de notre belle, qui s'en trouvait à la fin plus qu'impatientée lorsque L'Escueil vint la délivrer, mais pour la ramener au piège, ce fut sa propre expression, et il espérait la justifier.

Un jour il trouva moyen de prendre Kilian à part et, avec son ton ordinaire, qu'il n'eut pas besoin de rendre plus dégagé, il lui dit :

— Tu penses que je me suis moqué de toi l'autre jour : eh bien ! comme tu voudras : je m'inquiète pas mal au fond de ce qui en est ; mais du diable si je n'avais cru voir passer la pèlerine, et je crois encore qu'elle s'est cachée, la fine mouche ! Il se peut que je me trompe : mais essaie, encore une fois, pour voir. Fais semblant de t'en aller, pour un jour, d'avoir des affaires à la ville, et viens te poster avec moi dans la forêt.

— Et qu'est-ce que je verrais ?... demanda Kilian.

– Ma foi, ce que tu voudras ça te regarde.

– Eh ! ne sais-je pas bien qu'elle aime son cousin ou qu'elle l'a aimé ? Il n'y a pas besoin que, personne me l'apprenne si je l'avais voulu elle me l'aurait dit. Mais j'ai de la patience, et nous avons du temps devant nous.

– Allons, bien du plaisir ! Mais Gérard et toi vous me faites rire : l'un passe sa vie à soupirer de loin après la belle, l'autre à ne pas la perdre de vue et à l'ennuyer. Il faut qu'elle soit bonne de reste. Elle aurait tout aussi bien fait de songer à moi. Comme tu dis ; elle a aimé Gérard, je comprends ! peut-être même assez pour qu'elle ne l'aime plus. Au fait, c'est possible ! Et il continua ainsi en ricanant ; mais sans rien dire, il en dit assez pour donner l'éveil à Kilian, qui, le soir même, annonça son départ pour le lendemain. Le lendemain, l'ermite alla rôder comme de coutume aux environs du bourg ; il ne tarda pas à reparaître devant

les jeunes gens assis sur le seuil (car Gérard était remis et debout).

– Figurez-vous, leur dit-il avec une certaine vivacité, qui j’ai rencontré dans le bois : une grande dame de notre pays, la comtesse de Grandson en personne, qui s’était égarée en chassant dans la forêt. Elle m’a demandé son chemin ; je me suis fait un plaisir de le lui enseigner, quoique cela me fît retourner sur mes pas ; enfin, comme elle paraissait fatiguée, je l’ai engagée à venir se reposer ici, où vous allez la voir entrer dans un moment. Que faire ? À la dernière montée, j’ai pris un sentier plus court, afin de me consulter avec vous.

– Et Luze ! s’écria L’Escueil, décidément contrarié. Je voudrais gager pourtant que le seigneur Kilian est parti.

– Pourvu, continua Gérard, qu’elle ne se soit pas déjà mise en chemin...

— Luze ! interrompit le solitaire, d'un air décidé qu'il n'avait encore jamais eu : vous voyez bien qu'il n'en peut être question aujourd'hui. Tous trois, entendant un léger bruit, se retournèrent ; et ils la virent devant eux rougissante et radieuse, vêtue de cette magnifique robe amarante et or, pieusement conservée par le bon Apothéloz comme souvenir de tout ce qu'il avait jamais vu en sa vie de plus triste et de plus beau sous le ciel. On aurait cru cette robe faite exprès de la veille pour celle qui venait de la mettre, tant elle était bien proportionnée à sa taille, s'y arrêtant moins pour la serrer que pour y flotter, tombant des épaules en manière de tunique, et laissant le cou libre, pour s'agrafer juste sur la poitrine avec grâce et pudeur.

Il semblait qu'elle n'eût jamais porté d'autre costume et qu'elle avait trouvé là sa vraie parure. Sa beauté n'en pouvait être augmentée, mais elle s'y révélait mieux et en était, pour ainsi dire,

transfigurée. Le petit chaperon argenté qui retenait ses blonds cheveux ; le faucon, qu'en passant elle avait pris dans sa niche ; surtout le dessin vif et régulier de ses traits, leur ensemble harmonieux : son nez mince et droit, se détachant du front par une ligne insensible ; sa bouche fine, ni trop grande ni trop petite, aux coins ni relevés ni baissés, arrêtés d'un pli si délicat, qu'on aurait dit celui d'une ombre rose ou d'un souffle ; le sourire qui, après avoir couru le long de ses lèvres, arrivé là, de ce dernier refuge riant et frais, semblait vouloir les fermer lui-même pour ne pas les quitter, et les soulever et les entr'ouvrir encore en les fermant ; son front blanc, sur le bord duquel ressortaient, mais sans dureté, légèrement recourbés comme une plume, ses sourcils d'un noir doux et clair, d'un noir d'hirondelle, ou qui du moins, quand on les regardait, paraissaient tels sous ce front de neige ; son cou, ses joues, que le soleil ne pouvait brunir, pas plus qu'il ne brunit les roses et

les lis ; son œil un peu arqué, un peu de faucon, mais qui vous faisait encore mieux rêver des montagnes par son limpide azur ; la grâce un peu sauvage aussi que sa physionomie en avait au premier abord, cette sorte d'accent plus fier que prenait sa beauté, mais pour attirer et pour captiver d'autant mieux ; enfin, quand elle apparut tout à coup devant les trois amis, souriante et les yeux à demi penchés vers la terre, ses regards transperçants, même sous les cils ; tout, et jusqu'à l'oiseau, disons-nous, qu'elle tenait sur le poing, la faisait, en effet, ressembler à une jeune châtelaine, habituée à se promener dans l'air pur sur les hautes terrasses du manoir paternel, ou, de l'étroite ogive de la tour, à ne jeter qu'un coup d'œil sur ce monde inférieur de la plaine, au loin perdu à ses pieds.

Le vieillard, surpris lui-même, quoiqu'il eût tout comploté avec elle en chemin, croyait revoir sa belle morte. Gérard n'osait presque pas la re-

garder, ni se dire que c'était elle, elle venue pour lui ! et L'Escueil s'écriait :

– Ma foi ! c'est vrai, vous êtes née princesse, et vous serez notre reine, en attendant mieux. Voyons, Madame, quelles folies faut-il faire pour vous ?

– Il faut être sage, répondit-elle, plus étonnée qu'embarrassée de l'effet qu'elle produisait, et que personne ne sache que je suis venue ici ! En même temps elle menaçait L'Escueil du bout de son doigt relevé !

– Certes, vous n'avez rien à risquer, lui dit-il : à moins d'aller vous mettre vous-même sous le nez des gens, vous pouvez vous promener avec ce costume dans toute la montagne sans crainte d'être reconnue.

– Et c'est bien ce que je compte faire, répliqua-t-elle : car, puisque voilà mon cousin sur

pied, je ne compte guère avoir l'occasion de revenir par ici. Nous avons d'ailleurs un peu plus de temps que l'autre jour : mon père et monsieur notre valet, dit-elle en faisant une petite moue de personne piquée et qui prend sa revanche, sont partis ce matin chacun de leur côté ; ma mère ne se doutera de rien. Ainsi vous, L'Escueil, si vous voulez que je vous aime, faites donc bonne garde. Le père nous conduira. Quand nous reviendrons, vous nous avertirez si par hasard il y avait quelqu'un ici. Gérard joignit ses recommandations à celles de sa cousine, et L'Escueil promit tout ce qu'on voulut. Au fait, il lui paraissait encore plus sûr de la voir se compromettre avec celui qu'elle aimait, que d'essayer d'ôter autrement tout espoir à celui qu'elle n'aimait pas. Pendant leur absence, il médita audacieusement là-dessus ; et s'il arrivait qu'ils ne rencontrassent pas Kilian dans la montagne (s'ils le rencontraient, eh bien, ce serait toujours cela de fait !) il résolut de les avertir de sa

présence au retour, mais en arrangeant les choses à sa façon.

XXI

LES PAPILLONS DE NOCES

Le vieillard et les deux amants, quittant la petite esplanade, prirent dans la direction opposée à celle du bourg, par le pied de la grande paroi à pic où Gérard s'était suspendu pour enlever le faucon. Le sentier, parfois imperceptible, longeait le rocher, passant tantôt sur une petite langue de pâturage qui n'était explorée que par quelque aventureuse brebis ; tantôt sur une aride traînée de pierres, où croissaient pourtant certaines fleurs

rare que l'on eût vainement cherchées ailleurs ; tantôt sur les flancs écorchés d'un ravin qu'il franchissait en se repliant et, pour ainsi dire, en se balançant sur le précipice. Sans être absolument dangereux, il était souvent d'une hardiesse, sinon à faire trembler, du moins à donner à réfléchir, et si étroit par place, même pour une seule personne, que l'on n'aurait pu y broncher sans risque. Du reste, c'était un de ces bons petits sentiers de montagne, solides et lestes, s'ils vous semblent parfois un peu fous, qui vous mettent je ne sais quelle allégresse dans les jambes, où l'on ne peut s'empêcher de courir, de sauter de joie, et où l'on se fait à soi-même l'effet de planer librement dans les airs.

C'est donc en ce petit fou de sentier, sans parler du but où il était bien capable de les mener par cette manière de les conduire, que Luze, aussi un peu hors d'elle-même, suivit ses deux compagnons. Le bon père la précédait, et Gérard, qui ve-

nait le dernier, épiait la moindre touffe de gazon, la moindre pierre, qui lui permit de prendre place à côté d'elle un instant. Alors, comme il faisait un ardent soleil, et qu'elle avait remis son grand chapeau bordé de blonde ou de dentelle noire qui y pendait d'un travers de main tout autour, elle ne pouvait guère en conscience l'empêcher de se glisser sous cette sorte d'aile frangée, et d'y abriter un moment sa tête comme sous un ombrage frais. Seulement elle se mettait à sourire et le regardait ainsi tout le temps.

Apothéloz marchait devant, sans jamais tourner la tête, absorbé qu'il était dans ses contemplations ordinaires, et ne rêvant que bonheur et bonté. « Oh ! disait-il parfois tout haut, que la vie est bonne, et que le soleil réjouit ! Et combien d'autres mondes, combien d'autres soleils nous attendent encore plus beaux que le nôtre, toujours meilleurs, et quelles ne seront pas nos couronnes sur les montagnes de l'éternité ! » Au débouché

du sentier, ils se trouvèrent dans un assez grand alpage isolé entre des forêts en pente et des rochers, mais qui avait aussi une issue par derrière vers des montagnes plus hautes ou plus reculées. Envahi depuis ce temps-là par les sapins, les broussailles et les pierres, car les monts ont aussi leurs vicissitudes, il ne serait plus guère reconnaissable aujourd'hui ; mais il était fréquenté alors, quoique d'un accès détourné. Seulement les troupeaux n'y venaient que suivant la saison, après avoir brouté d'autres pâturages plus aisément abordables pour eux. Ils n'y avaient pas encore passé cette année : aussi était-il dans toute sa fleur, mais absolument solitaire ; et l'on n'y entendait d'autre bruit que celui de la fontaine se parlant toute seule à elle-même devant le chalet désert.

À l'aspect de cette verte pelouse, ils s'arrêtèrent d'un commun accord. Luze, retroussant gracieusement sa robe et l'arrondissant en

large draperie jusque sur ses pieds, s'assit au plus bel endroit de ce gazon virginal, tout étoile de ces petites gentianes d'un bleu d'azur qui seul peut rivaliser avec celui du ciel. Bientôt une armée de papillons de toutes les couleurs, rouges, bruns, roses, tigrés, perlés, irisés, quelques-uns noirs comme du crêpe, d'autres qui ressemblaient à une gaze d'argent, vinrent en tourbillonnant voltiger autour d'elle : plus curieux ou moins craintifs qu'à la plaine, ils restaient longtemps sous sa main, et l'un deux même, le *grand apollon* des Alpes, avec ses larges ailes blanches aux yeux de paon, fut se poser jusque dans ses cheveux.

— Vois, ma bien-aimée, disait Gérard exalté par son amour, comme les petits seigneurs et maîtres de céans nous accueillent, comme ils t'aiment, comme ils te font fête ! Restons ici. Tous les lieux me sont beaux avec toi, mais j'ai toujours particulièrement aimé ce coin solitaire ; toutes les fois que t'ayant quittée ou triste ou joyeux, j'y suis

venu dévorer ma colère ou cacher mon bonheur, je l'ai aimé davantage, et il est tellement rempli de ta pensée que je trouve tout naturel de t'y voir aussi avec moi. Oh dis ! n'y es-tu pas déjà venue ? je t'y ai si souvent appelée ! et là, oui là même où tu es, je te contemplais dans mes rêves ainsi à demi couchée parmi les fleurs. N'est-ce pas, quand tu n'auras plus que moi comme je n'ai que toi sur la terre, quand tes parents t'auront quittée comme moi les miens, quand nous serons tout seuls au monde, nous viendrons ici nous établir dans cette petite montagne écartée, nous nous y bâtirons une jolie maison de bois, et ne sachant rien de ce qui n'est pas notre amour, nous y demeurerons en paix jusqu'à notre heure dernière. Mais alors ce ne sera pas mourir : ce sera seulement notre amour qui prendra des ailes.

— Oui, répondait Luze, et quand l'hiver viendra, quand la montagne sera couverte de neige, qu'on ne pourra plus aller et venir, monsieur sera

de mauvaise humeur, il me boudera, me fera des reproches : c'est pour toi que je suis venu ici, dirait-il ; et quand je commencerai à vieillir, ce sera bien autre chose encore ; on sera constamment dans la plaine, on me quittera au moindre prétexte, on me délaissera, et peut-être qu'un jour on ne reviendra plus. Non, non, Gérard, je vous aime : vous le savez aussi bien que moi, dieu merci ! mais ce n'est pas ainsi, mon amour, ce n'est pas ainsi en rêvant que je deviendrai votre femme et que nous serons jamais l'un à l'autre.

Là-dessus elle se prit à rougir et se hâta d'ajouter :

— Mais hélas ! que sait-on ? si tu cessais de rêver, peut-être que tu ne m'aimerais plus.

— Enfants ! s'écria derrière eux le vieillard qui les écoutait avec complaisance et qu'ils avaient oublié, enfants, je vous dis : Bénissez vos rêves, comme je les bénis. S'aimer est un rêve du ciel.

Vous êtes jeunes et beaux, tous les deux, vous vous sentez faits l'un pour l'autre : c'est Dieu lui-même qui vous unit. Mettez-vous à genoux, mes enfants, que je l'invoque sur vous. Toute la nature est son temple, et tout homme qui le prie avec foi est sûr de le faire descendre jusqu'à lui. « Ô Dieu, dit le vieillard, avec une force de voix et d'âme qui fit courber les deux jeunes gens sous ses mains jointes au-dessus de leurs têtes, ô Dieu Père et Sauveur de toutes choses, universel Pasteur des mondes et de toutes les créatures, vois ces deux pauvres agneaux chercher ton ombre et placer leur amour sous ta garde. Paix sur eux, ô Très Bon ! car ils veulent s'aimer. Éloigne d'eux la malice des hommes, qui d'ailleurs n'a qu'un jour. Que si tu permets encore qu'elle les contrarie, que ce soit, comme le vent qui agite la fleur, pour en faire sortir le parfum, pour faire toujours mieux croître et mûrir leur amour, ô Dieu qui n'es toi-

même qu'amour, bonté, grâce, tendresse sans fond. »

Puis, étendant sur leurs fronts unis ses deux mains tremblantes et décharnées, le vieillard, après une pause, reprit avec un redoublement d'enthousiasme, mais en même temps avec une gravité singulière :

– « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et en prenant à témoin ces fleurs qui brillent, ces insectes qui voltigent, ce soleil qui rayonne autour de nous, Gérard et Luze, soyez désormais l'un à l'autre, Luze et Gérard, je vous unis. » – Et arrachant une poignée d'herbe fleurie, il la jeta en l'air au-dessus d'eux, en les embrasant.

Ce ne fut pas sans une certaine émotion que Luze releva la tête. Gérard était tout au moins son fiancé maintenant ; et, si elle en jugeait par ce qui s'était passé en elle pendant la prière du vieillard,

il lui semblait presque qu'il fût son époux. Mais elle se remit bien vite et, badinant avec le Reclus qui se prêtait à tout sans jamais céder le terrain, elle le gronda de les avoir pris en traître, disait-elle, et de lui avoir fait peur. Pour Gérard il n'avait jamais été si grave et si recueilli. Il demeurait silencieux et comme enfoncé en lui-même ; enfin il se mit à dire avec un grand sang-froid, qui fit à Luze plus de plaisir que de frayeur :

– Oui, je serais un lâche de ne pas tout supporter pour t'avoir. Mais tu es déjà mienne à cette heure et, quoiqu'il arrive, je le jure, on ne nous séparera pas.

Il leva machinalement les yeux et, les arrêtant sur un des rochers qui bordaient le haut du pâturage, il rougit de colère et s'écria :

– Tenez ! voilà Kilian ! c'est lui ! il nous épie : je gage que c'est lui.

Peut-être la jalousie lui faisait-elle deviner juste ; mais il était impossible de reconnaître personne à cette distance. Aussi l'ermite soutint-il que ce n'était pas même un être vivant, mais un de ces *hommes de pierre*, comme on les appelle, que les bergers construisent avec des fragments de rocher sur les hauteurs solitaires, et que l'éloignement, le jeu de l'air et des nuages font prendre d'en bas pour un voyageur suivant la crête des cimes et s'arrêtant pour regarder ou pour appeler. Mais l'homme de pierre se mit tout à coup à marcher, et le bon Apothéloz n'eut d'autre parti à prendre que de gagner vite une petite éminence située en face, pour voir de quel côté l'inconnu se dirigeait.

À peine arrivé, il se retourna précipitamment vers ses deux compagnons restés sur la pente, et leur fit signe avec la main de partir au plus vite. Mais, en même temps le nouvel objet qui paraissait l'effrayer si fort, débouchait de derrière la pe-

tite éminence : c'était un énorme taureau, venu sans doute, par esprit d'aventure, des autres pâturages avec lesquels celui-ci communiquait. Les ayant découverts, la robe éclatante de Luze l'avait mis aussitôt en furie ; et il arrivait droit sur eux. Gérard n'eut que le temps d'entraîner sa cousine derrière un épais bouquet d'arbres, puis de revenir pour tâcher de donner le change au terrible animal. Ce dernier, en effet, s'était détourné et semblait chercher sa victime. Gérard marcha sur lui d'un pas ferme. Le taureau, le voyant, s'arrêta. Il était large et haut, replet, mais tout muscles, le corps rond et brun comme un ours, la tête fortement triangulaire. Il la tenait baissée, et râpait la terre du pied, en levant parfois sur Gérard son œil trouble et sanglant. Le jeune homme sentit que s'il faisait mine de céder, que s'il hésitait même un instant, il était perdu. Levant donc son bâton, il lui en asséna sur le mufle, en travers des naseaux, un coup si roide, que l'animal, sans reculer en-

core, prêta un peu le flanc. Gérard profita de ce petit avantage de position pour redoubler, et le frappa si drûment sur la tête et le dos, qu'il le força enfin à se retourner tout de bon et à lâcher prise. Pendant ce temps Apothéloz, descendu vers Luze, la conduisait à l'entrée du sentier et, lui faisant franchir la cloison du pâturage, la mettait à l'abri. Son amant vint bientôt les rejoindre. Elle se jeta à son cou ; et ils se mirent en marche, elle toute leste et joyeuse, lui pâle et tremblant.

– C'est singulier, mon Gérard, disait-elle, en l'attendant chaque fois que le sentier permettait d'être à deux, tu viens d'exposer ta vie pour sauver la mienne, et voilà que tu as peur à présent : au lieu que si Kilian peut me rendre le moindre petit service, il en est si joyeux et me regarde d'un air, que c'est alors moi qui ai peur.

– Oui, répondit Gérard, j'ai ainsi du courage dans le moment même ; malheureusement je n'en

ai ni avant ni après. Mais, ajouta-t-il après un instant de silence, je saurai bien te regarder comme Kilian, s'il ne tient qu'à cela pour te faire plaisir.

– Non, non ; il n'est pas nécessaire, dit-elle : j'aime mieux que tu me regardes tout simplement. Ils côtoyaient alors la roche nue, et ils passaient juste au-dessous de l'aire des faucons. Gérard la lui montra, ainsi que le vieux pin tortu et chétif qui semblait se balancer dans le vide, comme s'il allait se laisser tomber sur leurs têtes. Elle y tint longtemps attachés ses beaux yeux, y montant, pour ainsi dire, en imagination, et croyant y être en réalité : aussi, quand de cette hauteur formidable, elle reporta soudain ses yeux à ses côtés sur Gérard, elle frémit, et ne put s'empêcher de le serrer contre elle, comme pour s'assurer qu'il était bien là et qu'il ne risquait plus rien.

XXII

LA BAUME

Quand ils furent sur le point d'arriver, ils détachèrent l'ermite en avant, pour reconnaître si le passage était libre ; et bientôt un long cri montagnard, dont ils étaient convenus, leur apprit qu'ils pouvaient se montrer sans crainte. Mais arrivés sur l'esplanade, ils n'y trouvèrent que L'Escueil, qui leur dit :

– Le Vieux est parti pour aller *faire la prière* au forestier, qui s'est donné un grand coup de hache à la jambe, et qui perd tout son sang ; il n'y a plus que ce moyen de l'arrêter²².

Les jeunes gens, pas plus que n'avait fait le vieillard, ne mirent en doute la bonne foi de L'Escueil, lequel ajouta tranquillement.

²² Parmi les superstitions nationales, il ne faut pas oublier les formules de prières auxquelles on attribue, par une corruption de la foi, une vertu magique. Elles sont encore en usage parmi nos bergers. Il y en a pour *arrêter le feu*, – *le sang*, – pour *se contregarder du brigandage*, – pour trouver *chose dérobée*, – pour garder *vache en dérocher*, – pour *la chasse*, – pour *la cible*, – pour *se faire la parole douce*, – pour *se faire aimer*, – pour *se faire aimer d'une personne, tout seul*, etc., etc. (Voir le *Canton de Vaud*, *Éclaircissements*, p. XLIX.)

– On était venu le chercher pendant votre absence ; il a dû partir sur-le-champ ; mais il sera bien de retour avant la nuit.

– Tu n’as vu personne ? lui demanda Gérard.

– Hem !

Nos amours sont au bois :
Me voyez-vous, belle ? je vous vois.

répondit le bûcheron.

– Que veux-tu dire ?... Kilian ?...

– Oh non ! cependant si notre souveraine ne nous avait pas assurés qu’il était en voyage, j’aurais bien juré que je l’avais vu rôder par ici ; mais ce n’est pas de lui que je voulais parler.

– Et de qui donc ? s’écria Gérard impatienté.

– Parbleu ! de nos amours à moi. Ne peut-on avoir aussi les siens et faut-il toujours penser à ceux des autres ?

– Toi, des amours ! en voilà la première nouvelle.

– Je voudrais bien savoir qui ce peut-être, dit Luze.

– Rien de plus facile, reprit L’Escueil ; car ils sont là-bas à ramasser du bois dans la forêt.

– Du bois ! s’écrièrent ensemble les deux amants.

– Oui du bois sec, moins sec pourtant que notre belle :

Elle était sèche, sèche
Comme une noix ;
Et sa peau, fraîche, fraîche
Comme sa voix.

– À d’autres ! Enfin qui as-tu vu ?

– J’ai vu Tante-Rose, hélas ! pas davantage, et même je la vois encore là-bas dans le buisson, dit L’Escueil en faisant quelques pas. Du diable si je ne crois pas qu’elle en tient pour moi, cette vieille agasse ! Mais écoutez ! reprit-il d’un ton sérieux. Kilian est dans la montagne, et il doit bientôt redescendre : je l’ai vu, j’en suis certain, il a passé à l’ermitage. Il se fait tard, je vous conseille de partir sans attendre le Vieux. Gérard et moi connaissons maintenant le chemin de la *barme* ; mais il faut que l’un de nous deux reste pour entretenir Kilian ou ma vieille rose-d’amour, jusqu’à ce que vous soyez prête ; car ils peuvent se montrer à tout moment. Ainsi, partez ; à moins que vous n’aimiez mieux que ce soit moi : ça m’est égal ; mais dépêchez-vous ! si quelqu’un vient, je vous donnerai le signal.

À peine arrivaient-ils à l'habitation du Reclus, qu'ils entendirent L'Escueil, resté à son poste d'observation, les avertir par un sifflement prolongé. Sans pouvoir même se donner le temps de la réflexion, ils passèrent aussitôt dans la grotte, et, pendant que Gérard allumait la lanterne, il leur sembla entendre le résonnement d'un bruit de pas et de voix se perdant sous la voûte de l'ermitage. Ils s'engagèrent donc sans hésiter dans ces profondeurs, que Luze avait à peine osé regarder la première fois qu'elle les avait parcourues. Mieux aguerrie maintenant, elle ne redoutait plus ce chemin, qu'elle savait au bout du compte sans danger par lui-même, dès qu'on s'y prenait avec l'attention convenable. Un autre genre d'embarras la préoccupait beaucoup plus. Cependant elle avait peine à s'empêcher d'en sourire, et la malicieuse était presque pour se sentir piquée de pouvoir autant compter sur la soumission de Gérard à

exécuter tous ses ordres, même celui de marcher devant elle sans retourner la tête, si elle le lui défendait.

D'abord assez étroite et montante, la grotte, ou la *barme* ou *baume*, comme on appelle ces cavernes souterraines dans le pays, s'élargissait bientôt en tous sens, et descendait de là tout au travers de la montagne, peut-être même longeant parfois d'assez près le bord de la paroi rocheuse, inaccessible de l'autre côté. Tantôt c'était une longue galerie percée d'un seul jet, mais qui semblait encore respirer l'effort, n'avoir pu soulever la montagne qu'à demi et retomber écrasée ; ou bien, comme si elle avait voulu faire sauter les cercles de pierre de sa prison, sur ses côtés s'ouvraient çà et là de nouvelles galeries avortées, ou des puits tordus en spirale se perdant sans espoir à d'insondables profondeurs. Tantôt plus à l'aise et s'accoutumant à sa captivité, la Baume semblait même y prendre plaisir, se jouer de la

montagne comme une fée, s'égarer, revenir, courir à droite, à gauche, vous promener un moment entre des rangs de colonnes jaunâtres ressemblant à des ruines, mais d'un effet blafard et moqueur ; puis soudain, avec le ris d'un écho sonore, vous échapper en dansant dans une vaste salle circulaire, dont l'enceinte, comme celle de la grotte de Montcherand, près d'Orbe, aurait pu réunir la jeunesse de plusieurs villages. Ailleurs, non contente de s'être fait de l'espace, elle voulait encore avoir de l'air et du jour. Ses brunes arcades, se cherchant, s'exhaussant l'une l'autre, s'élançaient d'un jet à une hauteur prodigieuse, pour aspirer le ciel, par quelque fente, quelque soupirail du rocher : la lumière y descendait comme une ombre, qu'en haut le seul balancement des feuillages, la moindre nue voyageuse, l'aile d'un oiseau même suffisaient à voiler.

Plus loin, on arrivait à une pente doucement inclinée, où la Baume semblait vous inviter à la

suivre sur un sable fin ; mais c'était pour vous mener à un petit lac d'une eau noire et morte, filtrant du rocher, et s'écoulant par de secrets entonnoirs : il fallait alors remonter la pente, et se glisser le long du lac, sur une corniche assez étroite que l'on n'avait pas aperçue d'abord. Ailleurs encore, la grotte paraissait même tout à coup se fermer par des pilastres de stalactites, si serrés et si entassés, qu'un renard aurait eu peine à s'y frayer un passage ; mais en longeant cette espèce de mur tailladé, on finissait par trouver un couloir qui allait s'élargissant peu à peu, mais toujours séparé d'autres couloirs de même nature et quelquefois sans issue, par un mur de plus en plus clair et dentelé.

Ce labyrinthe n'exigeait du reste que de la patience pour vous tenir quitte à la fin de ses sinuosités.

Ils venaient à peine d'en sortir, lorsqu'ils remarquèrent, à un ou deux pieds du sol, un trou à peu près rond descendant obliquement dans le rocher ; on eût dit une gueule énorme et béante, dont les lèvres de pierre avaient été usées par les eaux dans les temps inconnus où la grotte était peut-être tout entière le lit d'un torrent souterrain. Un homme, en rampant, pouvait s'y glisser. Gérard y passa la tête, et celui de ses bras qui portait la lanterne, l'étendant aussi loin qu'il put et l'y promenant en tout sens ; la lumière ne lui montra pas même le vide, mais seulement l'obscurité. Il voulut s'avancer davantage ; Luze le tira vivement en arrière, des deux mains ; et comme elle l'avait vu faire à l'ermite, prenant une pierre de moyenne grosseur, elle la jeta dans le trou, qui sembla l'avaler comme un chien vorace une miette de pain que lui lance son maître : d'abord, pendant une demi-minute peut-être, ils n'entendirent rien ; puis, seulement un coup sec, sans doute sur

quelque saillie de rocher, comme si quelqu'un appelait dans l'abîme par le brusque tintement d'un timbre ; puis, de nouveau, plus rien ; enfin, après quelques secondes encore, le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau, siffle et s'y engloutit pour jamais.

Comme, dans sa frayeur que Gérard ne s'exposât trop, Luze lui avait presque jeté les bras autour du cou, et que le voyant s'avancer une seconde fois pour mieux ouïr le bruit, elle les avait non moins vivement reportés sur son épaule,

– Tu ne veux donc pas que je meure ? lui dit-il en se retournant, et ses yeux dans les siens.

– Ah ! par exemple ! avisez-vous-en, s'écria-t-elle, ce serait beau ! et comme je serais bien refaite d'avoir un mort pour époux !

– Quoi ! si je mourais, reprit-il en marchant, tu ne m'aimerais donc plus !

– Plus ! dit une voix à côté d’eux, dans le profond silence.

Ils tressaillirent.

– Plus ! répéta au bout d’un moment la même voix, toujours invisible, mais paraissant venir d’un des renforcements de la voûte, où sans doute quelqu’un était caché.

– Plus !... plus !... plus !... répéta encore lentement la voix, en s’affaiblissant comme si elle s’éloignait, mais toujours parfaitement nette et distincte, quoiqu’elle ne fût qu’un souffle à la fin : on eût dit la dernière parole d’un mourant, sur les lèvres duquel on croit la lire et la voir plutôt que l’entendre ; mais alors même ce mot : plus ! vint clairement à leurs oreilles, quand la voix le prononça une dernière fois avant de s’éteindre... C’était un écho, dont ils avaient par hasard rencontré le point juste en continuant leur chemin. Aussi, ayant bientôt reconnu leur méprise, Luze

fut-elle près de tomber de fou rire dans les bras de Gérard.

– Hélas ! disait celui-ci, c'est peut-être trop vrai : la voix de la Baume a raison, et qui sait si par elle une fée ne vient pas de m'avertir et de me répondre ! Si je venais à mourir, tu ne m'aimerais plus, tu m'oublierais, et un autre, murmura-t-il plus bas.

– Un autre : répéta, tout bas aussi, mais avec la même netteté, l'invisible interlocuteur.

– Oh ! le méchant ! répondit Luze, le méchant, qui va m'effrayer avec ses idées noires, comme si cet endroit n'était pas déjà bien assez noir ! Est-ce que je ne l'aime pas trop d'y être venue ? est-ce que jamais... ? – Et lui donnant du revers du doigt sur la joue, ce qui voulait dire beaucoup sans doute, mais ce qui peut-être ne disait pas tout : – « Voilà pour vous apprendre, ajouta-t-elle, à parler d'un autre en ce moment !

Mais venez donc, Gérard ; car si je restais ici plus longtemps à vous entendre me dire de ces belles choses, je finirais, je crois, réellement par avoir peur.

Ils rencontrèrent d'autres échos encore, de plus longs même, ou de plus bizarres ; comme ils y étaient accoutumés, ils s'amusaient à les interroger en passant. Les uns renvoyaient successivement le son, de plusieurs points opposés, comme s'ils jouaient avec leurs voix à cache-cache ou aux quatre coins, et semblaient ainsi se provoquer et se répondre eux-mêmes ; d'autres semblaient au contraire s'adresser directement, nommément, à ceux qui troublaient leur silence, les interpeller d'un ton hautain, insolent et moqueur. Il y en avait qui ne rendaient qu'un son bas, étouffé, gémissant ; d'autres éclataient d'une voix stridente ; mais, une fois parvenue à tout son degré de largeur, cette voix, tout à l'heure si perçante et si dure, paraissait en quelque sorte

s'effeuiller, s'effiler sous les voûtes, et, tamisée par les rochers à jour, s'éparpiller soudain comme une nuée chassée par le vent.

La grotte aussi changeait fréquemment d'aspect. On eût dit parfois que, tout en continuant à s'ouvrir un chemin à travers la montagne, elle voulait de plus en sonder les entrailles par de larges et profondes excavations en dehors de son chemin principal. Gérard alluma quelques morceaux de papier, et les poussa de la main et de son haleine dans l'un de ces gouffres. Ils les virent longtemps, comme des papillons de feu, descendre et encore descendre, et, en s'éteignant, montrer seulement qu'ils n'étaient pas au fond. Luze, qui, pour oser les suivre des yeux, avait avancé son cou par derrière celui de Gérard, se retirait alors en frissonnant.

Ces divers incidents du chemin avaient achevé d'effacer l'impression de tristesse, trop fami-

lière à Gérard et qui, on l'a vu, lui était revenue assez vive un moment. Il marchait le premier, éclairant avec soin, quand cela devenait nécessaire, les pas de sa belle compagne, et l'aidant de la main, aussitôt que le sable ou la roche polie faisaient place à un dur lit de cailloux.

La vue de ces profondeurs mystérieuses, loin de le distraire de son unique pensée, en augmentait encore le trouble et l'ardeur : une émotion de joie, mêlée de crainte, celle de voir ainsi à chaque pas s'avancer la fin de son bonheur, agitait, enchaînait tout son être, et lui faisait un tourment délicieux de se sentir seul avec celle qu'il aimait, loin du monde et de la lumière du jour. Mille fois plus belle que les fées, ah ! pourquoi n'avait-elle pas leur pouvoir ? comme dans les anciennes légendes, que ne l'enlevait-elle du milieu des humains pour le retenir captif dans son invisible royaume, et l'y garder pour elle seule à jamais ! À tout moment il lui semblait qu'il ne pourrait faire

un pas de plus sans la prendre et l'emporter, trésor de beauté et d'amour, au plus profond de la montagne ; et pourtant, il n'osait pas même se retourner, s'il n'en trouvait au moins un prétexte dans l'état du chemin : il le faisait alors avec un battement de cœur insupportable, et, si elle ne l'eût pas poussé en riant devant elle, il serait mort à la contempler trop avidement.

Une fois elle s'était arrêtée pour considérer l'entrée d'une grotte nouvelle qui, au dire de l'ermite, formait comme un second étage au-dessus de la première : il la soutenait pour qu'elle pût mieux voir : il sentit sa taille ondoyante s'appuyer sur son bras et peu à peu s'y reposer doucement ; il était hors de lui, et en même temps sans force pour la retenir prisonnière. Mais elle, réfléchissant, et se faisant comme un signe d'approbation à elle-même en secouant sa blonde tête, revint quelques pas en arrière, et demanda à Gérard s'il serait bien difficile de gagner cette se-

conde caverne, s'il pourrait y monter et lui dire un peu comment elle était. S'élançant aussitôt sur des monceaux de débris, de quartiers de roche et de fragments de colonnes détachés de la voûte, il parvint, après quelques sauts plus ou moins périlleux, à l'entrée.

Elle lui dit, non sans hésiter, d'y pénétrer avec la lumière, mais de prendre bien garde en y entrant, comme aussi de ne pas y avancer trop, et de ne rien craindre pour elle : si elle avait peur, elle l'appellerait. Il obéit. Alors vite, quand il eut disparu, elle se mit en devoir de défaire un petit paquet tout simple et léger, qu'elle avait repris au fond de la cellule du Reclus, et qui n'était autre que sa robe et son costume ordinaires : Car je veux bien, se dit-elle, être la belle Yseult de mon pauvre Tristan de Gérard, mais non pas me faire demander par le bourg si je viens me montrer pour de l'argent. Profitant donc des derniers rayons que la lumière projetait sur la voûte de la

grande Baume inférieure, elle s'était retirée dans une petite chapelle ou niche latérale, à peine plus haute qu'elle et peu profonde, qu'elle avait avisée en passant. La transformation, quoique des plus simples, ne pouvait pourtant pas se faire absolument comme un éclair : et voilà que Gérard, se reprochant déjà d'abandonner ainsi sa compagne toute seule dans l'obscurité, reparut à l'entrée de la grotte supérieure. N'apercevant pas Luze, il se précipita soudain, l'appela et, se figurant qu'elle avait cru pouvoir continuer d'aller en avant, il se dirigea de ce côté. Alors, moitié malice, moitié terreur de le voir s'éloigner, Luze laissa échapper un petit éclat de rire, le plus léger du monde, mais qui courut cependant sous les voûtes comme le bruit d'un ruisseau argentin. Gérard se retourna et la vit. Elle poussa un de ces jolis cris de femme effrayée, car, bien qu'elle eût compté être en mesure et qu'elle ne se fût pas trompée en effet, il restait cependant à régler quelque derniers points

secondaires, pour que le tout fût parfaitement correct.

Aussi, tout en continuant de rire et de montrer ses dents blanches, se sentait-elle rougir, presque à en avoir honte. Et comme il arrive, quand on est pressé, plus elle voulait terminer vite, moins elle avançait. Il survint même un petit accident qui, tout léger qu'il dût rester en soi, fut cependant cause d'un retard plus grave. Par un mouvement trop précipité de la main qui achevait de l'arranger, cette espèce de seconde manche de toile plus fine, adaptée, comme un bouffant de neige, à l'épaulette du corsage, n'étant sans doute encore qu'imparfaitement rattachée, glissa soudain jusqu'au coude, et découvrit en dessus un petit espace aussi blanc que du lait sur lequel un enfant aurait jeté des feuilles de rose : peu s'en fallut que le bras ne se dévoilât ainsi tout entier vers l'épaule, dans sa plus fraîche et sa plus secrète blancheur, par suite même de l'envie et de la hâte

qu'il avait de se cacher. Luze fut pour perdre la tête ; mais se remettant aussitôt et prenant bravement son parti, trouvant apparemment qu'elle ne pouvait moins faire pour un amant de la soumission duquel elle se sentait toujours sûre, même en un tel désastre, l'aimable fille lui tendit ce beau bras, l'amour de Kilian, non point de l'air d'agacerie et de défi où elle se laissait parfois aller malgré elle avec ce dernier, mais au contraire en silence et avec une sorte de doux sérieux, comme si elle lui confiait un gage de promesse et d'avenir ; puis elle recacha prestement le tout, cette fois sans faute et sans miséricorde. Il était à ses pieds, les baisant humblement, parfois prosterné jusqu'à terre et, quand il relevait la tête, toujours agenouillé, riant et pleurant d'amour.

— Oui, mon Gérard, oui, je t'aime ainsi tendre et bon, disait-elle, mon doux Gérard, mon Gérard chéri, qui ne veux plus me faire peur à présent, et qui ne seras plus triste ni jaloux ; oui, je serai à

toi, rien qu'à toi, ton épouse, ta femme bien-aimée, bientôt, n'est-ce pas, maintenant que nous sommes presque fiancés et promis ? Mais je suis déjà trop restée, et j'aurai peine à rentrer de jour ; il le faut cependant : vite, vite, je t'en prie, partons !

Et le prenant par la main, l'entraînant, le guidant à son tour, passant dans son bras celui de Gérard, ou l'entourant du sien et le poussant doucement pour être plus sûre de le voir avancer, elle ne s'arrêta qu'à l'issue de la caverne, assez rétrécie à son extrémité. Il s'approcha de l'ouverture :

— Ah ! fermée, si elle pouvait être fermée ! s'écria-t-il.

— Ne me fais donc pas peur, Gérard : ouvre, ouvre ; j'étouffe ! dit-elle en pâlisant.

La voyant réellement d'une pâleur de mort et prête à s'évanouir, il écarta un peu la grande

plaque de pierre et, avec la barre de fer pour levier, acheva sans trop de peine de l'écarter suffisamment. L'air ranima Luze, et la vue du jour lui rendit aussitôt sa tranquille vivacité. Elle se jeta au cou de Gérard, le serra sur son cœur :

— Je t'aimais bien déjà, mais pas encore autant ! lui dit-elle.

Et se glissant et penchant la tête comme une colombe sous l'arche du colombier, elle disparut à travers les broussailles, le long de la pente escarpée.

Gérard demeura quelque temps cloué à la place où elle lui avait dit adieu ; puis, secouant la tête comme un homme qui se demande à lui-même s'il ne songerait point encore et s'il est bien éveillé, il replaça la dalle en soupirant, l'assujettit par un mouvement purement machinal, et se mit à remonter la grotte, dont la vraie fée pour lui était celle qui venait d'en sortir, mais qui peu à

peu la remplit de nouveau de son image et de sa présence. Il lui semblait l'y sentir marcher invisible à ses côtés. Cette ombre courant et se jouant au détour des parois, c'était son ombre ; ces échos fuyant devant lui sous les galeries, ou l'y appelant soudain par derrière, c'était sa voix ; le souffle d'un secret soupirail, sa fraîche haleine. Parfois il l'appelait d'un accent passionné, et il s'arrêtait, prêtant l'oreille, comme s'il l'entendait lui répondre. Arrivé à la petite niche où elle avait changé de costume, il y vit le chaperon et la robe de soie encore étalés sur la pierre, et se souvint alors qu'il devait les remettre à l'ermite ; dans la dernière partie du trajet, elle le lui avait recommandé. La vue de ces vêtements l'arrêta comme en sursaut, mais ne lui causa ni transport ni colère ; passé un premier moment de secousse, sa rêverie en fut au contraire augmentée. Cette robe qui flottait repliée à son bras, et qu'une main sur son cœur il y tenait serrée comme s'il l'y sentait palpi-

ter ; ce chaperon qu'elle portait d'un gracieux air de reine et qui encadrait si bien ses cheveux ; le léger parfum qu'ils y avaient laissé, tout contribuait à le plonger dans l'illusion, au lieu de l'en distraire et de le tirer de son rêve. Sans vouloir en faire un miracle de pureté, ce n'était point un amant vulgaire : il était mieux qu'amoureux, il aimait. Luze était pour lui comme un chef-d'œuvre de beauté et d'amour, dont, en véritable adorateur, il ne s'approchait du cœur et des yeux que, pour ainsi dire, à genoux. Capable de tout briser si on la lui enlevait jamais, son amour était sans doute emporté, insensé, mais par là même aussi d'une nature délicate, subtile, naturellement élevée, et qui, par ses qualités comme par ses défauts, tenait peu de la terre.

XXIII

UN BALCON RUSTIQUE

Le positif et le sérieux qui fait le principal caractère des mœurs helvétiques et leur meilleur, sinon à tous égards leur plus agréable côté, s'y est toujours allié à une grande liberté dans les relations des jeunes gens des deux sexes. Cette liberté semble même avoir été poussée à l'extrême et la retenue ou la prudence montagnardes mises au défi par une coutume qu'il est inutile de plus amplement désigner. Nous rappellerons seulement

qu'elle a un nom particulier dans la Suisse française comme dans la Suisse allemande, et qu'elle se trouve mêlée aux origines héroïques de la Confédération suisse par la manière dont fut pris le château de Rossberg, où une jeune fille qui avait ainsi permis à son amant de l'y venir voir en secret, fournit par là, à celui-ci, le moyen d'y introduire à son tour une troupe de ses compagnons armés. Cette coutume de se voir et de s'entretenir dans la nuit, coutume tacitement autorisée par l'usage, car il ne s'agit point ici d'un simple fait, n'est pas encore complètement tombée en désuétude aujourd'hui, quoique les idées modernes ne comportent plus le frein des règles et des traditions qui lui étaient inhérentes et qui l'empêchaient de dégénérer trop facilement en libertinage.

Elle fut cause d'une aventure assez bizarre, mais dont les suites eurent une trop grande et trop fatale influence sur la destinée des princi-

paux personnages de cette histoire, pour qu'il soit possible de l'omettre, comme nous l'eussions fait s'il ne se fût agi que d'une peinture de mœurs locales : le lecteur a bien pu s'apercevoir que tel n'était nullement le but essentiel de cet ouvrage, dont le sens intime achèvera, nous l'espérons, de se dévoiler à lui par les faits.

Kilian n'ignorait point cette coutume, et ne pouvait se persuader que Gérard ou un autre n'eussent cherché à la mettre à profit pour obtenir de Luze une entrevue secrète et lui montrer au moins par là une sérieuse intention d'être agréé d'elle et de l'épouser. Il est vrai que, dans le bourg, chose rare ! l'opinion publique était plutôt contraire à cette supposition. Tante-Rose elle-même n'avait pas voulu se prononcer ; mais aussi... elle n'avait pas voulu se prononcer ! car, en ce bas monde, il faut s'attendre à tout, disait-elle.

Donc, tout bien considéré, et prenant son parti d'après la fameuse maxime : *Congé ou bataille !* Kilian résolut de brusquer une décision, puisque aussi bien il n'avancait rien par adresse, et qu'il ne parvenait pas même à savoir au juste s'il pouvait espérer. Après avoir toute la journée erré dans la montagne, il était redescendu se moquant de lui-même, mais plus amoureux que jamais, et prenant sa résolution. Il était tenté de donner à L'Escueil quelques coups de poing en passant, quand celui-ci l'appela au passage, mais en se tenant à distance, et lui dit :

— Tu es toujours à tard. La belle vient de partir ; mais en prenant par ce sentier, et si tu n'es pas trop fatigué pour courir, même à la descente, tu dois pouvoir la rattraper avant qu'elle n'arrive au bourg, et tu verras si je ne t'ai pas dit la vérité.

Kilian, sans lui répondre, se jeta donc à tout hasard à travers champs ; et véritablement,

comme il n'était plus loin des habitations, il crut reconnaître Luze, qui, après avoir suivi quelque temps le bord ombragé d'une prairie, venait de rentrer dans le chemin. Il s'en rapprocha de son côté, mais un peu en arrière, et, sans quitter le gazon, se mit à courir le long de la haie à pas de loup ; il se trouva bientôt à portée d'un grand chapeau qui lui servait de point de mire et de fanal, car la nuit approchait, toutes les fois qu'il le voyait apparaître dans le chemin inégal et ombré. Allongeant encore et adoucissant le pas, tout à coup, à la première ouverture de la haie, il se saisit brusquement d'une taille légère, et appliqua, sans mot dire, un énorme et haletant baiser sur la joue... de Tante-Rose, où il fit le bruit d'une vieille bûche de bois qui se fend. À ce bruit, une troisième personne qui marchait devant eux après avoir aussi débouché par les prés, se retourna vivement ; elle se mit à rire à gorge déployée, en voyant la mine que faisait Kilian et l'air de bonne aubaine de

Tante-Rose, dont les petits yeux gris-argenté s'efforçaient en vain de lancer des regards de courroux. C'était notre aventureuse héroïne qui, hors d'inquiétude maintenant sur son propre compte, riait ainsi et toujours de plus belle, enfin tant, qu'elle fut obligée à la fin, pour rire tout à son aise, de s'appuyer contre un buisson de noisetiers, où elle risqua de s'enfoncer un moment. Kilian, dépité, n'était pourtant pas homme à s'avouer vaincu du premier coup : irrité au contraire par sa mésaventure, il s'élança vers la belle rieuse, qui n'eut ni le cœur ni le temps de faire une entière résistance et se contenta de détourner la joue dans le buisson de coudriers. Elle laissa même Kilian prendre son bras dans le sien, et, loin d'avoir l'air fâchée de cette rencontre, elle parut bien aise de cheminer avec lui. Cette petite aventure et le plaisir d'avoir échappé à de bien plus difficiles pendant la journée, l'avaient mise de si bonne humeur, qu'elle dit toutes sortes de

folies au jeune soldat et le persuada presque, sinon qu'elle l'aimait, du moins qu'elle n'entendait pas que lui ne l'aimât plus.

Enfin, comme d'ailleurs elle avait son projet, et qu'elle même avoua qu'on ne pouvait jamais se parler assez longuement sans témoins pour s'expliquer et se comprendre, il en vint de proche en proche à déplorer l'absence d'une galerie où, sans sortir de la maison, on aurait pu se rencontrer à son aise le soir. Puis il ajouta, que pourtant un mur, si haut qu'il fût, ne l'embarrassait guère ; qu'il s'était trouvé à la prise de plus d'un château et à mainte et mainte escalade plus dangereuse.

Longtemps elle feignit de ne pas comprendre, quoique en vérité il ne fût rien plus aisé : elle le railla de ce qu'il parlait toujours de ses campagnes, et lui demanda s'il n'avait donc rien de mieux à dire dans ce moment. Alors, quand elle

l'eut forcé de bien nettement articuler la chose une ou deux fois :

– Dans ma chambre ! il ne manquerait plus que Tante-Rose vous entendit, s'écria-t-elle en se retournant comme pour voir si Tante-Rose les écoutait, quoiqu'elle sût fort bien que cette dernière, ou par bouderie ou par bonté d'âme, les avait quittés depuis un moment. Heureusement elle n'est plus là : mais, continua-t-elle, assurément vous n'y pensez pas, et c'est pour rire ce que vous en dites ! Passe encore si j'avais une sœur, une amie avec moi ; mais je suis toute seule. Et puis vous oubliez que ma petite fenêtre à deux bons barreaux, et qu'on n'arrive à ma chambre que par un escalier aboutissant à celle de mon père et de ma mère au-dessous. Il y avait bien une autre entrée une fois : et c'était justement par une petite galerie donnant dans la cour, entre la maison et la grange (où couchait Kilian) ; mais cette galerie était si vieille, ajouta Luze, qu'on l'a démo-

lie de peur d'accident ; de plus, comme on ne savait pas, fit-elle en riant, combien elle pourrait être utile dans la suite, on ne l'a pas reconstruite, et l'une des branches de notre gros noyer en a pris peu à peu la place ; mais je me souviens très bien d'y avoir joué quand j'étais petite ; et il y a encore la porte par laquelle on entrait, de cette galerie, dans une grande et belle cuisine abandonnée, qui est à côté de ma petite chambre et qui s'ouvre sur le même corridor : car notre maison, tout ordinaire qu'elle soit, pourrait cependant au besoin loger deux ménages, ainsi que mon père a bien soin de me le répéter à peu près tous les soirs. Comme on ne sait jamais ce qui peut arriver, on s'est contenté de fermer solidement cette porte, mais je crois que c'en'est qu'au verrou. Elle disait tout cela si gentiment et d'un air si dégagé, d'un son de voix si courant et si babillard, que pour quelqu'un qui l'aurait entendue, elle aurait eu l'air de ne faire qu'une description ; mais les détails

étaient si clairs, si parlants, que l'amoureux jeune homme eut répondu aussi vite qu'il eut pensé :

– Et si je venais m'asseoir sur cette branche d'arbre, personne ne viendrait-il s'asseoir vis-à-vis, de l'autre côté ?

– Sur le seuil de cette ancienne porte dont je vous ai parlé ? c'est vrai, dit-elle, il y est encore ; mais il faudrait s'y tenir debout, car ce serait un banc un peu élevé pour s'y asseoir ainsi les pieds en l'air.

– Ainsi, vous viendrez ?

– Qu'en pensez-vous ? fit la malicieuse.

– Venez ! Je vous conterai tous mes projets : après cela vous me direz : Reste, ou : Va-t-en ; et vous savez bien que je vous obéirai.

– Nous serions là perchés comme des oiseaux : si l'on nous voyait...

– Qu’importe ! pourvu qu’ils fassent ensemble leur nid.

– Nous allons avoir de la pluie : la nuit sera mauvaise.

– Non ; rien que du vent et des nuages : justement ce qu’il faut pour n’être ni entendus ni vus.

– Jamais je ne pourrai m’empêcher de rire, de vous voir ainsi grimpé sur un arbre pour me faire la cour, comme un chat qui court après une mésange.

Qu’elle rie tant qu’il lui plaira, pensait Kilian ; j’entends bien ne faire qu’un saut de l’arbre dans la cuisine : qu’elle y vienne seulement.

– Eh bien donc ! fit-il tout haut, à ce soir ! quand ce ne serait que pour vous moquer de moi.

– Si je vous vois monter sur l’arbre, répondit-elle, et que j’entende frapper trois petits coups à la porte qui est vis-à-vis...

– Vous viendrez ?

– Je verrai.

Bientôt, sur le point d’arriver au bourg, ils se séparèrent.

Un peu après que Luze fut rentrée, son père et sa mère revinrent de leur visite au village voisin. Kilian fit dire qu’il était de retour, mais qu’il avait trouvé des amis, qu’on ne l’attendît pas pour souper. Dame Françoise et le vieux Léonard étaient fatigués : ils se couchèrent. Et bientôt, de maison en maison, les feux se couvrirent, et le bourg fut plongé dans l’obscurité.

Luze, fatiguée aussi, hésitait pourtant à éteindre sa lampe, voulant voir si Kilian se risque-

rait ce soir-là même sur le chemin qu'elle lui avait indiqué. Onze heures venaient de sonner ; il lui semblait bien entendre un bruissement plus fort dans les feuilles du vieux noyer ; mais elle l'attribuait au vent qui venait de se relever avec une nouvelle violence, lorsque trois petits coups légers et distincts ne lui laissant plus aucun doute, elle n'eut que le temps de descendre dans la chambre de son père, de l'éveiller en lui criant qu'il y avait du bruit dans la cour, et de remonter au premier étage dans la cuisine abandonnée. Elle en ouvrit alors la porte, non sans quelque peine, et d'une main tremblante. Deux ou trois ondes de ses cheveux avaient glissé sur son cou, mais sans se déranger, et s'y amoncelant seulement avec grâce. La lampe qu'elle tenait d'une main, en la protégeant de l'autre contre le vent, teignait ses doigts d'un rose diaphane, et concentrait sur sa taille et le bas de sa figure une vive et tremblotante clarté, soudain coupée de brusques ombres,

puis courant de nouveau jusque sur ses épaules et ses bras. Elle était si belle, ainsi éclairée comme une blanche statue, qu'on eût dit une apparition, et que non seulement surpris mais ému, Kilian, debout à quelques pieds d'elle, restait sans rien dire à la contempler. Elle-même ne se trouvait plus aussi courageuse en malice qu'elle s'en était flattée d'abord. En vain la nuit était-elle disgracieusement noire, et Kilian assez rudement balancé sur sa branche, lorsque parfois le vent, s'engouffrant dans l'arbre, l'ébranlait d'une plus forte secousse, à laquelle répondaient des craquements sourds et un long frissonnement. Elle s'était apprêtée à bien rire, et voilà qu'elle surprenait en elle au contraire une sorte de pitié tendre, un regret singulier de ce qu'elle avait fait. Elle se sentait même profondément triste au fond du cœur, et s'étonnait de ne pouvoir y ramener la joie par la pensée de Gérard. Jamais ses yeux n'avaient eu plus d'éclat, et cependant, au lieu de

les relever avec sa vivacité et sa franchise habituelles, il lui semblait y avoir comme un poids sur les paupières qui la forçait à les tenir baissées ; mais elle n'en jetait pas moins sur Kilian à la dérobée des regards qui l'agitaient elle-même et qu'elle ne pouvait retenir tout à fait. Ils demeurèrent donc un moment à se considérer l'un l'autre en silence, elle troublée et n'étant plus en colère, sinon contre elle-même, lui se disant tout bas qu'il était impossible que ce fût pour rien qu'on le regardait ainsi.

Il allait s'élancer, lorsque le vieux Léonard, à moitié habillé, parut dans la cour, une grande gaule à la main. Dame Françoise l'éclairait de la porte, et comme il y avait aussi de la lumière à la fausse porte au-dessus, il leva aussitôt les yeux de ce côté. La branche sur laquelle se trouvait Kilian était trop détachée du reste, pour qu'il eût le temps de se réfugier dans l'intérieur des terres, au plus épais du branchage : il apparut donc soudain

sur son promontoire aux yeux du vieux Léonard ébahi.

Le père de Luze savait fort bien que de telles visites étaient plus ou moins tolérées par l'opinion, si elles ne dépassaient pas certaines bornes, et surtout si, comme il arrivait ordinairement, elles se terminaient par un mariage ; mais avec son caractère d'ancien soldat, et qui avait vu le monde, il en était peu partisan. Ce n'est pas que cette tentative lui déplût à tous égards de la part de Kilian et lui ôtât l'envie de l'avoir pour gendre ; mais il n'en était pas moins charmé d'intervenir, et décidé à ne tolérer de relations clandestines avec sa fille pour qui que ce fût. Aussi, sans se départir de sa jovialité et de sa bonne humeur ordinaire, se mit-il à dire à Kilian, après l'avoir quelque temps considéré à sa manière en riant des yeux, et élevant autant qu'il pouvait la lumière vers lui :

– Ohé ! notre valet, est-ce la saison d’abattre les noix ? Voici un nouveau talent que je ne vous connaissais pas ; mais je ne vous ai pas engagé pour celui-là. Ainsi descendez, s’il vous plaît, au plus vite, et venez prendre un verre de vin avec moi : la bouteille du souper est encore là qui vous attend. Voyant comme il le prenait, Kilian, s’asseyant tranquillement sur la branche d’arbre, répartit sur le même ton :

– Eh, maître Léonard, puisque vous n’êtes pas fâché, vous auriez bien dû dormir jusqu’à l’aube.

– Ainsi aurais-je fait, mon garçon, si notre Luze, entendant du bruit, ne m’était venue éveiller. C’est une fille sage, et qui n’a pas peur, ajouta le vieux soldat avec un sentiment d’orgueil paternel.

– Qui, votre fille ? s’écria Kilian, en se laissant couler brusquement de l’arbre jusqu’à terre. Alors, dit-il, en relevant les yeux vers la fausse porte qui

se refermait lentement, la petite mésange s'est bien moquée du pauvre matou. Mais ni vous ni moi n'y pouvons rien : n'en parlons plus. Ils entrèrent dans la cuisine, burent et causèrent un moment, sans revenir le moins du monde sur l'événement de la soirée. Seulement Kilian dit en partant :

– Voilà peut-être le dernier verre de vin que nous prendrons ensemble, père Léonard.

– Bah ! mon garçon, quand même une femme nous aime bien, tout son plaisir n'est-il pas de nous faire *chevrer* ?

Telle fut la propre expression dont se servit le père de Luze : elle ne lui était d'ailleurs point particulière, car elle est encore usitée dans le pays. Nous augurons trop bien de la sagacité étymologique de nos lecteurs, voire même de nos belles lectrices, pour que le sens pittoresque et profond

du mot employé par le bonhomme leur reste longtemps voilé.

XXIV

TENTATION

La maison de Luze n'étant pas située sur la rue, mais un peu à l'écart, personne dans le bourg, pas même Tante-Rose, qui heureusement demeurerait à une autre extrémité, ne s'était aperçu de l'incident de la nuit. Le secret était donc facile à garder, et dans le fait il ne fut jamais complètement trahi. Kilian avait bien été un moment décidé à partir, mais il s'était dit que ce brusque départ pourrait faire naître de mauvais soupçons,

qu'on en causerait sûrement, qu'il valait mieux, dans l'intérêt de Luze elle-même, se retirer peu à peu, qu'enfin elle lui avait joué un tour qui lui donnait bien un peu le droit de la faire enrager par sa présence, et qu'il ne pouvait rien risquer de pis à attendre. Il resta donc. Elle n'eut pas trop le cœur de lui en faire la mine ; d'autant qu'ils ne se trouvaient plus guère ensemble qu'aux repas, que, sans cesser de se tenir au service du vieux Léonard, il avait fini peu à peu par reprendre son logement dans sa propre maison, et qu'enfin lui-même, sans être aussi gai qu'auparavant, n'avait pourtant l'air ni boudeur ni fâché.

Mais si nécessaire, et si peu pratiquée d'ailleurs, que soit la franchise en amour, il n'y faut pourtant pas oublier la prudence : or, Luze, ne put s'empêcher de tout dire à Gérard ; en cela elle eut tort ; mais revenons d'abord à celui-ci.

Après avoir remonté la grotte jusqu'à l'entrée intérieure de l'ermitage, où il déposa la robe et le chaperon, il se sentit retenu comme par un charme invincible dans ces lieux désormais consacrés pour lui. Il ne pouvait se résoudre encore à en sortir. Il y revint donc sur ses pas, et de proche en proche, de galerie en galerie, qu'il eût au besoin parcourues sans lumière, tant il les savait maintenant par cœur, il redescendit la Baume tout entière, continuant à s'y oublier dans ses souvenirs. Arrivé au bout, et toujours absorbé dans sa préoccupation, il ôta la barre de fer, écarta la dalle, comme si Luze dût être encore là, qu'il pût la rappeler ou du moins l'entrevoir de loin à travers les halliers, qui sait peut-être ? l'amour ne croit-il pas tout ? dans la vague espérance qu'elle se serait repentie de l'avoir si tôt quitté, qu'elle serait aussi revenue et aurait fait comme lui. Le front appuyé sur son bras contre la voûte abaissée, il était là, l'œil fixe et tendu vers l'entrée de la grotte, y cher-

chant de l'âme plutôt que du regard celle qui ne venait point, lorsqu'il fut brusquement tiré de sa rêverie par l'interception soudaine de la faible lumière que le crépuscule envoyait encore jusqu'à lui.

— Voilà un secret bien gardé, dit L'Escueil, en replaçant la pierre et faisant quelques pas à l'intérieur pour respirer plus à l'aise sous, des arcades moins étouffées : oui, voilà un secret bien gardé ! et si, au lieu de moi, c'eût été Kilian qui fût venu se fourrer par ici comme un lézard dans une bouche ouverte, où auriez-vous retrouvé un endroit comme celui-ci pour vos rendez-vous ? C'est que vraiment rien n'y manque : longues galeries pour se tenir longtemps par la main, salle à manger, si l'on voulait y vivre cachés quelque temps et si les amoureux avaient jamais faim, salle à manger, salle à coucher, salle de danse, alcôve, il n'y manque qu'un lit, mais deux ou trois voyages de Bon qui, je le parie, connaît tout ceci, en auraient

bientôt fait la façon ; enfin il y a tout, chapelle, église même, et le Vieux ne serait pas plus embarrassé que Zébédée de nous y faire un sermon.

Et, toujours ricanant, L'Escueil se mit en devoir de pénétrer plus avant dans la Baume pour revenir chez l'ermite. Rien ne pouvait être plus désagréable à Gérard. Oui, pour lui cette grotte était un temple, mais que déjà, lui semblait-il, la présence seule de L'Escueil profanait ! Loin donc de le suivre, il le fit sortir, sans écouter ses mauvaises plaisanteries ; puis, après l'avoir aidé à tirer et laisser retomber derrière eux la dalle de pierre, quitte à la mieux assujettir plus tard, ils revinrent à l'ermitage par les bois. Chemin faisant, et forcé à la fin de répondre à quelques questions effrontées de celui que ne déconcertait pas son silence, il s'arrêta soudain et lui dit :

– Écoute, Michel, je n'ai que toi d'ami ; et quand j'en aurais dix autres, je te préférerais encore, parce que toi, je crois que tu m'aimes...

– Qui sait ? fit L'Escueil : enfin, croyons toujours, ça ne peut nuire. Je crois donc aussi que tu m'aimes, bien que je n'aie jamais su pourquoi, à vrai dire ; mais ça m'est égal... de le savoir, ajouta-t-il avec un ricanement moins soutenu.

– Eh bien, poursuivit Gérard, si tu me dis encore un mot comme ceux-là, non seulement je ne te revois de ma vie, bien mieux, si tu ne te tais pas à l'instant même, vois-tu !... (et avec une étonnante explosion de la voix et du regard, les poings crispés, il s'élançait presque sur lui), oui, je te fais sauter de ce roc au fin fond du chemin là-bas.

– Rien que cela ! interjeta L'Escueil.

– Moque-toi de moi et des autres, tant que tu voudras, si c'est ton bon plaisir.

– Mon très bon plaisir ! si c'est un effet de votre bonté, monseigneur, et que vous me permettiez de rire de vos sottises aussi bien que des miennes, dit encore l'imperturbable L'Escueil.

– Mais quant à elle, acheva Gérard, respecte-la comme tu respecterais ta mère.

– Dis plutôt : comme je respecterais un verre d'eau, c'est plus sûr.

– Enfin, pas un mot sur elle, pas un seul mauvais mot ! ni à propos de la grotte aux Fées, où il ne s'est d'ailleurs rien passé, ni à propos de quoi que ce puisse être, ni en aucune occasion ! Je l'aime parce que je l'aime, entends-tu ! et non pas seulement parce qu'elle est belle.

– Je le crois, dit L'Escueil en haussant les épaules ; mais écoute : la femme est faible, ce n'est pas moi, ni le Vieux, ni Zébédée, c'est tout le monde qui le dit ; et l'homme, quand il s'appelle

Kilian, est entreprenant et rusé ! Tiens ! je parie tout ce qu'on voudra, quoique je n'aie rien à parier, qu'il a déjà pensé aux moyens d'aller causer le soir à la fenêtre avec elle.

L'Escueil, en véritable habitant des bois, n'était jamais plus redoutable que dans la défaite. Ce trait, habilement lancé en fuyant, fit déjà une certaine impression sur Gérard ; mais quand il apprit de Luze qu'à ce moment même la prévision de son ami s'était réalisée, il en fut non seulement irrité et d'une jalousie profonde, mais inquiet, et le témoigna presque avec colère à celle qui prétendait avoir fait tout cela pour lui. Mais elle avait beau dire, il n'en était rien, puisque, en fin de compte, ce Kilian restait toujours là et ne paraissait nullement se considérer comme ayant reçu son congé. Ce n'était pas un parti ordinaire : elle ne pouvait se résoudre à y renoncer complètement, elle le regrettait...

...

XXV

CHANT BAS ET TROUBLÉ

...

– Quand irons-nous à la montagne, à la montagne, ô ma bien-aimée ?

– Quand vous le voudrez, mon amour ; car j’irai partout où il te plaira d’aller, maintenant.

– La vois-tu, notre chère montagne ? tiens, là-bas ! ce nid de gazon au milieu des rochers. D’ici, de ta petite fenêtre, je le vois, et quand je serai loin, tu le regarderas encore, tu me le promets !

– Je ne distingue rien, ni forêts, ni rochers, ni gazon ; tout me semble tout noir ; et la montagne n’est plus qu’un grand rideau de crêpe qui entoure la terre. Ah ! quels bons yeux vous avez, mon amour ! mais donnez-les-moi, que je voie si je ne pourrai pas les fermer, leur rendre aussi la nuit noire comme pour moi. Avouez qu’à présent vous ne voyez plus rien.

– Oh ! le doux bandeau que celui de ton bras ainsi replié ! laisse-le toujours sur mes yeux, ô ma bien-aimée !

– Non, car il faut bien aussi que je les voie, puisqu'ils sont à moi, n'est-ce pas ? mais je vais leur mettre un cachet, un cachet d'amour, ainsi que l'on cacheté son bien.

– Un sourire a couru sur tes lèvres : est-ce là ce cachet d'amour, ô ma bien-aimée !

– Eh bien, oui, sur tes yeux, le voilà !

– Pourquoi déjà me l'ôter, mes chères amours ? Oh ! que vous êtes donc pressée !

– Il suffit qu’il y ait été une fois : à présent, ils ne pourront plus m’échapper, j’espère ! Mais que vouliez-vous me montrer tout-à-l’heure, mon bien-aimé ? je ne vois toujours rien.

– Là, regarde, au pied de cette roche brillante, sur le sommet de laquelle cette grande étoile va bientôt se poser : c’est là que se trouve notre nid caché et fleuri, où l’étoile viendra ainsi nous visiter en secret et se pencher sur le front de celle que j’aime.

– L’étoile ! ah, oui, je la vois raser la crête des monts. Mais elle a passé derrière ! et devant, j’ai beau chercher, je n’aperçois rien : tout est noir...

noir... plus sombre et plus noir que la nuit... Tout est noir !

– Ne soupire pas : n’es-tu pas tout ce que j’aime, et heureuse aussi de te sentir si aimée ? Mes belles amours, je vous défends de soupirer, entendez-vous !

– Ai-je donc soupiré, pauvre ami ? j’ai cru que c’était toi.

– Vite ! regarde à présent. L’étoile sort de nouveau du rocher, elle va descendre sur notre belle montagne, et m’indique la place où nous devons bâtir notre maison.

– Je ne vois rien qu’un nuage ; du moins, je crois que c’est un nuage. M’aimerez-vous toujours, mon ami ?

– Nous y ferons nos noces, et les papillons danseront avec nous.

– Ah ! le méchant qui parle de papillons quand je lui parle d’amour !

– Donnez-moi cette bouche qui m’appelle méchant, que je la punisse comme elle le mérite !

– Puisqu’elle est à toi, mon chéri ! mais pars vite, et aime-moi, aime-moi tendrement.

– Nous irons nous asseoir sur la mousse, au pied des mélèzes ; je cueillerai des violettes, des gentianes et des primevères sur le bord du ruisseau, pour les jeter dans le sein de ma bien-aimée.

– Hélas ! la montagne sera toute défleurie avant que tu ne sois mon époux.

– Quand reviendrai-je, ô ma bien-aimée ? voilà le coq qui commence à chanter.

– Ah ! le maudit coq ! que n'est-il tué et rôti, comme dit la chanson ! de quoi se mêle-t-il donc de chanter ainsi longtemps avant l'aube !

(Chantant tous deux à voix basse.)

Il n'était pas minuit sonnée
Que le coq se mit à chanter...

Hélas ! tu veux donc revenir ! Quand vous voudrez, mon amour, car je fais toutes vos volontés maintenant. Mais ne reviens pas, je t'en prie, ne reviens que lorsque tu seras mon époux, et que je pourrai alors être à toi, toute à toi, mon doux bien-aimé. Non, ne reviens pas avant ; ne me le demande pas. Reste ! reste plutôt ; le ciel est encore si noir ; ce maudit coq se sera trompé, il aura chanté en rêve. Reste ! je veux te dire encore une fois la chanson, comme à ton arrivée.

(Elle chante à demi-voix.)

Asseyez-vous dessus ce banc, près de mon lit ;
Nous causerons de nos amours, toute la nuit.

– Adieu ! adieu ! voilà déjà la plus haute cime qui commence à rougir comme une jeune fille qui s'éveille, et je sens au visage le vent frais du matin.

– Quelle cime ? je ne vois que la pointe argentée du croissant de la lune, qui se cache derrière les montagnes, effilée et luisante comme un poignard. Que ce vent est froid ! Adieu, adieu, mon bien-aimé !

TROISIÈME PARTIE

I

BRUITS ET COMMÉRAGES

On s'étonnait dans le bourg que notre héroïne, aussi belle, aussi fêtée que jamais, n'eût pourtant plus tout-à-fait sa gentillesse ordinaire. Elle était distraite, rêveuse, soutenait mal une plaisanterie, ou ne la soutenait pas longtemps. Au lieu de se plaire, comme autrefois, avec tout le monde, de parler librement à chacun, même quand son cousin Gérard était là, de se laisser regarder à la dérobée par ceux qui ne craignaient pas encore assez l'aventure, et de leur sourire, ne

fût-ce que pour les remettre et les avertir de leur trop longue contemplation, elle était beaucoup moins accorte, moins familière, apparaissait rarement dans les groupes établis le soir à causer devant les principales maisons, et n'avait plus l'air de se trouver bien nulle part, excepté, toute seule, avec la Mère-Barbe et le vieil Apothéloz. Mais celui-ci quittait moins souvent sa montagne, où l'on ne savait trop ce qu'il devenait, disait-on, avec ce mauvais sujet de L'Escueil et ce paresseux de Gérard.

– On raconte qu'ils ont bâti là, à eux trois, un drôle de petit ermitage, et qu'ils s'y plaisent tellement qu'ils ne peuvent plus le quitter.

– Le cousin y mangera son dernier sou, Tante-Rose : et quand on pense que mon neveu...

– C'est égal, voisine Marie-Jeanne, j'aimerais assez tout de même voir un peu quel beau ménage ils font là-haut, à eux trois. Il y en a qui préten-

dent que Luze y est allée : on pourrait donc bien y aller aussi, n'est-ce pas ? mais je suis si peureuse !... et puis L'Escueil est si singulier !... il a toujours le mot pour rire ; mais c'est égal, je ne m'y fie pas.

– Si elle y est allée, ce n'est donc pas bien amusant, car elle n'en a pas rapporté la gaieté. Mais qu'est-ce qu'elle a donc depuis quelque temps, la *gracieuse*, à faire toujours la mine aux gens ? si cela continue, c'est plutôt la *boudeuse* qu'il faudra l'appeler.

– Ce qu'elle a, Marie-Jeanne ? elle a qu'elle a deux galants : et alors, ma foi ! voyez-vous, on ne sait plus auquel entendre, ni vers lequel se tourner.

– Quand on pense que mon neveu...

– Un si beau garçon, et si avenant ! elle s'en repentira, voisine, c'est moi qui vous le dis, elle

s'en repentira ! À sa place je serais bientôt décidée. Mais je crois, sans vouloir lui faire tort, qu'elle est plus folle que jamais de son petit Gérard. Avez-vous vu comme elle le regarde à présent ? ce n'est plus un badinage comme avant que votre neveu Kilian fût ici.

– Vous avez raison, Tante-Rose. Ce n'est plus pour rire : mon mari me l'avait déjà fait remarquer. Quand on pense...

– Ça finira mal, voisine Marie-Jeanne, on ne sait pas comment cela finira !

– Quand on pense que mon neveu...

Telle était la conversation qui se tenait, en écosant des pois, à l'une des extrémités du bourg, pendant qu'à l'autre on traitait exactement le même sujet, mais avec des variantes plus ou moins heureuses. Qu'y avait-il de vrai là-dedans ? Tante-Rose ne se fit pas faute, par la suite, et

quand tout fut fini, d'aller jusqu'au bout dans ses suppositions ; mais, comme sa curiosité était de cette espèce malheureuse qui voudrait bien, mais qui ne sait pas savoir, on ne peut faire aucun fond solide sur elle dans tout ce qu'il lui plut d'imaginer. Et la bonne Mère-Barbe, de toute manière assurément bien mieux informée, ne voulut jamais convenir d'autre chose sinon que la belle Luze avait été bien malheureuse, et soutint toujours, sans autrement s'expliquer, que Tante-Rose ne savait ce qu'elle disait.

Sur ces entrefaites, des bruits de plus en plus étranges se répandirent sur les hôtes de la montagne. Ils cherchaient des trésors. Ils se livraient à des pratiques secrètes. On les avait vus danser autour d'un grand feu qui s'était allumé de lui-même au sommet d'un rocher. Des passants avaient été arrêtés, dans le voisinage, par un grand homme noir habillé de vert. Les uns soutenaient que c'était le diable, d'autres, L'Escueil, qui avaient

mis un masque pour effrayer les passants : pourvu qu'il ne voulût pas leur faire pis ! Une belle dame, habillée comme une princesse, avait été aperçue de loin dans la montagne par les bergers ; mais elle avait disparu, sans qu'on eût pu savoir ce qu'elle était devenue. Si ce n'était pas une fée, mais bien une créature humaine, qui pouvait-ce être ? et que savait-on ? ce L'Escueil était si hardi ! Ne lui avait-on pas entendu dire une fois, sans doute pour rire et par manière de parler, mais enfin il l'avait dit, que le métier de voleur était un métier comme un autre, et même plus franc, qui n'avait qu'un défaut, celui de vous mettre dans le cas d'être pendu ?

Quoique Luze eût mauvaise opinion de L'Escueil, malgré l'attachement qu'il témoignait à Gérard, elle ne se serait pas autrement inquiétée de ces bruits, si elle n'eût vu son amant oublier ses

promesses et se jeter encore un peu plus à l'écart de la route ordinaire, qui seule pouvait les conduire au port. Les preuves d'amour qu'elle lui avait données, au lieu de le rendre plus courageux dans l'exécution de leurs projets et de le tirer de sa rêverie, y avaient été plutôt un excitant pour lui. Si l'on peut employer ici cette expression, il commençait à se conduire avec elle en enfant gâté. De s'éloigner et d'aller chercher fortune au dehors, il déclarait à présent n'en pouvoir supporter même l'idée ; il tournait en arme contre elle tout ce qu'elle lui avait accordé, le voyant si soumis, et ce souvenir seul était comme un cercle magique qui lui rendait l'éloignement plus difficile et plus douloureux, peut-être même impossible avec sa nature d'esprit. D'ailleurs, la présence de Kilian était aussi, il faut en convenir, un bien fort argument contre son propre départ. Enfin, son cousin Léonard ne lui faisait plus le moindre accueil, pour ne pas dire pis, et semblait à peine supporter ses vi-

sites. Ainsi à moitié éconduit, il tenait d'autant plus à ne pas quitter la place ; et puisqu'on ne pouvait du moins l'empêcher de rester dans le voisinage de Luze, peu lui importait tout le reste. D'un autre côté, la solitude de sa pauvre maison lui était devenue encore plus intolérable, et, dans son état d'exaltation, elle aurait fini par être à la longue dangereuse pour lui. Il passait donc réellement la plus grande partie de ses journées dans les bois, épiant la rencontre de celle qu'il aimait, et ne voulant plus la voir aux réunions d'usage, ni même en compagnie de ses parents.

Comme il ne pouvait douter d'elle et que cependant il n'était pas en mesure d'assurer leur bonheur, il en était plus ténébreux, plus orageux, plus délirant que jamais. Parfois, il lui proposait sérieusement de s'échapper, de vivre quelque temps cachés dans la grotte, puis de faire vendre ce qui lui restait et d'acheter dans une autre partie du pays un coin perdu de montagne où ils se reti-

raient. Elle lui répondait en pleurant, qu'avec de telles idées il voulait donc la faire repentir de l'avoir tant aimé, et n'avait que trop peu de peine à lui démontrer la folie de ces projets. Mais cela n'améliorait pas la situation, et la pauvre enfant ne savait plus qu'espérer, encore moins que résoudre.

Cependant, si par une sorte d'instinct général de beauté elle mettait aussi de la poésie en amour, elle n'y mettait pas du romanesque. Sensible et tendre, elle avait pu se monter au ton de Gérard, et son âme vibrer, pour ainsi dire, à l'unisson de la sienne ; mais elle était femme avant tout : même porté sur des nuages, l'amour ne lui était jamais apparu qu'une couronne de mariée à la main. Eût-elle eu la force d'y renoncer (et elle ne l'avait à aucun degré, bon ou mauvais), en avait-elle toujours le droit, après cette entrevue accordée à Gérard, et sur laquelle l'usage, dont elle ne savait rien d'ailleurs que par les indiscretions de ses com-

pagnes, était loin de la rassurer tout à fait ? Ce qu'on pardonnerait à une autre, elle se rendait la première la justice de croire qu'à elle on ne le lui pardonnerait pas. Innocente et tranquille jusqu'à là, fort ignorante surtout des grossièretés du mal, nature délicate et chaste, car la familiarité de ses manières était seulement chez elle une grâce naïve, un involontaire attrait, elle se sentait machinalement troublée et inquiète, moins encore de ce qu'on penserait, que de ce qu'elle-même pensait d'elle. Il lui semblait avoir vécu un moment d'une autre vie, mais qui avait cessé tout à coup. Ces heures d'enchantement plutôt que d'ivresse, après l'avoir bercée au-dessus de la terre, l'y avaient laissée retomber lourdement : elle n'en avait que le souvenir brûlant et confus d'un de ces beaux songes insaisissables au réveil, où l'âme se noie en un vague océan de bonheur, mais qui s'écoule en un flot non moins vague d'indéfinissable tristesse. Sa seule excuse à ses

yeux pour avoir reçu Gérard en secret, ce qui était presque le recevoir comme époux, c'est qu'elle le considérait comme tel ; et à présent il ne le serait peut-être jamais ! À moins de tout révéler à son père, au risque de le tuer de chagrin, lui si fier de sa fille, jamais il ne consentirait à renoncer à Kilian pour Gérard : voudrait-il seulement revenir à l'idée d'avoir ce dernier pour gendre, quand même, ce qui était maintenant probable avec tous ces bruits, Kilian se retirerait ?

II

LA FORCE DES CHOSES

Un jour qu'assise toute seule à coudre près de la petite fenêtre du *poile* (sa mère était chez une voisine et son père à l'auberge), elle parcourait longuement ces tristes pensées sans leur trouver d'issue, ne sachant, comme tous les malheureux, que tourner et retourner son tourment sans pouvoir le secouer de son cœur, elle entendit quelqu'un qui entrait dans la cuisine, et eut à peine besoin de s'assurer d'un regard que c'était Kilian.

Elle était si triste, si triste, qu'elle fut bien aise de sa présence, et alla à lui presque en souriant, comme elle eût souri à un visiteur étranger. Il faisait un de ces temps gris lamentables où il n'y a plus, pour ainsi dire, d'air ni de ciel, mais seulement une poussière humide qui en tient lieu. Kilian était mouillé. Elle le fit asseoir, ralluma le feu, y jeta quelques poignées de sarments, et l'engagea à sécher ses habits. Il parut si sensible à ces simples attentions, que tout son visage en reprit aussitôt son expression habituelle de contentement vif et malin. Elle en fut touchée au point d'en avoir un mouvement d'orgueil et de belle humeur : comme elle l'avait déjà senti une fois ou deux, elle lui en aurait presque voulu de ne l'avoir pas aimée.

— Vous ne me dites donc pas que je m'en aille, lui demanda-t-il doucement, voyant qu'elle restait là, debout il est vrai, mais un genou à moitié ap-

puyé sur le banc qui se trouvait près de la fenêtre, et son ouvrage à la main.

– Vous savez bien que je n’ai plus rien à vous commander, lui répondit-elle les yeux à terre, et que tout est fini entre nous à présent.

Puis cette pensée lui rendant toute son émotion, elle ne put se contenir, et s’écria d’une voix tremblante :

– Oh ! vous, vous m’avez aimée !

– Je vous aime toujours, dit Kilian, dont la profonde agitation ne se trahit que par une légère contraction dans sa figure mâle et sereine.

– Non, non, ce n’est plus possible : mais vous m’avez aimée.

– Quand vous serez sa femme, je vous aimerai encore, mais je ne vous verrai plus.

Elle se laissa tomber sur le banc, et fondit en pleurs.

– Oh ! s’écria-t-elle encore, que n’êtes-vous mon frère !

– Eh bien ! je le suis : je serai tout ce que vous voudrez. S’il ne vous rend pas heureuse, et que je ne sois pas mort, appelez-moi, je reviendrai vous protéger.

– Ne dites pas cela, Kilian. Il est si bon ! mais jamais nous ne serons unis : mon père ne le voudra pas...

Il se leva du foyer où il était assis, fit quelques tours par la cuisine sans répondre, et tout à coup, d’un ton significatif et posé, rompit le silence par ces mots :

– Jamais ! pensez-vous : alors, moi je reste.

— Nous sommes fous ! dit-elle en se remettant, et ses yeux encore mouillés essayant de sourire : Gérard a ma foi, je ne puis être qu'à lui : c'est ce que je voulais vous dire, Kilian, comme à un frère.

— Écoutez ! reprit-il en se plaçant devant elle, mais plutôt de profil et comme s'il lui parlait sans la voir, sans chercher à rien lire sur son visage : tenez ! voilà ma main. Vous êtes triste, vous pleurez, on vous fait de la peine. C'est d'ailleurs peut-être de moi qu'est venu tout le mal. Quand Gérard vous aurait épousée il y a quelques semaines et qu'il mourrait à présent, je recommencerais aussitôt à vous faire la cour, et je vous aimerais peut-être encore davantage. Ainsi, vous voyez !... Mais si votre père ne veut rien entendre, si votre cousin ne peut pas devenir votre mari, alors il faut me jurer d'être à moi, chère Luze ; ne m'aimez-vous pas assez pour cela ? et ne finirez-vous pas par être heureuse de ce que vous serez ainsi tout pour moi.

Je ne sais rien, je ne crois rien ; mais votre vie sera également détruite et perdue si vous ne la donnez pas à soutenir à quelqu'un, comme le sarment qui traîne à terre si on ne le rattache pas. Que je sois donc votre soutien ! je veux le devenir, et je le puis, moi seul peut-être ; mais il faut que j'en aie le droit. Personne n'osera seulement lever contre vous le bout du petit doigt ni de la langue, ni vous regarder de travers. Faites cela, je vous dis ! promettez-moi de le faire ! sinon pour vous, faites-le pour moi : — pour moi, vous en convenez vous-même, qui vous ai bien aimée. Dès le premier jour que je vous ai vue, j'ai été tout à vous et tout décidé, vous le savez bien, tout à vous, ou à personne, si vous ne vouliez pas de moi. Mais j'espérais toujours malgré tout, et le soir même où vous vous êtes si bien moquée du pauvre Kilian, je vous portais une promesse dans laquelle je m'engageais à devenir votre mari et à vous donner la moitié de mon bien. Voyez ! car je l'ai encore et ne l'ai pas

déchirée : voulez-vous la signer aussi ? vous en ferez ce qu'il vous plaira, mais elle vous servira de gage pour recourir à moi envers et contre tous au besoin.

– Une promesse ! dit-elle fort rouge et confuse : mais vous n'y pensez pas !

– Vous seriez toujours libre de ne pas me la rappeler ; et quant à moi, ajouta-t-il d'un air presque triste, mais qui en était d'autant plus vrai, comme je ne veux ni ne pourrais vous obliger à devenir ma femme malgré vous, je ne ferais usage de cette promesse que sur votre appel, et si votre cousin ne voulait ou ne pouvait pas vous épouser : mais que j'aie ce droit sur vous, contre lui et contre vos ennemis, si les choses devaient aller jusque-là !

– Luze s'efforçait toujours mieux de sourire et de tourner tout cela en badinage, quoique de grosses larmes roulissent malgré elle dans ses

yeux, et qu'elle se sentit maintenant pour Kilian un mouvement généreux d'amitié presque tendre, sinon d'amour.

– Et vous m'assurez, reprit-elle, que cela ne m'engagerait pas contre lui ?

– Rien que contre vous-même (vous le voyez, je suis franc), s'il arrivait qu'il ne fît pas ce qu'il doit faire pour vous.

– Et je serais même libre de lui dire le beau traité que nous aurions fait ensemble. Oui, je le lui dirais pour lui apprendre ! Nous verrions cette fois s'il n'aurait pas peur.

Elle ajouta cette remarque, comme pour elle-même, avec une certaine flamme de courroux dans les yeux.

— Vous le lui diriez : répondit Kilian, sans avoir l'air autrement blessé ni inquiet de l'intention.

— Il le mériterait bien ! pensa-t-elle presque tout haut, ses jolies dents serrées de dépit et de secrète colère.

Cette réflexion qui se ressentait, on le voit, du subit orage où son cœur venait de déborder ; l'ébranlement qu'elle en éprouvait encore et qui la rendait plus accessible à toutes les craintes et à toutes les espérances ; l'impatience, l'irritabilité nerveuse du caractère féminin, ce qu'il a d'involontairement mobile comme l'onde ou comme l'oiseau, de miroitant, d'imprévu, d'aisément surexcité et de capricieux, d'aventureux même en de certaines situations prononcées ; l'idée surtout que c'était peut-être un dernier moyen d'amener Gérard à tenter un suprême effort qui pût les sauver ; tout cela, agis-

sant, se mêlant confusément dans son esprit, passant dans un nuage sur son front ou sur ses lèvres dans un sourire, tout cela, disons-nous, finit d'incidents en incidents par la pousser au jeu, car elle entendait bien que ce fût un jeu, et pas autre chose.

Elle se fit lire la promesse ; la tint elle-même assez longtemps dans ses mains avec une bonne petite curiosité de femme et de jeune fille ignorante en ces sortes d'affaires, plus encore que de partie intéressée ; prit une plume qui se trouvait là par hasard avec des livres de ménage et un encrier, sur le rebord intérieur de l'étroite fenêtre, profondément entaillée dans le mur ; la promena quelque temps en l'air au-dessus de la feuille, avec un joli mouvement des doigts, comme si elle écrivait ; et sa main s'abaissant tout à coup, elle fit même le geste de tracer son nom au bas de la promesse, mais sans encre et sans appuyer.

Cette scène, que nous abrégeons, l'avait peu à peu ranimée, et, comme si l'orage eût aussi dissipé le brouillard, sa gaieté naturelle reprenait le dessus.

Pour s'assurer une dernière fois qu'elle serait toujours maîtresse de Kilian, elle lui jeta un regard, un seul, mais qui le remua jusqu'au fond de l'âme.

– Et vous, reprit-elle en se détournant, vous ne direz rien de ceci à mon père ?

– Pas un mot ! fit-il tranquillement.

– On eût dit le doigt d'une fée, tant l'écriture était nette, ronde et menue. Mais elle avait lisiblement signé.

Kilian la suivait des yeux. Quand elle eut fini, elle releva la tête de son côté ; tous deux gardaient le silence. Il tendit la main comme un suppliant ;

elle n'y mit pas la promesse, qu'elle avait encore dans la sienne ; mais, toujours fatalement poussée et comme dominée par une force secrète, elle ne fit aucune opposition à la lui laisser prendre.

Alors elle voulut la ravoir :

– Car, dit-elle, c'est plutôt à moi de la conserver, puisque suivant vous c'est mon gage.

– Gardez-en plutôt la copie que voici, celle où moi j'ai signé.

– Non, l'autre ! répliqua-t-elle sourdement.

– Vous vous défiez de moi : en ce cas, vous avez raison, rien n'est fait, dit-il d'un ton froid.

– Vous me faites tort, Kilian, interrompit-elle : ne me tourmentez donc pas ainsi ! j'ai déjà bien assez de peine sans cela.

– Tenez, continua-t-il, la voilà : toutes les deux, si vous voulez.

– Eh bien, gardez-la, s'écria Luze, touchée de cette générosité qui, au fond pourtant, lui faisait violence. Peut-être craignit-elle aussi de l'irriter par une défiance trop grande, et, en lui ôtant tout espoir maintenant qu'ils s'étaient avancés à ce point l'un et l'autre, non seulement de ne pouvoir plus compter sur son secours en aucun cas, mais même de l'avoir pour ennemi.

– Oui, gardez-la puisque vous l'avez ; mais souvenez-vous, ajouta-t-elle encore, que j'aurai toujours droit de la reprendre et que je me fie à vous, Kilian, comme à un frère.

– Je vous le répète, ni votre père, ni âme qui vive ne saura par moi un mot de cette promesse qu'autant que vous le désirerez. C'est votre gage, vous l'avez dit, plus encore que le mien, et quant au mien, comme je ne le réclamerai que de votre

consentement, vous ne me laissez guère d'espérance de pouvoir le réclamer jamais. Seulement, ajouta-t-il en souriant à son tour, mais toujours d'un air grave, vous m'avez dit vous-même que jamais votre père ne consentirait à ce mariage avec votre cousin. Cette réflexion la troubla, mais comme si elle la faisait pour la première fois, et sans s'y appesantir. Décidée, d'ailleurs, à reprendre courage, et rassurée plutôt qu'effrayée de ce qu'il y avait au moins quelque chose de changé dans sa situation, dont depuis plusieurs jours la torpeur l'étouffait :

— Eh bien, pensa-t-elle en se retirant, si Gérard continue à me faire ainsi de la peine, je lui montrerai que je puis me venger ; mais, eut-elle soin d'ajouter pour répondre à une voix de reproche qui s'élevait dans son cœur, mais je serai toujours là pour dire que c'est Gérard que j'aime, et au bout du compte en ne me fera pas la femme d'un autre malgré moi.

Kilian, resté seul, plia et serra la feuille de papier, d'un air calme, mais triste, en homme qui sent que la force des choses sera seule pour lui.

III

LA CHAUDIÈRE D'ENFER

Il y a un personnage de cette histoire qui n'y joue qu'un rôle assez secondaire, aussi l'avons-nous fort négligé : c'est le prédicant Zébédée, l'objet particulier de l'animadversion de L'Escueil et du vieux lollard. Le moment est venu de nous rapprocher de lui, bien que nous redoutions, à vrai dire, son caractère emporte et acariâtre ; au moins c'est ainsi que nous le dépeint le chroni-

queur, et par conséquent il faut bien le prendre tel qu'il était, nous n'y pouvons rien.

Nous-mêmes, cependant, n'exagérons pas, et gardons-nous de laisser croire au lecteur que le prédicant Zébédée fût un être méchant et à tous égards intraitable. Non ; c'était seulement une espèce de loup d'éloquence, dont la grosse voix faisait trembler ses brebis ; mais il ne les mangeait pas : du moins la chronique n'en dit rien. Il était du nombre de ces prédicateurs plus ou moins ambulants, comme il y en avait partout un grand nombre à cette époque, et parmi lesquels plusieurs, au témoignage des vrais réformateurs eux-mêmes, montrèrent, en se dévoilant tôt ou tard, qu'ils faisaient simplement le métier de chevaliers d'industrie religieuse. Le nôtre, hâtons-nous de le dire, ne paraît avoir été aucunement dans ce cas, bien qu'il ait aussi fini par quitter le pays et se tourner ailleurs. Il était vain, mais moins de lui-même que de sa position et de ses opinions, outré,

mordant, superbe et colère, rancunier sans le savoir, mais non pas traître ni encore moins venimeux. Du reste, actif, infatigable, dévoué à son troupeau, courant, suant, soufflant et bourdonnant autant que la mouche du coche, mais, sans le faire avancer beaucoup plus, y travaillant pourtant davantage.

Or, voici quel était le centre de toutes ses susceptibilités. Il n'exigeait point une adhésion pure et simple à ce qu'il enseignait ; au contraire : il admettait volontiers les explications, les objections même, il en était flatté, ne doutant point d'y triompher. Mais il ne pouvait pardonner qu'on n'assistât pas régulièrement à ses prédications, ni qu'on l'y troublât par des réflexions à voix basse, des remuements de pieds sans rime ni raison, ou une toux intempestive et exagérée. Ne pas venir ou faire du bruit au sermon, il regardait l'un et l'autre comme une double offense envers la religion et la personne de son ministre ; et en vérité il

n'aurait pas su dire laquelle des deux méritait le plus son courroux. Aussi le vieux Léonard, d'ailleurs toujours avenant et poli, était-il bien loin de se trouver placé tout à fait au bas de l'échelle, d'après cette mesure infaillible. Il n'écoutait guère, il est vrai ; mais il était d'une assiduité sans égale, et son sommeil était si doux, si doux, si paisible, à peine un léger souffle, que c'était presque un charme de le voir : on eût dit qu'il dormait éveillé, et il n'était point prouvé qu'il n'entendît pas en rêvant. C'était un pécheur sans doute, mais qui méritait grâce et miséricorde. Au lieu qu'Apothéloz et L'Escueil... voilà ceux à qui cette honorable place du bas de l'échelle était justement réservée.

Le premier, un sectaire qui faisait bande à part, un hérétique, un anabaptiste déguisé, un fanatique qui ne trouvait rien de bon dans l'Église, ni dans l'État ; le second, un va-nu-pieds, un libertin, un ivrogne, un profane, et vraisemblablement

un athée ; s'il ne l'était pas encore, sans aucun doute il le deviendrait. L'un et l'autre ne mettaient presque jamais les pieds à l'église, ou, s'ils s'y montraient par hasard, c'était pour s'asseoir au banc des moqueurs dans les coins les plus reculés, les plus sombres, etc. Le vieux s'y permettait tout haut de temps en temps un certain mot d'approbation ironique, bon ! bon ! et des hum ! hum ! dont retentissaient les voûtes indignées : le jeune, afin de le mieux dérouter par une grimace incessante, ne perdait pas de vue le prédicateur. Quant à Gérard, il n'était pas de l'endroit, mais puisqu'il y venait si souvent, il aurait bien pu s'arranger pour ne pas arriver toujours après le sermon.

Le lecteur ne s'étonnera donc pas si nous lui apprenons, au sujet de Kilian, qu'il n'était pas, à beaucoup près, aussi avant dans les mauvaises grâces de Zébédée que les trois amis de la forêt. D'abord, s'il avait pris la défense des petites filles,

ce n'était point lui qui les avait incitées à mal faire, comme certainement quelqu'un l'avait fait, sans doute L'Escueil ; il avait seulement porté la parole pour son oncle, lequel était une brute, incapable, en effet, de prononcer quatre mots de suite ; mais il avait plutôt cherché à l'adoucir, passé cette fantaisie de danse, sur laquelle on s'était facilement accordé de part et d'autre à ne pas récriminer. Ensuite, il avait positivement approuvé le refus du prédicant : c'était du moins, celui-là, un franc et généreux ennemi ; et enfin un homme avec qui l'on pouvait parler sans se mettre en colère, qui vous écoutait et vous répondait bravement, doué d'un grand sens et d'un esprit naturel, qui le rendait fort capable d'apprécier un bon discours, comme il le montrait en se rendant parfois, ainsi que cette jeune Luze, même au sermon de l'après-midi.

Il est vrai que l'affaire avec l'oncle Jehan n'avait pas été sans quelques suites désagréables

pour le trop fougueux orateur : il avait dû positivement reconnaître, la chronique aussi nous l'assure, que les parents des deux petites filles jouant aux pierrettes n'étaient ni traîtres ni papistes déguisés ; mais aussi il espérait bien en tirer une noble vengeance et savourait déjà cette consolation. Si, en sa qualité de président du consistoire, on le consultait au sujet du mariage de cette jeune et belle Luze, comme on l'appelait, mariage qui s'embrouillait évidemment et ne se terminerait pas sans dispute, alors il ferait éclater sa magnanimité, sa justice, il resterait neutre, il en prenait vis-à-vis de lui-même l'engagement formel.

Telles étaient les pensées qu'il roulait dans son esprit et se déclamait à lui-même, tout en suivant, monté sur son cheval pie, un petit chemin de l'intérieur de la montagne. Il venait justement de prendre son ultime et généreuse résolution, lorsqu'au tournant d'un rocher il vit un homme masqué de noir s'approcher de lui avec des gestes sac-

cadés et bizarres, saisir la bride de son cheval et lui faire gravir un sentier rapide qui se perdait aussitôt dans le bois. Sa stupeur fut si grande, qu'il en perdit un moment la parole, lui, foudre d'éloquence, et qu'il se laissa enlever sans avoir la force d'articuler un seul mot. Tout ce qu'il put faire, fut de se maintenir sur sa monture, chose encore assez difficile ; vu son notable poids à lui, et l'escarpement de la pente. Enfin, arrivé au haut, ce qui fut l'affaire de cinq ou six enjambées, et comme ils redescendaient dans un bassin ombragé, il s'écria, renforçant et variant tant qu'il pouvait ses interrogations, mais sans recevoir de réponse :

– Qui êtes-vous ? – où me conduisez-vous ? – que me voulez-vous ?

Longtemps son étrange guide ne daigna pas seulement retourner la tête vers lui ; mais quelqu'un qui eût été de sang-froid l'aurait seulement

entendu *risoter* sous le masque. Zébédée délibéra s'il ne se jetterait pas à terre pour essayer de s'enfuir ; mais, outre qu'il lui fâchait de céder ainsi son cheval, il craignait de faire une mauvaise chute sur les cailloux moussus qui s'étendaient comme un lit fort peu engageant à droite et à gauche du sentier, et la forêt était si profonde qu'il ne savait comment il parviendrait à s'y reconnaître. À la fin pourtant son guide s'arrêta au bord d'un de ces trous profonds, puits perdus dans le rocher, que les montagnards appellent des *chaudières d'enfer*, où ne tombe nulle eau apparente, et dans le fond desquels cependant on croit ouïr, en prêtant bien l'oreille, quelque chose bouillonner sourdement. Alors Zébédée répéta ses questions, d'une voix tonnante :

— Qui êtes-vous ? — Où me conduisez-vous ? — Que me voulez-vous ?

– Je suis le diable, lui répondit son guide. – Je te mène à la chaudière d'enfer. – Je t'en veux à cause de tes sermons, où tu me défies sans cesse et te moques de moi. Voyons si tu pourras m'exorciser, comme tu t'en vantes.

Cette fois Zébédée tomba plutôt qu'il ne descendit de cheval ; mais l'être bizarre auquel il avait affaire pour son malheur, le saisissant par le bras, l'empêcha de s'enfuir et, lui montrant le puits naturel :

– Nous voici arrivés, dit-il, aux frontières de mes États : regarde cette gueule ouverte ! on y descend tout droit dans mon empire... Et soudain, d'une voix féroce :

– Allons, s'écria-t-il, prépare-toi !...

Après une petite pause, pendant laquelle sa victime tremblait comme la feuille, il ajouta, cette

fois avec un ricanement, mais encore plus infernal :

– Tes sermons ! te dis-je : le dernier surtout, celui que tu comptais débiter prochainement, mais tu avais compté sans ton hôte, c'est-à-dire sans moi ; tes sermons ! tous ceux que tu as dans ton sac, car tu ne voyages jamais sans cette triste marchandise. Je l'ai sentie de loin et flairée du fond de mon antre, quand tu as passé ce matin.

Là-dessus, le tenant toujours d'une main, et de l'autre détachant les cordons du sac, il ouvrit celui-ci et le renversa sur le gazon. Deux ou trois forts rouleaux de papier s'en échappèrent. Alors le diable ou celui qui jouait ce rôle dangereux, s'en saisit, et il allait les précipiter, dans la chaudière d'enfer ; déjà il les brandissait au-dessus, en s'écriant :

– Voilà le sort mérité de paroles creuses qui n'ont rien dedans !

Et il regardait Zébédée avec une joie atroce qui éclatait dans son regard, même à travers le masque, lorsque l'infortuné possesseur de ces rares fruits d'éloquence, retrouvant toute son énergie à la pensée de les voir tomber et s'engloutir pour jamais dans le gouffre, se mit à crier :

— Au voleur ! au secours ! au secours ! au voleur !

Nous le laisserons là pour le moment, car nous avons hâte de retourner auprès de notre pauvre Luze, dont la destinée nous intéresse bien plus vivement.

IV

HASARDEUSE TENTATIVE

Effectivement, comme le pensait Zébédée lui-même, qui avait bien la prétention de connaître le cœur humain, mais qui ne connaissait guère l'autre, le cœur féminin, et s'en doutait à peine, effectivement, disons-nous, la crise approchait. Dans l'opinion publique du moins, les choses en étaient au point que notre héroïne ne pouvait plus tarder à choisir entre Kilian et Gérard. Longtemps celui-là n'avait pas même été accepté, il semblait

l'être maintenant. On en ignorait la cause ; mais tout à coup Luze s'était montrée avec lui prévenante, bonne, douce et aimable, au lieu de le rebutter comme auparavant par des traits malicieux ou des paroles piquantes. Elle n'évitait plus sa société, causait volontiers avec lui, même seule et tout bas, il est vrai d'un air fort tranquille et tout différent de celui qu'elle avait auprès de Gérard. Elle n'était, en effet, plus la même avec ce dernier, plus si simple et rieuse, triste au contraire, mais, pour les yeux ou plutôt pour le petit nombre de cœurs clairvoyants, ce n'était pas là une preuve qu'elle eût cessé de l'aimer.

Depuis l'entrevue qu'elle lui avait permise, se fiant à sa docilité passée, dont elle n'était plus maintenant aussi sûre, elle s'était bien gardée de lui en accorder une autre, elle avait résisté à toutes ses sollicitations et regagné ainsi sa tranquillité, à cet égard du moins. Mais Gérard y vit un manque d'amour, et l'accusa de vouloir prélu-

der par là à l'abandonner. Elle essaya vainement de le l'assurer par les paroles et les témoignages les plus tendres ; elle n'y réussit pas ; et comme il ne se contentait plus de se désoler, mais qu'il en vint à se plaindre qu'elle exigeait de lui l'impossible, et ne voulait souscrire à aucun de ses projets, alors elle se fâcha à son tour, lui dit avec larmes qu'elle était bien malheureuse de l'aimer, qu'il faisait le tourment de sa vie et que sans doute elle faisait le sien, qu'elle n'avait aucun empire sur lui, et que, si elle devenait la femme d'un autre, elle le rendrait, lui, au moins libre de vivre entièrement à sa guise et le délivrerait du fardeau de l'aimer : enfin, la colère excitant sa franchise naturelle, et au fond ; d'ailleurs, espérant tout encore de ce moyen extrême pour relever Gérard par la jalousie, elle lui apprit les offres brillantes de Kilian, et lui avoua à peu près ce qui s'était passé. Alors il tomba dans un tel accès de fureur et de désespoir, la suppliant et la maudissant à la fois,

que sa tendresse n'y put tenir, qu'elle se jeta dans ses bras et lui promit ce qu'il voulut, surtout de se dégager au plus vite avec Kilian.

Mais ce ne fut pas chose si facile qu'elle l'avait pensé et qu'elle l'avait dit à Gérard. D'abord, comme s'il se fût douté de son intention positive, et suivant toujours à son système de gagner du temps, Kilian avait soin d'éviter tout épanchement, tout entretien trop confidentiel, qu'il sentait bien ne pouvoir pas davantage avancer ses affaires ; ou, si elle parvenait à entamer la question, comme elle le faisait avec timidité et ménagement, il prenait les devants, tournait la chose en plaisanterie sans lui laisser le temps d'exprimer sa volonté d'une manière sérieuse, et la remettait ainsi à une autre fois.

Enfin elle trouva pourtant l'occasion de lui demander nettement de ne plus penser à ce qui s'était passé certain jour, ajoutant qu'elle retirait

tout ce qu'elle avait pu dire ou faire en badinant, et qu'elle le priait même, pour son repos à elle, de détruire ce papier, qui était inutile et risquait de la compromettre. Alors, la voyant résolue et n'espérant plus l'amuser ni encore moins l'attendrir, il lui répondit froidement, que ce retour de défiance lui faisait une peine profonde ; que c'était mal se conduire envers un homme qui l'aimait à ce point ; qu'un tel amour lui donnait bien quelques droits sur elle et qu'elle les lui avait positivement reconnus ; qu'il les conserverait pour la sauver d'elle-même au besoin, sinon pour lui ; qu'il le faisait avec d'autant moins de scrupule que son intention n'était pas d'en abuser ; qu'elle non plus ne l'en croyait pas capable, et qu'il renouvelait d'ailleurs sa promesse de se retirer aussitôt que Gérard se montrerait en état, sinon de la rendre heureuse, au moins de lui offrir un sort où elle n'eût pas trop à souffrir de son manque de courage ; mais qu'au lieu d'avancer il

semblait reculer et ne songer qu'à se perdre sans remise ; que, si elle ne voulait pas accepter les services d'un ami dévoué et lui laisser des droits dont il promettait de n'user qu'en frère, certes lui, Kilian, pouvait bien aussi consulter ses petits intérêts, puisque personne ne pensait à lui, et qu'il n'était pas assez maître sot pour abandonner la position dans un pareil moment. Elle eut beau se fâcher, menacer, pleurer, vouloir rire, lui faire presque des caresses et lui dire presque des injures, il fut inébranlable, et la laissa, sur ce point, elle-même inquiète et troublée.

Après avoir longuement gémi et s'être fait mutuellement des reproches, les deux amants se résolurent à un coup de tête. Luze y répugnait, mais elle y fut entraînée par le désir de réparer une légèreté qui menaçait d'avoir des suites sérieuses, et par l'idée que peut-être cela déciderait son père et terminerait tout. Ils convinrent de tout confier au pasteur, afin, d'un côté, de rendre la

promesse qu'ils s'étaient faite plusieurs fois d'être unis, plus solennelle et plus inviolable, et, de l'autre, de forcer Kilian à se démettre de celle qu'il avait obtenue le dernier par surprise. Gérard devait amener avec lui le bon Apothéloz pour témoin.

V

CONSULTATION

Un soir donc, arrivant chacun de leur côté, ils se présentèrent chez le pasteur. On leur dit qu'il n'était pas encore de retour d'une petite excursion dans la montagne, où il avait eu sans doute à visiter des malades, mais qu'on l'attendait d'un instant à l'autre et qu'il ne pouvait manquer de rentrer. Ce contretemps allait décider Luze à renoncer, du moins pour ce jour-là, à leur entreprise, lorsqu'on entendit soudain le pas d'un cheval, et

qu'ils virent déboucher au grand trot dans la cour maître Zébédée en personne. Il était ruisselant de sueur, comme s'il venait de traverser un fleuve à la nage ; son col et son rabat tendaient à prendre la place l'un de l'autre, et ses manches de chemises dépassaient, toutes froissées et pendantes, celles de son pourpoint ou de son habit. Il n'y avait pas à s'y méprendre : son air défait, sa figure pâle et échauffée, ses cheveux roux en désordre, enfin la manière inaccoutumée et sans dignité dont il avait fait son entrée dans sa cour, tout annonçait qu'il lui était survenu quelque chose de désagréable en voyage. Aussi ne s'empressait-on pas beaucoup de l'interroger ; mais lui-même allait s'expliquer avec fracas, lorsqu'apprenant que Gérard et sa cousine le demandaient, il se précipita dans sa chambre, où on les avait introduits.

— Ah ! c'est donc vous, s'écria-t-il en entrant, c'est donc vous qui êtes l'ami de ce mauvais drôle de L'Escueil : on en dit de belles sur son compte,

et moi-même, si j'en juge par ce qui vient de m'arriver, je pourrais en donner de jolies nouvelles, de jolies en vérité ! Et vous (se tournant brusquement vers notre ami le Reclus, qui le regardait de son air le plus bénin et le plus pacifique), c'est vous, je pense, qui ne voulez pas que l'on fouette les petits enfants ?...

– Bon ! c'est nous qu'on devrait fouetter : ils sont plus sages que nous.

– ...et qui vivez comme un vagabond et un mendiant ?

– Ce monde est un lieu de passage, et il est dit : Faites-vous part de vos biens les uns aux autres.

– Vieux raisonneur !

– Bon ! bon !

– Hérétique !

– Hum ! hum ! bon !

– Ma chère enfant, croyez-moi, dit encore Zé-bédée en s'adressant cette fois à notre héroïne, méfiez-vous de ces gens-là. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Gérard prit alors la parole et, sans périphrase ni embarras, dit en peu de mots de quoi il s'agissait. Sa cousine et lui s'était donné mutuellement leur foi et ils venaient en faire la déclaration solennelle, sa cousine en particulier repoussant toute prétention d'un autre, tout semblant de promesse et d'engagement qu'on essaierait de tourner et de faire valoir contre elle, ne se regardant comme réellement engagée qu'envers son cousin, et lui, promettant de grand cœur de la prendre pour femme dès qu'on la lui accorderait. Luze confirma le tout simplement. L'ermite voulut raconter alors comment il les avait mariés et bénis ; mais Gérard, l'interrompant, se contenta d'en

appeler à son témoignage sur ce que sa cousine et lui s'étaient fiancés l'un à l'autre depuis longtemps.

Après quelques questions plus ou moins discrètes,

— Voilà qui est bien, dit maître Zébédée, en s'asseyant et appuyant ses deux coudes sur les bras de son large fauteuil, pendant que ses mains étendues bout à bout formaient devant lui comme une espèce de pupitre et de chaire : voilà qui est bien ! mais si j'ai tout compris, il y en a un autre qui estimerait aussi avoir une promesse, ou quelque chose d'approchant. Cet autre, tout le monde le connaît ; il ne faut pas rougir, ma belle enfant, tout le monde le connaît ; et s'il a des défauts qui tiennent à son ancien métier de soldat, il y a pourtant du bon en lui ; quoique d'un naturel peu soumis, il est au moins franc, sachant rendre justice à qui le mérite, et passe d'ailleurs pour

bien avisé dans tout ce qu'il fait : aussi ne serais-je pas étonné si, ayant une promesse, il eût quelque raison de la croire en règle. Enfin et quoi qu'il en soit, vous en aviez déjà fait une à votre cousin, selon votre propre témoignage et celui de ce vieux radoteur, dont la harangue, pour le dire en passant, ne m'a pas fort édifié. Or cela fait deux promesses, n'est-il pas vrai. Laquelle est la bonne ? voilà la question ; mais c'est ce que ni vous ni moi nous ne pouvons dire. Pas même vous, ma chère demoiselle : par ce fait seul que vous vous seriez promise deux fois, et que par conséquent vous avez erré, hésité, dans votre jugement. Pas même moi, fit-il en baissant et ralentissant la voix, comme pour mieux se donner le temps à lui-même et aux autres de bien apprécier la sagesse de sa pensée, pas même moi parce que je trouve, toutes réflexions faites, que dans les deux cas il y a plus ou moins à redire, et que pour son bonheur cette chère enfant aurait pu mieux choisir. Vous le

voyez, je suis neutre. Alors, qui décidera, demanderez-vous ? Je vais vous le dire. À moins que l'un des prétendants ne se désiste, ou ce qui serait encore mieux, tous les deux, nous avons un tribunal, Dieu merci ! pour s'enquérir et juger de ces sortes de cas qui touchent à la religion et aux mœurs, c'est le vénérable Consistoire, dont j'ai l'honneur d'être président. Mon devoir est de lui faire rapport de ce que je viens d'apprendre. Il aura aussi à s'occuper d'un outrage fait aujourd'hui à l'Église dans la personne de son ministre. Quant à ce qui vous regarde, il ne m'appartient pas de préjuger sa sentence ; une fois nanti de l'affaire, il en décidera.

Quand il eut débité posément ce discours et sans faire aucun mouvement que des lèvres, alors se levant et se plaignant de la fatigue du voyage, il congédia brusquement nos jeunes gens dépointés.

Quelque irrité que fût Zébédée, on voit qu'il s'était pourtant tiré de la chaudière d'enfer, et même, comme nous allons le dire, mieux qu'on ne pouvait l'espérer.

— Rendez-les-moi ! rendez-les-moi ! s'était-il écrié, en même temps qu'il appelait vainement au secours ! Tenez ! prenez plutôt à la place tout ce qu'il y a dans mon sac, prenez mes livres, prenez mon argent : voici ma bourse ! tenez ! tout ce que j'ai sur moi.

Alors son bourreau parut se laisser attendrir, malgré sa figure diabolique, et d'un mouvement involontaire tendit la main pour recevoir ce qu'on lui offrait, lorsque, revenant sans doute à lui-même, il se remit à danser sous l'espèce d'arcade où s'ouvrait la chaudière, en agitant toujours au-dessus les œuvres du malencontreux orateur. Mais en feignant de les précipiter, comme il prenait plaisir à varier et prolonger ce barbare plaisir,

il fit un mouvement si violent, que ce fut son masque qui, s'étant soudain détaché, tomba réellement dans le gouffre. Alors celui qui le portait n'eut que le temps, sans se retourner, de déchirer une ou deux feuilles du manuscrit, de se les appliquer contre la figure, et, marchant sur Zébédée éperdu, de lui jeter, le reste au visage et de disparaître dans le taillis. Son patient, ainsi délivré, eut encore la présence d'esprit de ramasser les feuilles éparses, avant de songer à s'enfuir ; il vit avec satisfaction que la perte portait essentiellement sur la couverture et sur le titre. Cela lui parut de bon augure. Et en effet, grâce à son cheval, il retrouva sa route et revint sans nouvelle encombre chez lui.

Il avait entrevu, mais comme un éclair seulement, la figure de celui qui lui avait voulu jouer ce mauvais tour ; et, comme l'endroit était sombre, il n'aurait pu faire serment de l'avoir reconnue, ce qui ne voulait pas dire qu'il ne pût pas en parler. Du reste, ses soupçons ne le trompaient point en

se dirigeant sur L'Escueil, bien qu'ils ne dussent pas être portés de longtemps à l'état de certitude complète.

Il n'était que trop vrai : L'Escueil, souvent oisif, et mécontent de la tournure que prenaient les affaires de Gérard, n'avait pu résister à l'envie de houspiller et de berner Zébedée et quelques autres passants : peut-être y joignait-il la vague idée de tirer de lui quelque promesse d'être utile à Gérard, si les deux amants en venaient réellement à exécuter leur projet, dont il se méfiait du reste, ou de le contenir au moins par la peur. Divers objets qu'il avait trouvés dans le coffre du vieux lollard, et entre autres tout ce qu'il fallait pour se déguiser en loup-garou, l'avaient encouragé dans ce dessein, ainsi que la connaissance de la Baume et d'autres secrets de la montagne. Avouons tout d'un temps, que ses instincts antisociaux et aventureux, bien qu'il n'y eût pas cédé, comme on l'a vu, dans l'affaire du prédicant, le poussaient aussi,

plus sérieusement qu'il ne fallait, à ces dangereuses espiègleries.

Par son caractère, et dans ces temps à la fois agités et railleurs, qui n'avaient pas encore bien dépouillé la rudesse ni la naïveté primitives, maître Zébédée devait être exposé aux aventures ; comme on le sait, il n'y était pas à son début ; quand il lui en survenait de nouvelles, on l'apprenait donc sans trop de surprise ; mais celle-ci, convenablement racontée, produisit à l'instant le plus fâcheux effet. On avait voulu le voler, c'était sûr ; peut-être l'assassiner, si un heureux hasard n'eût fait tomber le masque. Ce n'était point aux sermons qu'on en voulait, mais bel et bien à la bourse : seulement on n'avait pas trouvé la somme assez ronde. Il fallait surveiller ce L'Escueil et tous ses adhérents.

Quoique Gérard ne fût évidemment pas coupable de ce dernier méfait, il fut enveloppé dans la

clameur générale, et le vieux Léonard, qui n'attendait peut-être qu'une occasion, se mit dans une grande fureur contre lui. Il déclara hautement qu'il ne voulait point d'un tel gendre ; et il fallut que sa fille, pour le calmer, lui promit au moins de ne pas retirer sa promesse à Kilian, mais de laisser les choses suivre leur cours et le Consistoire prononcer. Kilian, de son côté, au premier moment se tint coi, n'eut l'air ni content ni blessé de ce que sa promesse avait été ainsi dévoilée, et parut vouloir s'en remettre aussi à ce qu'on déciderait. Il ne fit rien, ne dit rien qui eût trait à leur situation, et, l'y ayant déjà trouvé inabordable, Luze vit bien qu'il était inutile d'en parler.

Elle était lasse, d'ailleurs, d'une lutte où il lui avait été impossible de ne point sentir que le bras de Gérard était faible, si son cœur lui était dévoué. Et puisqu'il ne suffisait pas d'être belle et aimante pour obtenir ni pour donner le bonheur, autant

valait ne plus se mêler de son sort et en abandonner la décision à d'autres.

VI

LA COMTESSE GUILLEMETTE

Tristement et sans but, Gérard s'en allait par les champs, ne voulant retourner ni chez lui ni à l'ermitage, puisqu'on lui faisait un crime de ses séjours dans les bois, et ne pouvant croire, en dépit de toutes les réalités, qu'un tribunal pût s'arroger le droit de disposer de la main d'une femme et se faire juge d'une cause d'amour.

Pour être rare, ce cas, dont la chronique a voulu garder le souvenir, n'était pourtant pas en dehors des traditions et des us. Le temps des *cours d'amour* n'était point encore si éloigné, qu'on ne pût s'autoriser de leur exemple et de leurs subtilités raffinées. Mais, à vrai dire, il est probable que l'on fut bien plutôt dominé par les idées sévères de correction, de réforme morale, qui étaient celles de l'époque, et comme il y avait double promesse de mariage, doubles fiançailles, ou, pour parler le langage de la chronique, comme Luze avait *promis deux maris*, on vit sans doute là-dedans une cause qui intéressait à la fois la société, la religion et les mœurs, sur laquelle en conséquence la justice établie pouvait et devait prononcer, une fois saisie du fait.

Ce résultat, Gérard lui-même en était la cause première ; mais il ne le sentait pas, et ne sentait toujours plus désespérément qu'une seule chose, c'est qu'il aimait. Kilian souffrait aussi de la tris-

tesse muette de Luze, mais il ne se retirait pas, estimant Gérard tout à fait perdu. Au reste, il n'avait nullement l'intention de se prévaloir de la sentence, s'il arrivait qu'elle fût en sa faveur ; mais ses affaires, pensait-il, n'en pouvaient être gâtées, et une sorte de voix secrète lui disait que, si Luze perdait ainsi tout espoir d'appartenir à Gérard, elle ne resterait pas volontiers vieille fille et, à la longue du moins, finirait par se tourner sans trop de peine vers lui. Mais quelle serait la sentence ! c'est ce qui faisait le sujet de toutes les conversations dans le bourg, et donnait matière à bien des conjectures.

Cette seule idée révoltait Gérard. Malgré tout son découragement, il n'y pouvait croire ; c'était plutôt de Luze qu'il désespérait. Et cependant il avait dû comparaître, on l'avait interrogé ; il est vrai que la moitié du temps il n'avait rien répondu ; mais enfin on n'en était pas moins arrivé à la veille du jour où devait se prononcer le jugement.

Il s'en allait donc à l'aventure. Le fidèle L'Escueil, ne sachant plus où le mener, le suivait et philosophait d'un air triste. Il n'avait d'autre consolation que d'envoyer de temps en temps, de pensée en pensée, quelqu'un de leurs adversaires à tous les diables : Zébédée en premier (car L'Escueil ne s'y trompait pas) ; puis Tante-Rose, qui multipliait les réticences pour faire croire qu'elle avait tout vu et tout entendu ; puis ce vieux bonhomme de père Léonard, riant encore mieux à présent dans sa barbe blanche ; puis ce madré renard de Kilian, lequel sans doute en faisait autant dans la sienne, si rousse qu'elle fût ; puis une multitude d'autres qu'il est inutile de nommer ; puis la belle des belles elle-même, obligée d'y passer à son tour ; et enfin lui, L'Escueil, le dernier, pour la bonne bouche. Il lançait tout cela, un à un, dans la chaudière, et il était presque tenté d'y jeter aussi le pauvre Gérard, pour lui apprendre à être si triste, au lieu de chercher s'il n'y a pas toujours en

ce monde de quoi rire et se réjouir, et le pacifique ermite par dessus le marché, avec son crâne chauve et son âne, pour voir s'il dirait encore bon ! bon ! en descendant.

Ils se trouvaient alors dans une plaine cultivée, et virent, à quelque distance, des hommes et des femmes rassemblés sous un arbre. Tout ce monde avait l'air fort joyeux. S'en étant approchés, ils s'adressèrent à un vieux paysan qui n'était pas moins gai que les autres, et lui demandèrent de quoi il s'agissait. Voici ce qu'il leur apprit, et ce trait, qui méritait bien d'être conservé, l'a été en effet dans les annales du pays.

— C'est la bonne comtesse Guillemette, leur dit-il, qui veut nous libérer, à perpétuité, de la moitié de la dîme, dans tout le terrain dont elle pourra faire le tour à pied, en un jour. Comme elle a quatre-vingts ans, nous avons cru d'abord que c'était pour se moquer de nous. Mais elle s'est le-

vée avec l'aube, elle a pris le bras d'une de nos femmes, et s'est mise à marcher bellement. Nous pensions encore que c'était pour rire, et qu'elle allait tomber de fatigue à la première borne, ou tricher au jeu ; car c'est une dame qui a de l'esprit, et qui a toujours aimé à faire de bons tours. Eh bien, non ! elle a cheminé en conscience, autant que le lui permettaient ses vieilles jambes : que n'a-t-elle, la bonne dame, ses jambes de vingt ans ! Mais vous ne sauriez croire pourtant quel chemin elle a déjà fait ! Elle a déjà passé tout mon champ et celui de bien d'autres. La voilà qui vient de s'arrêter au milieu de celui du voisin. Vous pensez bien que le voisin en a fait un peu la grimace, car enfin avec une dame d'un si grand âge et fatiguée d'une si longue promenade, on ne sait jamais ce qui peut arriver ; mais si faut-il pourtant qu'elle dîne, la pauvre femme ! et quand même elle s'accorderait après son dîner un petit somme, les

jours n'ont guère diminué, elle pourra faire encore un assez joli bout de chemin jusqu'au soir.

Les deux amis s'approchant davantage, virent en effet la comtesse Guillemette assise sur un tapis et appuyée contre l'arbre, toute vieille et toute ridée, mais encore fort en train de vie, l'œil gai et pétillant d'une intelligente bonté. Elle venait de terminer son repas et ne parlait nullement de dormir.

– Mes jambes sont bien vieilles, dit-elle, mais il me semble qu'elles ne font pas encore trop mal leur devoir.

– Si vos jambes sont vieilles, noble dame, répondit textuellement un des paysans, votre cœur est jeune, et vous nous l'avez bien montré.

– Dieu vous bénisse et vous le rende dans ce monde et dans l'autre, lui dit un second, pour nous et pour nos enfants !

Comme elle se levait, elle avisa Gérard dans la foule, et frappée du caractère peu commun de sa figure, en même temps que de son air attristé, elle l'appela et lui dit :

– Eh ! beau page, voulez-vous me servir ici d'écuyer jusqu'à ce soir ? Tout en cheminant, vous me conterez vos peines ; nous verrons si nous ne pourrons rien pour les soulager.

Gérard, poussé en avant par L'Escueil, se sentit presque heureux d'accepter ; et comme la foule qui les suivait était attentive pourtant à laisser à la comtesse Guillemette un large passage, elle put s'entretenir à son aise avec notre amoureux désolé, qu'elle ne connaissait pas, mais dont l'aventure, gagnant de proche en proche tout le voisinage, commençait à faire assez de bruit pour qu'il lui en fût revenu des détails plus ou moins défigurés. Intéressée par la vérité et par l'émotion de ses réponses, quand elle se fut fait raconter

bien au long, la bonne dame ! tout ce qu'il pouvait lui dire de ses amours avec sa cousine, et qu'en y réfléchissant elle-même et devinant en partie, elle se fut bien mise au fait de la situation, elle lui dit gravement de sa voix douce et cassée :

— Mon pauvre enfant, voyez-vous ! il ne faut en rien beaucoup attendre de la justice des hommes. Non seulement ce ne sont pas les bons qui gouvernent les affaires de ce monde, mais ce ne sont pas même les puissants, ainsi que vous le pensez peut-être. Je ne parle pas de Dieu, qui gouverne tout. Mais, en dessous de lui, c'est le monde qui mène le monde, l'aveugle, l'aveugle ; le sourd, le sourd ; particulièrement les sots, qui sont encore pires que les sourds : aussi, la plupart du temps, ce sont eux qui mènent tout ; et comme les grands sont en tête, ils sont encore plus poussés et menés que les petits. Ainsi, toute comtesse que je suis et quelque envie que je puisse avoir de vous servir, ne comptez pas sur moi pour vous

faire obtenir justice, si le monde ne le veut pas ; mais voici ce que je puis faire pour vous. Un de mes vieux serviteurs vient de mourir, j'étais presque décidée à ne pas le remplacer, par affection pour lui, et parce que je n'ai plus besoin d'autant de gens autour de moi que par le passé ; mais, si vous le voulez, venez demeurer avec moi : vous avez été mon écuyer aujourd'hui, vous le serez le reste de mes jours, et j'assurerai votre sort. J'ai d'ailleurs assez de forêts à surveiller, et il me paraît, dit-elle en souriant, d'après ce que vous m'avez appris, que vous seriez un excellent *gruyer* ou forestier, comme disent nos vieilles chartes. Vous aurez ainsi une position convenable, et peut-être qu'alors le père de votre belle se laissera toucher, ou la justice, quoique, je vous le répète, en ce monde, comme je l'ai moi-même expérimenté, il ne faille jamais trop compter sur cette dernière. En tout cas, si malheur vous arrive, je ne retire pas mes offres, au contraire, fit la bonne comtesse

Guillemette, venez toujours demeurer au château ; nous tâcherons bien de vous trouver une femme, qui, si elle n'égale pas en beauté celle que vous aurez perdue, du moins n'aura pas commis l'imprudence d'arrêter deux maris pour être bien sûre d'en avoir un, au risque de n'en avoir point du tout.

Malgré cette dernière supposition qui transperça le cœur de Gérard, il fut si reconnaissant qu'il voulut se jeter aux pieds de la bonne comtesse ; mais elle l'en empêcha.

— Et nos paysans, lui dit-elle, qui nous regardent et qui penseraient que vous voulez me faire la cour ! Croyez-vous qu'ils vous sauraient bien bon gré de vous voir ainsi, même à genoux, me barrer le passage. En conscience, je serais obligée de vous passer sur le corps. Tâchez que je double un moment le pas, au contraire. Comme vous aurez affaire avec eux par la suite, je serai bien aise

que vous soyez bons amis. La comtesse Guillemette, ayant fait encore quelques petites haltes et un léger repas vers quatre heures, s'en alla ainsi devisant et cheminant sous le faix du jour jusqu'au soir.

Quand le soleil fut couché, elle s'arrêta.

— Je suis bien lasse, dit-elle, mais je suis bien contente.

Ce furent ses propres mots. Après quoi elle sortit du terrain cultivé, suivie d'un concert de bénédictions. Ses gens lui ayant amené une litière, elle prit le chemin du château, accompagnée encore de Gérard, et même de l'Escueil qui suivait à distance.

— Eh ! dit-elle tout à coup, après qu'on eut marché quelque temps, et voyant sur le bord du chemin un étranger qui s'était découvert à son passage et l'avait respectueusement saluée, c'est

maître Pierre Viret, si je ne me trompe : quoique je n'aime pas beaucoup tous ces réformateurs, qui hélas ! ne nous réformeront guère, et que j'aie autrefois joué plus d'un tour à son collègue Farel, on ne saurait pourtant nier que celui-ci n'ait du bon. Il est éloquent, il est savant, il a plutôt l'air triste que rébarbatif, et je ne le crois pas si pédant que bien d'autres. Adressez-vous à lui, Gérard ; dites-lui votre cas : en sa qualité de ministre il doit s'entendre en ces sortes de matières ; peut-être vous donnera-t-il un bon conseil.

Cet éloge était mérité. La comtesse aurait pu même le faire meilleur si, au milieu de ses sujets réformés, elle n'était pas restée attachée à l'église romaine, il est vrai sans bigoterie, et avec plus de tolérance que l'un et l'autre des deux partis.

VII

MAITRE PIERRE VIRET

Gérard et L'Escueil revinrent donc un peu sur leurs pas, et trouvèrent encore assis sur le bord du chemin celui que leur avait désigné la bonne dame. C'était un homme de moyenne taille, aux grands yeux noirs et pensifs, au nez très long, comme on le voit dans ses portraits, à la figure maigre et souffrante, un peu dans le type de celle de Calvin, mais avec de la bonhomie et sans rien de tranchant, ni de dur. Homme de savoir et

d'esprit, comme en font preuve ses nombreux ouvrages, presque tous écrits en français, dans lesquels il attaque aussi les vices de l'Église avec l'arme de la plaisanterie, il se montra encore homme de cœur et désintéressé ! Deux mots diront tout là-dessus. Il fut blessé, empoisonné, tellement qu'il en resta malade sa vie durant, tout cela pour avoir prêché la Réforme dans son pays ; puis, quand elle y fut solidement établie, nommé pasteur à Lausanne, il fut exilé, et dut aller finir ses jours à Pau chez la reine de Navarre, pour avoir prétendu que la Réforme était encore à faire et qu'un pape en robe courte ne valait pas mieux qu'un pape en robe longue.

On voyait à ses pieds poudreux, comme à un havresac ouvert près de lui, qu'il était en voyage, et faisait seulement une halte avant de gagner quelque hôtellerie pour le soir. Il tenait une petite Bible à la main, et la vie, pour lui, semblait avoir passé tout entière dans sa lecture. Les jeunes gens

s'étaient arrêtés, mais il fallut qu'ils lui adressassent la parole pour le tirer de sa méditation. Gérard répéta en peu de mots ce que venait de lui dire la comtesse Guillemette, et L'Escueil se chargea d'ajouter les détails nécessaires, en ayant soin, autant que possible, de présenter toujours la chose d'une manière générale et comme une question à juger. Quand il eut appris de quoi il s'agissait,

— Je ne sais pas, leur répondit Pierre Viret, ce que votre tribunal décidera, il peut être influencé par bien des circonstances que j'ignore, mais si j'en étais membre et que je ne susse que ce que vous m'avez dit, à coup sûr je voterais pour le dernier des *promis* ; et je souhaite que ce soit l'un de vous deux, ajouta-t-il en les regardant. C'est comme pour les testaments, ce me semble : il n'y a que le dernier qui compte.

– Mais si le premier fiancé était aussi le mieux aimé dit Gérard, la voix tremblante.

– On aura oublié de le mettre dans la promesse, répliqua le réformateur en riant, et les dates seules feront règle. Voilà la Loi : mais ajouta-t-il, je sais bien que la Loi n'est pas la Justice. La Loi participe de la corruption de ce monde, pour qui elle est faite et par qui elle a été nécessitée. La vraie Justice n'est autre chose que la Charité, ou l'Amour, car il y a toujours de l'injustice en qui n'aime pas, et notre souveraine et première injustice, c'est de n'aimer que nous et de n'aimer ni Dieu, ni nos semblables ; mais cette vraie Justice de l'amour, ou la Grâce, qui nous est offerte à tous et que nous devrions tous aussi pratiquer les uns envers les autres, il ne faut pas la chercher ici-bas, car ce monde repose sur la Loi, qui est impitoyable. Et pourtant, si la Loi n'existait point, ce monde s'ébranlerait aussitôt, tremblerait sur sa base, comme il semble vouloir le faire souvent, et,

se brisant de lui-même, rentrerait tout entier dans la poudre. Craignons Dieu, mes frères, puisque nous avons cessé de l'aimer.

– Oui, fit L'Escueil avec intention, mais vous paraissiez croire qu'il pourrait y avoir telles circonstances secrètes, particulières, qui vous feraient juger autrement. Dites-nous un peu toute votre pensée là-dessus.

– Vous m'interrogez sur un point délicat, et me demandez un conseil difficile ; mais, s'il plaît à Dieu, je vous le donnerai. Je ne suis pas d'un endroit si éloigné, que je ne sache fort bien quels mauvais usages et quelle immoralité ont persisté dans le peuple, malgré tous nos beaux édits de réformation. Si l'un des deux promis, et son regard pénétrant s'arrêtait sur Gérard, a reçu de plus grandes marques d'amour de cette jeune fille, il faut le dire, et sacrifier même l'honneur du monde à la vérité. Ceci est triste et dur, je l'avoue, mais

nous ne pouvons pas même éviter le mal sans souffrir. Non, mes jeunes amis, nous avons beau vouloir nous figurer le contraire, personne n'est ici-bas sur des roses, vous ne le saurez que trop un jour : nous finissons tous par y avoir notre lit d'épines, s'il n'est pas d'épines de feu comme celui de ce malheureux empereur des pays de l'or récemment découverts, que les Espagnols mirent si barbaquement sur le gril pour l'obliger à avouer où étaient ses trésors. Tous ne sont pas condamnés sans doute à en passer par là, quoique nul de nous ne sache ce qui lui peut arriver, et que la maladie et la mort, même dans un bon lit, puissent être pires encore que le bûcher. Ensuite, nous avons tous aussi un grand aveu à faire, et qu'il faut faire à Dieu ; tant qu'il n'est pas fait, notre cœur est sur le brasier, mais c'est lui-même qui se consume et se dévore à petit feu. Non, répéta-t-il, en continuant quelque temps à moraliser ainsi, non, nous ne sommes pas sur des roses... Mais il se fait tard,

et j'ai encore à gagner mon gîte. Il se leva là-dessus, les salua et partit.

– Eh bien, dit L'Escueil, je l'aime tout de même, surtout pour ce qu'il a dit à la fin, malgré son long nez et ses sermons, qui au moins ne sont pas si secs ni si longs que ceux de cet âne rancunier de Zébédée. J'aurais, ma foi ! mieux fait de penser à le jeter lui-même dans la chaudière : nous en serions débarrassés à présent. Ah ça ! mais malgré tout ce qu'il pourra dire, je compte pourtant bien assister aussi à ce beau jugement de demain ; ils ne sauraient rien faire sans moi, puisque je suis ton *parlier* en titre.

– Comme tu voudras, lui répondit Gérard ; mais souviens-toi de ne pas lâcher un mot que je ne te l'aie permis.

VIII

LA SENTENCE

Lorsqu'on sut, le lendemain, que Gérard avait une place au château de la comtesse Guillemette, ce fut une grande rumeur par le bourg, rumeur sur mille tons divers, parmi lesquels il était facile à une oreille exercée de distinguer entre tous l'aigre ton de l'envie, qui, de plus en plus dominant, finit par absorber, étouffer tous les autres, et même le bruit.

Sur la nouvelle de ce changement dans la position de Gérard, Kilian, fidèle à sa promesse, mais toujours réservé, se présenta devant Luze, habillé de pied en cap en soldat, et lui dit :

— Je viens vous faire mes adieux, pensez quelquefois à moi sans trop de déplaisir.

— Il ne partira pas ! s'écria le vieux Léonard, qui se trouvait présent à cette entrevue ; je ne veux pas qu'il parte ; il ne partira pas. Quoique ce soit un garçon d'honneur, je ne m'y fie pas, je ne me fie à personne : il ne manquerait plus que l'autre voulût aussi s'en aller.

Le vieux Léonard prononça ces mots d'une voix retentissante, mais en se retournant contre la fenêtre, où il faisait semblant de lire l'almanach ; là il termina son apostrophe par un certain cli-gnement de paupières, qui complétait et adoucissait sa pensée, mais qu'il jugea à propos de garder pour lui.

Dame Françoise, s'approchant alors de sa fille, assise à un autre bout de la chambre, lui dit tout bas à l'oreille :

– Le père ne veut pas qu'il parte, il le lui a défendu.

– Faites ce que vous voudrez, dit Luze avec une tristesse enjouée. Vous tous, mon père, Kilian, Gérard (et elle appuya presque en pleurant sur ce dernier nom), faites comme il vous plaira. J'obéirai, je ne veux qu'obéir, je suis résignée. Je n'aime plus personne comme j'aurais pu aimer. Ainsi ce n'est pas à moi de choisir. Je tâcherai d'être une bonne femme, une femme soumise, voilà tout. Ainsi, faites ce que vous voudrez.

Elle dit tout cela, presque avec un sourire, et d'un ton décidé.

Son père s'approcha d'elle, et la baisa sur le front. Elle fut sur le point d'éclater en sanglots.

Cependant elle se retint, le regarda doucement, mais n'appuya pas son front contre les lèvres de son père et ne lui rendit pas son baiser.

— Vous avez été trop fin pour moi, Kilian, dit-elle encore, pour moi qui ne voulais être qu'une bonne fille, simple et rieuse. Mais le mal est fait ; et, je vous l'ai déjà dit, je crois que vous m'aimez. Qui sait même si vous ne m'aimez pas mieux que Gérard ? alors je devrais être à vous ; mais je n'en sais rien. Enfin je ne veux plus rien décider.

Elle poussa un soupir, ferma un instant ses beaux yeux et sortit.

Elle se rendit chez la Mère-Barbe, et pleura longtemps, bien longtemps sur ses genoux. La pauvre vieille ne savait que lui passer doucement dans les cheveux sa main tremblante et flétrie, et lui laisser se cacher la tête dans son tablier.

– Mais, lui dit-elle, quand Luze se fut un peu calmée, pourquoi donc ne pas accepter ce départ, puisqu'enfin vous préférez encore votre cousin à Kilian ?

– Oui, mais sais-je s'il m'aime mieux que lui ? vraiment je n'en crois presque plus rien, je ne sais plus que penser. Ou bien, comme j'en ai eu l'idée quelquefois, nous nous aimions trop pour n'être que mari et femme ; si j'étais devenue sa femme, peut-être ne m'aurait-il plus autant aimée : on dit pourtant qu'il faut se marier. Et me voilà par la bouche du monde à présent ! plus que je ne mérite peut-être. Si c'est moi qui choisis, que ne dira-t-on pas ! Avec tous les deux, j'ai été plus imprudente encore et plus folle que coupable ; mais qui le croira ? Gérard me tourmentait, je ne savais souvent que devenir, et Kilian était toujours là ! C'est assez de tourment comme cela ! Que le tribunal décide ! je lui obéirai, et au moins on n'aura plus rien à dire, on ne s'occupera plus de moi...

D'ailleurs, mon père ne veut pas : il est inutile d'y songer. Gérard a une place, mais pourra-t-il la garder ? S'il la garde et qu'il y avance, c'est qu'il se mettra comme d'autres à aimer le profit et l'honneur, et alors il ne m'aimera plus, car Gérard, je le sens, n'aimera jamais rien à demi ; je ne serai plus si bien aimée... Je l'ai trop fait souffrir : il se consolera. Eh bien, ajouta-t-elle, toujours aux pieds de la bonne vieille, mais relevant les yeux et tâchant de sourire et de s'égayer, Kilian m'a toujours plu ; qui sait ? peut-être que je finirai aussi par l'aimer... d'amour, oh non ! murmura-t-elle encore en secouant sa blonde tête, et rougissant sous sa chevelure déroulée, comme la neige rougit sur les cimes aux derniers adieux du soleil.

Le moment vint de se rendre au tribunal pour entendre la sentence. Conduite par son père, elle entra, se plaça, sans lever ni baisser les yeux,

voyant tout mais ne regardant rien, et ne paraissant éprouver ni humiliation, ni orgueil. Elle aurait bien pu ressentir quelque orgueil cependant, car n'était-elle pas là, en fin de compte, comme un riche trésor, comme une perle inestimable, qu'on se disputait ? Jamais elle n'avait été plus simple, ni plus simplement belle. Gérard et Kilian, entrant chacun de leur côté, se placèrent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, aux deux extrémités de l'enceinte. Elle était au milieu, son père derrière elle, et les spectateurs dans le fond.

Quand elle vit entrer Gérard mortellement pâle, elle fut sur le point de se lever et de s'élancer dans ses bras, mais plutôt avec le sentiment de lui faire ses adieux et le besoin de le serrer une dernière fois sur son cœur, avant de quitter pour toujours ce monde d'amour enchanté où ils avaient vécu ensemble si longtemps. La présence des juges et des spectateurs, peut-être celle aussi de Kilian, la retinrent. Elle se le reprocha, mais elle

ne retrouva pas le courage de se livrer à son premier élan. Le président Zébédée commençait les interrogatoires d'un ton pesant qui avait la prétention d'être grave, et s'adressant surtout à elle, il lui dit :

– Reconnaissez-vous les deux jeunes gens ici présents pour ceux avec qui vous vous êtes promise en mariage, et reconnaissez-vous encore avoir fait cette double promesse, comme il conste par témoins et par écrits ? Répondez.

– Oui, monsieur le Président, dit-elle en rassemblant ses forces, et retrouvant, sans le vouloir, son sourire ingénu, je confesse que j'ai aimé celui-ci (montrant Gérard) de toute mon âme, le considérant depuis longtemps comme mon fiancé, et je ne saurais nier que je n'aie fait à celui-là (montrant Kilian) une promesse, que d'ailleurs je suis également prête à tenir suivant ce que mon père et le tribunal décideront.

- Et vous n’avez rien d’autre à ajouter.
- Non, monsieur le Président, rien d’autre.

Après quelques formalités de ce genre, le greffier lut enfin la sentence.

« Encore qu’il soit, disait-elle ou à peu près, contraire aux lois divines et humaines qu’une seule femme épouse à la fois deux maris, mais attendu qu’on n’en peut pas dire autant de celle qui ne fait que se promettre en mariage à deux à la fois, et qu’il suffit, pour que la majesté des lois soit sauvée, qu’elle ne tienne qu’une de ses promesses et n’épouse qu’un de ses promis ; vu toutefois, que, s’il n’y a pas eu précisément crime commis, il y a eu cependant grande légèreté qui aurait pu faire glisser sur la pente du crime ; considérant en outre que cette duplicité de choix implique l’absence de choix, et quoique, à rigueur de droit,

ce soit mériter de tout perdre que de courir deux lièvres à la fois ; considérant cependant enfin qu'il est à croire que la prénommée Luze, dite vulgairement la belle Luze, aura plutôt fait en second lieu qu'en premier un choix plus mûr ;

« le vénérable Tribunal et Consistoire, assemblé sous la présidence de maître Gédéon Zébédée, qui a résumé les débats avec sa clarté et son impartialité ordinaires ;

« ouï tout ce qui a été dit pour et contre, et autour ;

« retire à la prénommée Luze, dite vulgairement la belle Luze, le droit de choisir elle-même entre les deux qu'elle a *promis* ;

« casse et annule la première promesse, avec le susnommé Gérard ; « maintient et confirme la seconde, avec le devant dit Kilian. »

À peine ces mots étaient-ils prononcés que Luze, prompte comme l'éclair et sans penser à elle-même, se jeta au cou de Gérard en pleurant, avant qu'on pût songer à s'en étonner, bien moins à l'en empêcher. Cela fait, elle revint à sa place, et tendit avec une grâce triste et soumise la main à Kilian.

« ... Mais considérant encore, reprit le greffier, au grand étonnement de tout le monde qui croyait qu'il avait fini, quoiqu'il parlât si lentement et d'une voix si monotone qu'il eut à peine l'air d'avoir été interrompu, Considérant, disons-nous, encore, qu'il pourrait se faire, comme chacun de nous ne le sait que trop, qu'il y eût eu des relations plus intimes qu'honnêtes avec l'un ou l'autre des deux promis, s'il peut en faire la preuve, la prénommée Luze, vulgairement dite la

belle Luze, lui sera accordée, quelle que soit la sentence ci-dessus. Et, même sans preuves, le tribunal le requiert de le dire à tout hasard. »

Il se fit un silence frémissant. Luze, pâle et se soutenant à peine, avait laissé tomber la main de Kilian, et baissait les yeux. L'Escueil, sortant de la foule, s'avancait hardiment...

— Tais-toi ! lui dit Gérard à voix basse, en l'entraînant hors de la salle ; et il sortit avec un calme étonnant, qui frappa les spectateurs s'écoulant après eux. Quand ils furent dans la campagne,

— J'en suis bien aise ! s'écria-t-il : tout est fini !

IX

LES CONSOLATEURS.

—

LES ADIEUX.

Gérard s'était machinalement retiré chez le bon Apothéloz, qui le reçut avec sa cordialité ordinaire, et lui dit de ne pas se désespérer, que le chagrin n'était qu'un dur noyau qu'il s'agissait seulement de casser pour trouver au dedans l'espérance sous la forme d'une amande ou d'une noix plus blanche que le lait. Il ajouta que, pour

lui il n'aimait guère Kilian, comme en général les soldats et les marchands, qui sont tous également des hommes de rapine chacun dans leur genre ; mais que, Luze allant donc se marier, il lui fournirait, quel que fût son époux, sa robe de noce et ses atours d'épousée ; que Gérard ne le trouvât pas mauvais, puisqu'il l'en avait prévenu ; mais que tout le reste du coffre était à lui. Si Gérard avait été moins absorbé, cette petite préoccupation du vieux solitaire lui aurait été une blessure sensible ; mais, dans ce premier moment, il n'y fit presque pas d'attention. Du reste, Apothéloz ne lui dit rien, et le laissa vivre à sa guise, c'est-à-dire, étendu sur le lit de feuilles, ou, dans quelque coin de l'esplanade, seul au soleil, sur le gazon.

Mais bientôt vinrent les consolateurs fâcheux, qui par curiosité, par intérêt personnel, ou par pitié indiscrete et banale, entreprirent de le visiter :

D'abord, les jeunes gens, ses anciens camarades, qui lui apportèrent à boire, ce dont L'Escueil seul profita, et lui dirent que la bouteille était une bonne maîtresse, qui pouvait bien vous jouer quelques tours, mais qui du moins ne vous abandonnait pas.

Puis, les bonnes ménagères, qui songeaient pour leurs filles à Gérard, maintenant qu'il allait avoir une place, et qui lui dirent que Luze était trop belle pour ne pas être obligée de faire toujours un peu la paresseuse, qu'une trop belle femme coûtait beaucoup en ménage, et qu'une amoureuse et une maîtresse de maison, c'était bien différent.

Ensuite Tante-Rose, on n'en saurait douter, qui était certaine, disait-elle, de le distraire en lui racontant les nouvelles, et l'assura en outre que la beauté de Luze ne résisterait pas à deux années de

mariage, étant de celles qui brillent, mais qui ne durent pas.

Puis encore le vieux Léonard, un peu poussé par sa femme, un peu par Kilian, un peu de son propre mouvement, et qui lui conseilla de prendre du service, d'aller à la guerre, faire son tour d'Italie et de France, au lieu de pourrir dans un vieux château ; lui disant qu'il était jeune, qu'il se formerait, qu'il avait encore tout le temps de chercher fortune ailleurs ; que lui et Kilian, pendant son absence, se chargeraient de faire valoir son domaine, sans qu'il lui en coûtât rien ; qu'à son retour ils lui trouveraient une jolie femme et un bon parti ; que la fille de l'oncle Jehan serait une riche héritière ; que, du reste, il y avait toujours eu assez de jolies filles en Suisses, Dieu merci ! mais qu'il ne fallait pas non plus se faire une trop grande idée de la beauté des femmes, qu'elle n'était ni sans revers de médaille, ni tout ce que les jeunes gens en pensaient.

Enfin, maître Zébédée lui-même, qui fit à Gérard un discours sur cette idée, qu'une femme apporte à un homme plus d'embarras que de profit, avec thèse, citations, conséquence et application personnelle à l'auditeur : il termina en conseillant à Gérard de se vouer à la théologie et d'apprendre l'hébreu.

À tous ces consolateurs Gérard ne répondit pas un seul mot, et L'Escueil se chargea de répondre pour lui, surtout à Zébédée, qui, en l'entendant, regardait toujours à droite et à gauche s'il n'y avait point par là quelque maudite chaudière d'enfer. Quant à ceux qui pensaient véritablement avec un intérêt de cœur à Gérard, la comtesse Guillemette, Luze, Kilian un peu et Mère-Barbe beaucoup, quelques autres peut-être auxquels il n'avait seulement jamais parlé, mais qui l'aimaient sans le lui dire, ceux-là ne vinrent pas, et il leur en aurait su gré, s'il avait pu en faire la réflexion.

Mais il avait l'air de ne penser à rien, de ne s'apercevoir de rien, jusqu'à ce qu'il dit un jour à L'Escueil comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil, pendant lequel il aurait vu et entendu tout ce qui se passait autour de lui.

– C'est donc demain qu'elle l'épouse.

– Oui, tu le sais ? Que veux-tu ?

– Je veux aller danser à la noce, comme tout le monde.

– Oui ? nous y irons.

– Mais nous devons y paraître d'une manière convenable, habillés de pied en cap, comme Kilian. Mon père aussi était un soldat ; nous prendrons ses habits et ses armes, que j'avais soigneusement réservés pour une grande fête jusqu'à présent.

– Je ferai tout ce que tu voudras.

Ils employèrent cette journée à se rendre à la maison de Gérard, pour en rapporter tout ce que celui-ci avait désigné ! C'était, avons-nous dit, un vieux toit solitaire, vaste et pointu, couvert de mousse et çà et là percé à jour, mais portant encore sur des murs solides, qu'affermissaient aux angles de larges carrés de roc. Quand Gérard ouvrit les fenêtres, la vieille maison eut l'air de sourire du plaisir de revoir encore une fois son jeune maître.

– C'est vrai ! dit-il : elle aurait été bien mal logée. – Voilà la chambre où mon père et ma mère sont morts.

– C'est vrai, dit-il encore, en rentrant dans la cuisine ; c'est vrai ! cette cuisine est bien sombre. – Voilà, dans ce coin, près du feu, le fauteuil où mon grand-père me tenait le soir entre ses genoux.

Il s'assit dedans et pleura.

L'Escueil avait fait un paquet des objets qu'ils voulaient emporter. Gérard referma les volets sans plus rien regarder ni dedans ni dehors, puis jeta la clé sous le seuil. Ils partirent, et ne rentrèrent que tard chez leur vieil ami.

Le lendemain Gérard se leva, prit le jeune faucon sur son poing, et se rendit par le sentier le long du roc à la petite montagne solitaire. Les troupeaux y avaient passé et l'avaient déjà quittée ; le peu de gazon qui restait, était rouge et flétri. Un papillon voletait encore, tirant l'aile, et vint s'abattre mourant aux pieds de Gérard, sur une gentiane à moitié rongée par le froid de la nuit.

— Tiens, dit le jeune homme au faucon, en le détachant et lui donnant un baiser, adieu, toi aussi, envole-toi comme elle. Et l'oiseau ne s'enlevant pas tout d'un coup de lui-même, il le poussa pour lui faire prendre l'essor. Il le vit quelque temps

tournoyer au-dessus de sa tête, puis enfin, comme prenant son parti, s'élever rapidement le long de la paroi perpendiculaire jusqu'à l'aire qui avait été son nid. Le faucon voulut s'y poser, mais il en ressortit presque aussitôt au milieu de grands cris qui partaient de l'intérieur de cette fière retraite, et il fut obligé de se contenter du pin rabougri et tortu servant comme de perron brisé à ce haut palais.

— Hélas ! mon pauvre faucon, dit Gérard, trouverais-tu donc aussi là-haut place prise, et ta mère serait-elle morte ? car elle t'aurait reconnu. Il regarda encore une fois la montagne, s'y jeta la face contre terre, la baisa, et quand il se releva, après un long espace de temps pendant lequel il lui sembla qu'il avait cessé d'exister, il s'éloigna d'un pas ferme sans jeter les yeux derrière lui. Quand il arriva à l'ermitage, il dit à L'Escueil :

– Il n'est pas encore temps, nous ne voulons arriver que pour danser.

Quand ils partirent, L'Escueil, qui l'avait attentivement observé, ne lui dit que ces mots :

– J'espère que tu n'as pas oublié la caverne. On pourrait y vivre longtemps bien caché : et j'en sais plus d'une autre à présent dans la montagne. Écoute, Gérard, on t'a fait tort, mais tu as un ami. Faut-il dire au Vieux de se tenir tout le jour et toute la nuit à l'entrée de la Baume, prêt à nous ouvrir, et parler à trois ou quatre bons lurons que je connais ? – Fais comme tu voudras, lui répondit Gérard.

X

LES NOCES

– Quand on pense que mon neveu, disait Marie-Jeanne, a plus dépensé d'écus pour sa noce que d'autres n'en dépensent de toute une année, il me semble que ma nièce pourrait bien être aussi gaie qu'une autre et plus flore ; mais c'est tout le bout du monde si elle l'est un peu.

– Que voulez-vous ? lui répondait Tante-Rose, peut-être qu'elle pense à son autre, qui est

toujours, dit-on, terriblement fâché. Et puis, un jour de noces, on dit que c'est si singulier pour l'épouse.

– Femmes, on ne dit rien, qu'y a-t-il besoin de dire ce qu'on dit ? taisez-vous ! fit l'oncle Jehan, en passant auprès d'elles tête baissée et grognant comme un sanglier.

– Oui, mais quand on pense...

Elles furent interrompues et séparées par le mouvement qui se fit dans la foule pour se préparer à danser.

La fête avait lieu dans toute la maison de Kilian, laquelle était pleine de monde, littéralement de la cave au grenier, car maints tonneaux avaient été mis en perce et coulaient presque continuellement, tandis que d'un autre côté une troupe de petits enfants trouvait amusement et profit à se retirer vers les parties hautes de l'édifice, où il y

avait matière à dénicher des pommes et des chats. D'autres invités allaient et venaient de chambre en chambre, montaient, descendaient, remontaient, cherchant compagnie à leur guise ou n'en cherchant point, se servant, mangeant et buvant à leur gré. Mais le lieu surtout où il y avait foule, c'était la grange et le verger sur lequel elle s'ouvrait. Là, des tables étaient dressées sous les arbres, on peut bien dire à tout venant, tandis que le corps proprement dit de la noce, en grands habits de fête, dînait dans l'intérieur de la grange, toute tapissée de fins draps de toile blanchie à la rosée de mai. C'est là que, le repas fini et les tables enlevées, on s'apprêtait à danser.

Oui, la belle Luze, pour lui donner encore une fois son surnom populaire, oui la belle Luze était triste au milieu de cette fête dont elle était reine, mais triste à ne pouvoir respirer. Tout lui pesait, tout, jusqu'à cette robe qu'elle avait portée un jour si légère, et qui lui semblait de sang ou de feu

maintenant ; tout, cette salle, ce monde, ces rires, ces chants, cette verdure, et plus que tout cela tout ensemble, cette main de Kilian qui tenait la sienne, qu'elle avait beau sentir bien soumise et bien tendre, que par moments elle n'aurait pas moins voulu secouer comme l'anneau de sa prison. Ah ! qu'il m'ait ainsi abandonnée, pensait-elle, qu'il ne m'ait rien dit, qu'il ne soit pas revenu. Je ne voulais pas, je ne voulais pas ! je n'ai jamais voulu ! J'ai été imprudente, c'est vrai, c'est vrai ! mais pour toi, mais pour toi, mon Gérard ! Ensuite j'aurais dû... Mais comment oser ? toi, toi plutôt. Je serais morte de confusion. Morte ! tant mieux ! Et depuis ? hélas ! sais-je ce que j'ai fait, ce qu'on m'a fait faire, ni comment me voilà mariée !

— Mon amie, lui disait Kilian, remarquant le feu sombre de ses yeux, je ne vous demande pas d'être heureuse, mais que vous ne soyez pas trop malheureuse. Allons ! faites-moi au moins ce plai-

sir, comme à un frère, puisque je ne serai autre chose pour vous que lorsque vous le voudrez.

Alors, le voyant toujours si bon et si généreux, elle s'efforçait de le remercier d'un sourire, qui le rendait plus heureux et plus fier qu'un amant, et parfois elle se serrait même à son côté, comme pour chercher un refuge contre la douleur et les craintes qui l'accablaient.

Il est beau pourtant, pensait-elle, et il sait bien mieux aller et parler à tout le monde, il a bien plus l'air d'un mari que Gérard : si je n'étais pas folle, je suis sûre que nous passerions bien toute une journée à nous deux sans nous ennuyer. Mais allons ! tâchons d'être sage. Mon cousin m'aura bientôt oubliée, et peut-être qu'alors nous serons heureux.

Mais l'instant d'après retombant au fond de son cœur :

– Non ! était-elle tentée de s'écrier à haute voix, ainsi qu'elle venait de le dire à Mère-Barbe, non il n'est pas possible que tout ceci ne soit pas un songe ! J'aime, je n'aime que Gérard.

Comme pour se prêter à son illusion, il arrivait en ce moment, suivi de L'Escueil et de trois ou quatre compagnons, qui entrèrent, dit la chronique, *en faisant manières joyeuses*, et montrant qu'ils *voulaient mener esbattement comme les aultres*.

Le vieux Léonard vint le recevoir sur la porte :

– Ma foi, mon garçon, lui dit-il, franchement je ne t'attendais pas, mais tu es de la parenté, tu seras le bienvenu.

– J'ai donc bien fait, dit Gérard, avec un sourire et un regard qu'on ne lui avait jamais vus, j'ai donc bien fait de venir, puisque vous ne seriez pas venu me chercher, mon cousin.

Tout le monde était embarrassé, mais, comme il avait paru répondre du même air dont on lui parlait, en riant, on se remit promptement, et l'on recommença de danser. Lui-même salua quelques personnes, et fit un tour ou deux avec la première danseuse de bonne volonté.

— Comme il à l'air fier et content, observa Tante-Rose, qui le reprenait en amitié et commençait à tourner autour de L'Escueil, ma foi ! il se moque bien d'eux à présent !

— S'il s'en moque ! lui répondit L'Escueil sur le même ton : autant que je me moque de vous !

— Quoi ! répartit-elle, prenant le change, serait-il toujours amoureux ?

En ce moment il s'approchait de Luze et la priait, du même ton simple qu'il venait d'employer avec d'autres, de vouloir bien lui faire le plaisir de danser. Elle hésitait, interdite et

tremblante. Kilian se tenait à l'écart, immobile. Le père de l'épouse intervint, dit la chronique, et donna son consentement, en disant de la meilleure voix qu'il sut prendre :

— Allons ! puisqu'il le veut, il ne faut pas le fâcher. Danse donc ce tour avec lui : ton mari le permet. Elle se laissa aller dans les bras de Gérard, n'osant encore ni le toucher, ni le regarder ; mais lorsqu'elle sentit le contact de sa main, de son bras, et que, levant les yeux, elle rencontra les siens, éperdue elle fut sur le point de l'attirer en pleurant sur son sein ; mais il l'enleva dans le cercle dansant qui, prenant toute la longueur de la grange, se prolongeait encore et s'élargissait dans le pré. Alors une voix dans la foule, fut-ce celle de Tante-Rose ? on le croit, se mit à entonner une chanson de ronde, fort connue, qui a ce charmant refrain :

Hélas ! qu'elle est joliette,

L'oserais-je aimer ?

Et Gérard l'ayant lui-même répété d'une voix vibrante, toute l'assemblée, danseurs et spectateurs, fit chorus. Luze, étonnée de cette tranquillité apparente, le suivait machinalement. Se ressouvint-elle de ce qu'il lui avait dit une fois : qu'il avait du courage pendant le danger, s'il n'en avait pas avant ni après ? Du moins on la vit frémir comme à une idée qui lui serait venue tout à coup, et faire le mouvement de se retirer ; mais ils étaient dans le cercle, et c'était à eux à danser ; son regard, qui ne la quittait pas, avait d'ailleurs une expression si triste et si tendre, quoique étrange, qu'on eût dit un de ces regards que l'on sent en rêve plutôt qu'on ne les voit, et qui vous enlèvent soudain jusqu'à eux à travers des profondeurs sans bornes. Il l'entraîna donc avec autant de facilité que s'il emportait une enfant qui, se pressant à demi effrayée contre sa poitrine, s'y

jouerait et s'y cacherait à la fois. Craintive, mais heureuse, s'animant, s'oubliant toujours plus, elle ferma les yeux, et ne les rouvrit que sur lui, d'un air de caresse, en le laissant doucement attirer dans les siens ses beaux bras. De ce moment on aurait pu voir qu'elle ne pensait plus qu'à eux seuls dans le monde, comme s'ils étaient encore dans la grotte et sur la montagne : peut-être s'attendit-elle bien à quelque chose, mais elle s'abandonnait à lui. Ils étaient arrivés dans le pré, et de là, en faisant le tour du cercle qui s'y élargissait au milieu d'un grand nombre de spectateurs, ils devaient revenir au fond de la grange, où ils se sépareraient. Cependant la chanson de ronde, avec son refrain souvent répété, continuait toujours, telle à peu près que nous l'avons pu recueillir encore aujourd'hui :

.....
Il la prit par sa main blanche,
Voulant l'embrasser.

Hélas ! qu'elle est joliette,
L'oserais-je aimer ?

Voulant l'embrasser,
Voulant l'embrasser.
La bergère était jeunette,
S'est mise à plorer.
Hélas ! qu'elle est joliette,
L'oserais-je aimer ?

– Gérard, mon amour, est-ce toi ? lui dit-elle
à voix basse, à ce que quelqu'un entendit, qui l'a
rapporté.

– Oui, ma bien-aimée, oui c'est moi qui viens
te chercher.

S'est mise à plorer.
S'est mise à plorer.
Et moi qui suis pitoyable,
Je la laisse aller.
Hélas ! qu'elle est joliette,
L'oserais-je aimer ?

Je la laisse aller.
Je la laisse aller...

– Et où irons-nous, je vous prie ? mais peut-être ne dois-je pas le savoir. (Elle disait tous ces mots sans suite, et en riant, parfois comme des fragments de chansons). Allons, allons au bois, mes amours. Pour moi je ferai tout ce que vous voudrez.

– Le bois s'attriste et se défeuille, oiseaux et fleurs se sont envolés : il nous faut pour nos amours un lieu plus secret.

Quand elle fut dans la prairie,
S'est mise à chanter.
S'est mise à chanter...
S'est mise à chanter.

– À la montagne ?... Je le veux bien.

– La montagne est froide et changée. La fontaine y gèle même déjà tous les matins.

– Il était une fois, une fois une fée.

– Oui, une fois, une fois.

– Mon bien-aimé, la danse va finir : entends-tu la chanson ?

– Oui, oui ; c'est à mon tour :

S'est mise à chanter...
De quoi chantez-vous, la belle ?
De moi vous riez.
Hélas ! qu'elle est joliette,
L'oserais-je aimer ?

De moi vous riez.
De moi vous riez...

– À vous maintenant.

– Je chante d’une alouette,
Que j’ai vu voler.
Hélas ! qu’elle est joliette,
L’oserais-je aimer ?

– Comme tu es beau, mon Gérard ! Il me semble que je ne t’ai jamais vu ni si fort, ni si grand.

– C’est que j’ai mis aujourd’hui pour la première fois le manteau de mon père, sa toque et ses armes. Oh, dites-le moi bien, m’aimez-vous ?

Que j’ai vu voler.
Que j’ai vu voler...
Quand tu tenais l’alouette,
Fallait la plumer.
Hélas ! qu’elle est joliette,
L’oserais-je aimer ?

– Je t’aime, je t’aime, mon Gérard ! Tiens ! veux-tu que je te donne un baiser ? Mais où donc m’emmèneras-tu, dis-le moi.

– T’emmener ! t’emmener ! ils te reprendraient. Mais ne pensons plus à eux, ma bien-aimée. Dansons ! nous sommes heureux en dansant.

Fallait la plumer.
Fallait la plumer.
Quand tu tenais la fillette...

– Mon bien-aimé, la danse est finie, voilà le dernier couplet.

Il la regardait d’un œil sauvage et fixe, en la tenant si étroitement enlacée du bras gauche qu’elle était obligée de se pencher sur lui et avait la joue sur son épaule.

– M’aimes-tu ! Dis-le-moi encore une dernière fois.

– Hélas ! oui ! de toute mon âme.

Quand tu tenais la fillette,
Fallait la garder.
Fallait la garder.
Hélas qu’elle est joliette !...

Elle n’eut pas le temps d’achever, elle venait de glisser des bras de Gérard jusqu’à terre, le sein traversé d’un grand coup de poignard. Elle poussa un cri de douleur ou de reproche, voulut tendre la main à quelqu’un, mais ne put que ranger sa robe autour d’elle, jeta deux ou trois petits soupirs et expira dans l’instant.

L’action de Gérard avait été si sûre et si prompte, qu’on ne vit pas même le coup, bien loin de pouvoir le parer. D’ailleurs, le plus grand

nombre des assistants et Kilian lui-même s'étant portés au-dehors pour les mieux voir danser, n'avaient pu rentrer dans le fond de la grange, où Gérard et Luze s'étaient trouvés presque seuls à la fin.

Au cri qu'elle poussa en tombant, son père, Kilian, l'oncle Jehan, L'Escueil et d'autres étaient accourus. Dame Françoise, égarée, et vainement secourue de la bonne Mère-Barbe, tenait sa fille morte entre ses genoux.

On se regarda quelque temps en silence, Gérard restant là, debout, tourné vers elle, son poignard dans sa main crispée, et contemplant son œuvre d'un œil sec et abîmé. Il ne dit que ces mots :

— La voilà ! je vous la rends.

Alors, le vieux Léonard et Kilian, revenant de leur stupeur, s'élancèrent sur lui, le vieux Léonard

le premier ; L'Escueil voulut couvrir son ami, mais il fut attaqué de son côté, et ce fut bientôt une affreuse mêlée, la plupart des assistants ayant droit de porter l'épée en leur qualité d'hommes libres, et un grand nombre ayant même été soldats. Gérard se défendit quelque temps avec adresse et intrépidité, puis baissant la tête, et ayant l'air de chercher le coup plus que de l'éviter, il tomba, dit la chronique, *la tête fendue jusques aux dents*. Le vieux Léonard fut tué ou se perça lui-même dans son désespoir. L'oncle Jehan fut blessé, ainsi qu'une foule d'autres, et quand tout fut fini on compta, dit la chronique, une vingtaine de morts ou de mourants. L'Escueil, après avoir vaillamment combattu, voyant que c'en était fait de Gérard, avait commencé à reculer vers la porte, en frappant toujours à droite et à gauche, et renversant tout sur son passage, sautant par-dessus Tante-Rose, il put gagner la retraite qu'il croyait avoir préparée pour Luze et pour Gérard.

Kilian restait seul. Après la mort de Gérard, son plus grand soin avait été d'empêcher que le corps de sa femme ne fût foulé aux pieds. Il la garda toute la nuit, sans pleurer ni gémir, mais ayant pour toujours perdu son sourire, la mit lui-même dans la bière, qu'il remplit de toutes sortes de fleurs, lui baisa la main, et la fit ensevelir. Mais, quoi qu'on pût dire et faire pour l'en détourner, il voulut qu'elle fût placée dans une même fosse à côté de celui qu'elle avait aimé. Il partit alors, et on ne le revit plus. Il mourut à la bataille de Gêrizoles, où il combattait à côté de ce capitaine suisse, le baron de Hohensax, qui y fut guéri par un coup de lance espagnole d'un goitre énorme que sa barbe épaisse parvenait mal à dissimuler²³.

²³ L'un des principaux chefs de bandes suisses en ce temps-là. Un moment il disposa de Milan en maître. Le singulier

Allons, allons au pré,
Pour y mettre l'onde, l'onde,

s'écria Kilian, en tombant baigné dans son sang.

trait cité dans le texte est historique.

XI

ÉPILOGUE

Plusieurs années s'étaient écoulées. Assez loin du bourg où s'est passée notre histoire, un jour un vieillard tout chenu suivait le long du lac la grève solitaire. Il montait un âne aussi grisonnant que lui, et qui n'avavançait qu'avec difficulté dans le gravier mobile, cédant et roulant sous ses pas. Arrivé à une petite langue de terre presque à fleur d'eau, il vit un certain nombre de personnes déjà rassemblées dans ce lieu écarté, d'autres y venant par

les champs, et un échafaud dressé sur le bord. Il demanda pourquoi. On lui dit qu'on avait enfin réussi à prendre un de ces *mauvais garçons* qui couraient le pays et qu'on allait le rouer vif pour tâcher d'effrayer les autres par son exemple.

Son air étrange et pourtant vénérable lui ouvrit un passage jusqu'au pied de l'échafaud même, où le prisonnier allait monter. Il s'approcha. C'était L'Escueil.

– Bon ! bon ! dit celui-ci, le reconnaissant et ne perdant rien de sa joyeuse assurance. Il y a longtemps qu'on ne s'est vu. Eh bien ! qu'en dites-vous ? bon ! la mort n'est pas ce qu'on pense.

– Eh ! mon pauvre Michel !

– Ma foi, le pauvre Michel, ce me semble, risque fort d'être pendu. Vous êtes bien vieux, père Apothéloz ! mais, si vous vouliez changer, je vous donnerais volontiers ma peau contre la

vôtre. Ah ça ! sans reproche, si je disais que c'est vous qui m'avez enseigné la caverne et que vous en savez seul maintenant le secret...

Le vieillard recula effrayé.

— N'ayez pas peur, reprit L'Escueil. Ce que j'en disais n'était que pour rire. Je serais fâché de n'avoir personne avec qui parler, au dernier moment.

Il arrivait sur l'échafaud. Quand il n'y vit ni potence, ni hache, mais une roue et d'autres instruments de torture :

— Ah ça ! dit-il en pâlisant, il paraît qu'il y a bien des manières de mourir, et que la mort a aussi ses heureux en ce monde, ainsi soit-il !

Il prononça ces derniers mots d'un ton ému.

On entendit bientôt craquer la chair et les os, et pousser quatre grands cris. Mais L'Escueil

n'était point mort. Il devait rester exposé sur la roue jusqu'après le coucher du soleil. Aussi plusieurs des spectateurs finirent-ils par s'éloigner et retourner à leurs travaux, et la foule s'écoula peu à peu.

– Oh ! le coup de grâce ! le coup de grâce ! s'écriait L'Escueil, tantôt faiblement, tantôt avec une voix si furieuse et si forte qu'on eût dit qu'elle allait soulever les flots.

– Êtes-vous là, père Apothéloz ?

– Oui, mon enfant, je suis là.

– Je perds tout mon sang, n'est-ce pas ?

– Pas encore, mon enfant. Hélas ! patience !

– Je veux mourir ! je veux mourir ! Comment ! je le veux, j'y suis condamné, je m'y sou mets, et la mort ne vient pas. Oh !

– Dieu est bon ; il te prendra à lui, mon enfant.

– Bon ! tout est bon ! qu'en dites-vous mon père ? Il y a quelqu'un au contraire qui m'a dit une fois. « Personne n'est ici-bas sur des roses. » C'était dans ce temps, vous savez... Oui, il nous dit ainsi, à mon pauvre Gérard et à moi... « sur des roses. »...

L'Escueil ne put continuer. Il s'était évanoui. Quand il revint à lui :

– Suis-je mort ou vivant ? demanda-t-il d'une voix plus faible. Il me semble que je ne souffre plus. Si, si, je souffre, mais il me semble, autrement. Père Apothéloz, êtes-vous toujours là-dessous ?

– Oui, mon cher enfant, jusqu'à la fin.

– Plus près, plus près, venez plus près de moi. Il me semble que vous êtes tout en bas, tout en bas, et moi sur une haute, haute montagne.

– Je touche tes pauvres pieds et tes pauvres mains, ô Michel ! je les baise.

– Merci, merci ! quoique je ne le sente pas ; serrez-les moi... Mais il fait sombre, il fait nuit. Le coup de grâce ! Oh ! je ne sais plus si je le veux à présent.

– Le soleil en a encore pour une demi-heure, au moins.

– Eh bien ! tant mieux ! mais il fait nuit, vous dis-je ; je vois briller les étoiles. Comme elles sont grandes, grandes, ce soir ! mais elles me paraissent toutes tristes et sombres.

– Dieu est bon, mon enfant, peut-être ton esprit est-il déjà à moitié dans le ciel.

– Le ciel ! le ciel ! oui, c’est lui, le voilà ! Mais que ses portes sont noires !... Écoutez ! écoutez ! Gérard et belle Luze, et Kilian lui-même avec eux, qui m’appellent. Ils sont là, ils viennent vers moi.

– Dieu est tout-puissant et tout bon, mon enfant.

– Et nous, faibles et mauvais, voilà ce qu’ils vous répondent, mon père : car ils vous ont entendu... Tous les trois ! tous les trois ! et ils ont l’air de s’aimer. Mais que leur visage est sévère ! même celui de belle Luze. Ils me font signe, et ils se mettent à genoux. Mon père ! priez aussi pour moi !

Il avait cessé de souffrir. Avec le dernier rayon du soleil, il avait reçu le coup de grâce.

Le vieillard alors s'éloigna, suivant toujours le bord des flots solitaires, dont il venait un air doux qui se jouait dans sa barbe et dans ses cheveux. Il était absorbé, les mains jointes, dans une prière profonde pour L'Escueil et pour lui. L'honnête Bon, faisant de son mieux, allait son chemin, mais lentement, lentement, s'arrêtant parfois pour respirer, puis se remettant en marche. Mais tout à coup, il eut un petit tremblement et se laissa rouler sur le sable argenté. Le pauvre vieux animal était mort ; et son maître rendait lui-même le dernier souffle à côté de lui, soit par l'effet de la chute, soit plutôt, car il n'avait aucune blessure, que sa dernière heure fût naturellement venue au même instant que celle de son compagnon. On les ensevelit tous deux, à peu de distance l'un de l'autre, sur la plage nue et déserte. Quand on le trouva, il avait encore les mains jointes, et parfois une petite vague, à peine écumante, se haussant

jusqu'à lui, semblait venir les lécher et les baiser comme celles d'un ami mort.

Telle fut la fin des deux autres principaux personnages de cette histoire, du Reclus, et de Michel L'Escueil, lequel, suivant la chronique, *tenoit les bois et fust mist sur la roue, et estoit jeune homme.*

FIN DE LUZE LÉONARD
OU
LES DEUX PROMESSES.

Il serait facile de multiplier ces notes [répartie dans cette édition avec les notes de bas de page – éd. de la BNR] ; mais celles-là peuvent suffire pour le très petit nombre de lecteurs qui lisent un livre jusqu'au bout quand un livre a des lecteurs.

Celui-ci a été écrit à Lausanne, à peu près tel quel, il y a une douzaine d'années. En le retrouvant dans ses papiers, l'auteur a presque refait connaissance avec lui, comme avec un ami qu'on aurait perdu de vue pendant longtemps, mais dont on ressaisit peu à peu la physionomie et les traits. Il n'a rien changé aux personnages ni aux événements ; il lui a semblé même que le sens caché s'en dégagait mieux aujourd'hui, par suite du chemin que certaines idées ont fait dès lors.

Paris, novembre 1855

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande

[http : //www. ebooks-bnr. com/](http://www.ebooks-bnr.com/)

en novembre 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après *Luze Léonard ou les deux promesses Idylle tragique* par *Juste Olivier*, Paris et Neuchâtel éd. Ch. Reinwald et éd. Charles Leidecker, 1856. La photo reproduite en première page, intitulée *L'arbre des voisins*, a été prise par Anne Van de Perre à Im Fang (Gruyère) le 31.7.2012.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des <http://www.ebooksg gratuits.com> et partenaires :

<http://beq.ebooksg gratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://fr.wikisource.org>,

<http://www.gutenberg.org>.